W. 100

RETRAITE

SPIRITUELLE

A L'USAGE

DES COMMUNAUTÉS

RELIGIEUSES,

PAR LE PÈRE BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

A TOULOUSE,

Chez N.-ÉTIENNE SENS, Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis St. Rome.

A NISMES,

Chez GAUDE, Frères, Libraires.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC PERMISSION.

AVERTISSEMENT.

L'EXPÉRIENCE a fait assez connoître jusqu'à présent quelle est l'importance & l'utilité de la Retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les Communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, & on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, & où cette sainte pratique est plus en usage.

Delà vient que dans la plupart des Ordres religieux, on s'est fait une coutume, & dans plusieurs même une obligation expresse & une règle, de vacquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien & tout commerce, non-seulement au-dehors, mais dans l'intérieur de la Communauté. On interrompt ses emplois

ordinaires, & l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu & de soi-même.

C'est dans ce silence & ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'ame, comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, & qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle en la présence du Seigneur toutes ses années. Elle reconnoît devant lui ses égaremens, elle en découvre les principes, elle en cherche les remèdes; & après avoir pleuré ses lâchetés & ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions, & prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu de sa part ne lui manque pas: dès qu'avec le secours de sa grâce une ame s'est mise en disposition de l'écouter & de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre & se fait sentir à elle par des plus intimes communications. Lumières, inspirations,

attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités. Il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles, il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, & par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une Communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, & à le perdre : car, la Retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourroient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelque relâchement, du-moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude; parce que la Retraite est une des ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours, & en empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir qu'il n'est rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impression, soit

ſur l'eſprit, ſoit ſur le cœur, que les grands ſujets dont on s'entretient dans une Retraite. Ce qui doit même leur donner une force & une vertu toute particulière, c'eſt l'enchaînement & l'ordre des Méditations. L'une conduit à l'autre, & celle-ci ſoutient celle qui la ſuit. Ainſi après une mûre conſidération de notre dernière fin dans l'éternité, qui eſt Dieu, & de notre fin prochaine en ce monde, qui eſt la ſanctification de notre ame, ſelon l'état où Dieu nous a appellés: on comprend ſans peine les dommages infinis que le péché nous cauſe en nous éloignant de ces deux termes. On l'enviſage comme le ſouverain mal, puiſqu'il s'attaque au ſouverain Etre, & qu'il nous prive de notre ſouverain bien. On en conçoit de l'horreur; & de quelque manière qu'on le regarde, ou dans ſa nature ou dans ſes circonſtances, ou dans ſes effets, il paroît également difforme & digne de haine.

De cette vue du péché naiſſent

les ſentimens de componction & de repentir. Dans le regret qui la preſſe, l'ame s'humilie, ſe confond, a recours à Dieu, & penſe à ſe rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puiſſants motifs dont elle eſt déjà touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'Enfant Prodigue, qu'elle ſe remet devant les yeux, achève de la déterminer; & le voyant ſi favorablement reçu de ſon père, elle en tire tout-à-la-fois une double leçon, & de ce qu'elle doit faire pour trouver grâce auprès de Dieu, & de ce qu'elle peut eſpérer d'un ſi bon maître & de ſon infinie miſéricorde.

Ce ne ſont là néanmois encore que les premières démarches; & ce ſeroit peu de revenir à Dieu, ou ce ſeroit n'y revenir qu'imparfaitement, ſi ce n'étoit dans le deſſein de s'adonner à la pratique des vertus, & de tendre à toute la perfection que Dieu

demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jésus-Christ pour guide & pour modèle. Après avoir trop long-temps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendart & sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre; & nous ne sommes parfaits, qu'autant que nous marchons sur ses traces, & que nous portons ses livrées & son image.

L'ame n'est donc plus désormais attentive qu'à le contempler & qu'à l'étudier. Depuis le moment de son Incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse; & dans chacun de ces mystères, elle trouve de quoi s'instruire, & sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris & la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain & la

charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu, par où elle finit, & qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette Retraite, & la liaison des sujets qui la composent. C'est à S. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode; ou plutôt c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avoit reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres Retraites qui ont paru jusqu'à présent, & qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles : mais après tout, comme la Religion leur impose des devoirs propres, & les engage à des observances plus étroites & plus parfaites, on ne peut douter

qu'une Retraite & des Méditations ſpécialement à leur uſage, ne leur ſoient encore beaucoup plus convenables & plus profitables.

Ce n'eſt pas non-plus que les perſonnes engagées dans le monde ne puiſſent tirer du fruit de ces méditations, ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune ſorte. Les vérités du Chriſtianiſme ſont toujours les mêmes dans le fonds & pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, & chacun peut ſe la faire à ſoi-même ſelon la ſituation préſente & la diſpoſition de ſa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'ames vertueuſes, qui, plus régulières & plus ferventes que le commun des Chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profeſſion religieuſe, & ſe propoſent d'en acquérir, autant qu'il leur eſt poſſible, ou d'en imiter la perfection.

Mais, malgré les avantages de la

Retraite, on eſt du-reſte obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois aſſez infructueuſe, & qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle eſt capable de produire. La raiſon eſt que nous n'y apportons pas toute la préparation néceſſaire, ou de l'eſprit, ou du cœur. Car, ſuivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur & l'eſprit ſont bien diſpoſés; & c'eſt pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraiſon, de rentrer en nous-mêmes & de préparer notre ame.

Le point le plus eſſentiel de cette préparation, & celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, eſt une intention droite & une vraie volonté d'apprendre à ſe bien connoître, & de travailler de bonne foi à ſe renouveler ſelon Dieu, & à ſe perfectionner. Sans cela, il y a peu à compter ſur une retraite; & hors quelques ſentimens de piété qui paſſent & qui

ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du Prophète nous donne assez à entendre, combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, & que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; & souvent on pense vouloir être à lui lorsqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis est général : mais il ne faut point craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les Maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car, quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, & viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient pas conduits par l'esprit de Dieu & par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont

ni règle, ni devoir indiſpenſable, ni aucune conſidération humaine qui les y oblige. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard d'une Communauté religieuſe, où l'uſage de la Retraite eſt établi. C'eſt une obſervance dont on n'eſt pas maître de s'exempter, ou c'eſt au-moins une coutume à laquelle on ne ſauroit manquer ſans une eſpèce de ſcandale. D'où il arrive plus aiſément, que le motif des Retraites qu'on fait, ſoit autant la néceſſité, la bienſéance, l'exemple, qu'un déſir ſincère de changer & de ſe réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce déſir ſolide d'un ſaint renouvellement de ſoi-même. Aſſez de réflexions ſe préſentent, dont chacune eſt capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la ſuite à faire, l'excellence de ſa vocation, le danger d'une vie toujours lâche & imparfaite, un âge peut-être avancé & où il faut ſen-

ger à mourir : toutes ces penſées & d'autres que Dieu inſpire, ſont de fortes raiſons pour ſe réveiller de l'aſſoupiſſement où l'on eſt, & pour entreprendre les exercices ſpirituels dans un ferme deſſein de ſe les rendre auſſi ſalutaires qu'ils le peuvent être.

C'eſt de cette première diſpoſition que ſuivront toutes les autres. Touché de ce ſentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des règlemens qui ſont marqués. On gardera un ſilence exact. On éloignera de ſon eſprit tous les objets qui le pourroient diſſiper, & l'on en détournera ſes ſens. On donnera à chaque exercice, ſon heure, ſa place, tout le ſoin & toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grâce, & l'on ne refuſera rien à Dieu, quoi que ce puiſſe être, & quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne ſera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient :

que fera-t-il pour une ame qui le désire & qui vient à lui ? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, & la laisser pour quelque temps dans une sécheresse de cœur, où elle demeurera sans goût & sans onction. Rien ne l'attachera, ni ne l'affectionnera. Au contraire, elle tombera dans l'abattement & dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible, & l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, & que sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu-à-peu se dissipent, & les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, & qui en portent témoignage. Combien ont commencé la Retraite avec une froideur & une indifférence qui

les affligeoit & les désoloit ; mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les raviſſoient, & y ont goûté les plus ſenſibles conſolations ?

Ce qui eſt d'autre part à craindre, & de quoi l'on doit ſe garantir comme du piége le plus ſubtil, c'eſt de faire trop de fond ſur ces ſortes de ſenſibilités, & de meſurer par-là le fruit de la Retraite. Les plus tendres affections & les mouvemens les plus animés dans la méditation, ſont peu de choſe, ſi l'on ne va pas plus loin & qu'on ne les réduiſe pas à la pratique. Car, c'eſt la pratique qui ſanctifie, & tous les Maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup eſtimé de ſimples ſentimens, quelques relevés & quelques dévots qu'ils fuſſent, à moins qu'on ne les accompagnât de ſaintes & de fortes réſolutions. Ils ne ſe contentent pas même de cela : mais, dans les réſolutions qu'on prend, ils veulent que ſans ſe borner à des propoſitions

vagues & indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut, où l'on se reconnoît plus sujet ; & que pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr & plus efficace. Quelques-uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu & promis à Dieu, afin de se les représenter de temps-en-temps, & de se l'opposer à soi-même, comme la comdamnation de ses infidélités & de ses rechûtes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la Retraite, & de la conduite qu'on y doit tenir : mais, pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la première Méditation qui est à la tête de cette Retraite & qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car, voilà sur-tout le caractère des choses de Dieu : on en connoît plus par soi-même dans l'exer-

cice, que les paroles des plus grands Maîtres n'en peuvent enſeigner.

Le Père Bourdaloue étant accoutumé à parler ſolidement ſur toutes les matières qu'il traitoit, & à les développer dans toute leur étendue, on ne ſera point ſurpris que la plupart de ces Méditations & des Conſidérations qu'il y a jointes, ſoient un peu longues : mais, chacun pourra choiſir ce qui lui ſera propre, & s'y arrêter. Outre qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui, pour fixer leur imagination naturellement vive & prompte à s'échapper, ſont bien-aiſes d'avoir un livre dont la ſeule lecture, avec quelques retours ſur eux-mêmes, puiſſe utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraiſon.

De plus, comme le Père Bourdaloue étoit fait aux manières de la Chaire, il a mis au commencement de chaque Méditation un texte de l'Ecriture qui en exprime le ſujet. Enfin, s'il conſerve toujours ſon

eſprit de Prédicateur, & qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile ſur les manquemens & les imperfections ordinaires dans les Communautés religieuſes, les gens du monde ne peuvent raiſonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On ſe porte par-tout ſoi-même, & l'on a par-tout ſes foibleſſes ; mais avec cette différence entre le Religieux & l'homme du ſiècle, que les foibleſſes de l'un ne vont point à beaucoup près aux déſordres & aux excès de l'autre. Ce qui paroît repréhenſible dans un Religieux, ſeroit à peine remarqué dans un ſéculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu ; & tel paſſeroit dans le monde pour un Saint, s'il vouloit ſeulement s'aſſujettir à vivre dans ſa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître un Religieux le moins fervent & le plus relâché.

Approbation de M. l'Abbé ROBUSTE, *Docteur de la Société de Sorbonne, & censeur Royal des Livres.*

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Exhortations & Retraite spirituelle à l'usage des Communautés Religieuses, du P. Bourdaloue, de la Compagnie de Jésus.* On y trouvera cette profondeur & cette force de raisonnement, qui forment le caractère de l'éloquence mâle du Père Bourdaloue. Quelque rébelle & quelque opiniâtre qu'on puisse être, il faut se rendre & s'avouer absolument convaincu. Ce grand homme ne connoît d'autres beautés que celles qui naissent de la vérité. Le vrai seul, habilement développé & fidélement mis dans son jour, voilà ses charmes qui enlèvent & qui soumettent. Toutefois l'autorité du vrai présenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expose est accompagné d'autant de simplicité, que de solidité. Son exactitude est encore admirable : cette éloquence si vive, si sublime, si rapide est toujours jointe à la précision la plus scrupuleuse de l'Ecole. C'est de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations & dans cette Retraite spirituelle du Père Bourdaloue. Le nom seul de leur Auteur suffit pour faire leur éloge, & elles seules suffiroient pour faire l'éloge de leur Auteur. A Paris, le 15 Octobre 1721.

ROBUSTE.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jésus dans la Province de France, permets au Père François Bretonneau, de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revu, & qui a pour titre : *Retraite spirituelle, à l'usage des Communautés Religieuses, par le Père Bourdaloue, de la Compagnie de Jésus ;* lequel livre a été lu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente permission. A Paris, ce premier décembre 1720.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

RETRAITE

RETRAITE SPIRITUELLE.

MÉDITATION POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus.

Je la conduirai dans la solitude, & là je lui parlerai au cœur (a).

PREMIER POINT.

C'EST Dieu qui m'appelle à cette Retraite : c'est lui qui m'en a inspiré le dessein ; & la résolution que j'ai prise de m'éloigner

(a) *Osée. c. 2.*

pour quelque temps de tout commerce, & de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grâce. Je dois donc suivre le mouvement de cette grâce, & en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grâce de prédilection par rapport à moi; car, Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains & de mondaines vivent dans le désordre du péché, & dans un profond oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes: ce qui seroit néanmoins le souverain remède de leurs maux, & peut-être l'unique ressource de leur salut? Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale. Avec quelle attention & quel soin dois-je ménager une grâce si précieuse?

C'est peut-etre la dernière retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le savois, quel zèle, quelle ferveur y apporterois-je? Combien en ai-je fait d'inutiles, & qui n'ont produit en moi aucun changement! Mais, il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, & qu'elle achève dans mon ame l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, & qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ qui étoit le Saint des Saints, fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert: voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je

veux que ce ſoit pour moi une retraite ſalutaire, une retraite dont le ſuccès réponde au beſoin que j'en ai, & à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'eſt dans mon état un devoir commun dont je ne puis me diſpenſer, c'eſt ce qui m'eſt arrivé plus d'une fois ; & de-là vient que j'en ai ſi peu profité. Il faut que j'y entre par le même eſprit, & dans le même eſprit que J. C. y entra.

SECOND POINT. Dieu qui veut me ſanctifier, m'appelle à la ſolitude intérieure, encore plus qu'à la ſolitude extérieure : car, l'extérieure ſans l'intérieure n'eſt de nul effet. Ainſi je dois, pendant ces ſaints jours, me ſéparer abſolument d'eſprit & de cœur, de tout ce qui pourroit me diſtraire & me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu & moi : enſorte que je m'occupe uniquement de lui, & que je puiſſe m'écrier avec l'Epouſe des Cantiques : *Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui* (a). Loin de moi toute autre penſée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, & quelque apparence de bien que je cruſſe y appercevoir. Ce bien qui me partageroit, ceſſeroit pour moi d'être bien.

(a) *Cant. c. 2.*

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur ; & par conséquent il faut que mon cœur soit vuide du monde : non-pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, & avec lequel je n'ai presque nul rapport ; car, à peine le connois-je depuis que je l'ai quitté, & à peine me connoît-il ; mais, de ce petit monde qui m'environne, & qui se trouve même dans la religion ; de ce petit monde qui est en moi, & qui fait partie de moi-même ; de ce petit monde qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi, si je portois ce petit monde jusques dans le sanctuaire de la solitude ; c'est-à-dire, si j'entrois dans la retraite avec un esprit dissipé, ou un cœur immortifié ? Or, il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par-là je me rendois incapable des communications & des entretiens que je dois avoir avec mon divin Epoux ! Car, dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverois pas Dieu, parce que Dieu ne m'y

trouveroit pas dans ce parfait recueillement où doit être une ame qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler, & à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire : ou comme David, *J'écouterai* (a), mais avec réflexion & avec respect, *ce que le Seigneur me dira*, ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera ; ou comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que mon ame est attentive à vous écouter* (b). Je dois, à l'exemple de Marie sa sainte Mère, recueillir & conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

TROISIÈME POINT. La fin de ma retraite, ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint : mais, ce n'est pas assez, & il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire dans le même sentiment que le Prophète Royal : *Qui me donnera des aîles comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que je me repose dans le sein de Dieu* (c) ! Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues & mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur, & de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non-plus être d'y employer

(a) *Psal. 84.* (b) *I. Reg. c. 3.* (c) *Psal. 54.*

plus de temps à l'oraiſon, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'auſtérités. Tout cela, ce ſont d'excellens moyens, dont je puis, & dont je dois me ſervir; mais, ce n'eſt pas la fin que je me dois propoſer. Mon erreur a ſouvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, & de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parce que je m'étois régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais, la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie, de me bien connoître moi-même, & les deſſeins de Dieu ſur moi; de découvrir une bonne fois le fond de mes diſpoſitions, de mes imperfections, de mes mauvaiſes habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveler dans l'eſprit de ma vocation; en un mot, de me changer, & de devenir, comme dit S. Paul, *une nouvelle créature en Jéſus-Chriſt* (a). Car, ſi la retraite que j'entreprends n'aboutit là, & ſi j'en ſors ſans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les ſentimens de la dévotion la plus affectueuſe, ce ne ſeroit qu'une illuſion pure. Il s'agit de me convertir, & non de raiſonner, ni de contempler. Cependant cette fin conçue de la ſorte, eſt encore trop générale & trop vague. Il faut, afin

(a) *II. Cor. c. 5.*

qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué ; & c'est à moi d'examiner devant Dieu, quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : par exemple de me réformer dans l'observation de mes règles ; de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainsi du reste.

CONCLUSION. Éclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin ; & donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appelez, & les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirois aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu ? Car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois spécialement travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut : & c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres & de seconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il me semble, Seigneur, que mon cœur y est

disposé ; & qu'en commençant cette retraite, je pourrai avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophète : *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt* (1). Mais peut-être que je me flatte, & qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre & d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur qui veut vous être soumis, & qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impressions de votre grâce & de votre esprit.

(a) *Psalm. 56.*

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la fin de l'homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.

Seigneur, faites-moi connoître ma fin (a).

PREMIER POINT. POURQUOI Dieu m'a-t-il créé? pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, & pour le posséder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde, pour y établir une fortune temporelle. Je n'y suis point, pour y acquérir de la réputation & de l'estime. Je n'y suis point, pour y vivre agréablement & à mon aise. Tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être. J'y suis pour y chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le Sage, *consiste l'homme, & tout l'homme* (a).

Grande vérité, sur laquelle roulent tou-

(a) *Psal. 38.* (b) *Eccles. c. 12.*

tes les autres vérités ! C'eſt néanmoins cette vérité que je n'ai pas connue juſques à préſent, ou du-moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu comme ſi je ne la connoiſſois pas. Car, au-lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raiſon, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai penſé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même : en un mot, je me ſuis regardé, comme ſi j'euſſe été moi-même ma fin. Ne ſuis-je pas obligé d'en convenir ? Tel eſt donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai paſſé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, & ſi je l'avois toujours eue devant les yeux, toute ma vie auroit été ſainte. D'où ſont venus mes égaremens, mes relâchemens, mes déréglemens ? de ce que j'ai oublié cette fin ; de ce que mille fois & dans des occaſions eſſentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion ſi ſalutaire, Quelle eſt ma fin ? de ce que dans des affaires capitales, où la ſageſſe chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas enviſagé ma fin. C'eſt-là ce qui m'a perdu.

Non-ſeulement Dieu eſt la fin de ma création & de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car, il n'y en a pas une, qui par la raiſon que j'ai été créé pour Dieu, ne doive auſſi être

pour Dieu. S. Paul n'en a pas excepté les actions mêmes les plus indifférentes & les plus basses. *Soit que vous mangiez* (a), dit-il, *soit que vous buviez, faites tout pour Dieu* Que s'ensuit il de-là ? Que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre & du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, & que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin* (b), disoit le Prophète *& dès-là ils sont devenus inutiles*, ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, & puis-je assez le déplorer?

SECOND POINT. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connoît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, & il les exécute dans le temps. Or, en cela il m'a créé à son image & à sa ressemblance : car, il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps & une ame pour le glorifier. J'ai donc, en

(a) *I. Cor. c. 10.* (b) *Psalm. 13.*

vertu de ma création, une fin auſſi ſublime que Dieu. *O Seigneur*, s'écrioit le ſaint Patriarche Job, *qu'eſt-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayiez exalté de la ſorte* (a)? Reconnois, mon ame, reconnois ta dignité, non-pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, & pour lui offrir le juſte tribut de tes louanges. Au-contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, & pour Dieu ſeul. Quand je me recherche moi-même, par une juſte punition de Dieu, je me trouve moi-même; & en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, & en l'oubliant il s'eſt méconnu, & par-là il eſt devenu non-ſeulement ſemblable aux bêtes* (b), mais de pire condition que les bêtes. Car, au-moins les bêtes, quoique privées de raiſon, agiſſent-elles conformément à leur fin, & Dieu eſt toujours leur fin; au-lieu qu'il n'eſt plus la mienne, quand je ſuis aſſez aveugle & aſſez inſenſé, pour m'en-propoſer une autre que lui.

Point encore de fin plus néceſſaire, ſoit par rapport à Dieu, ſoit par rapport à moi. Néceſſaire par rapport à Dieu: car Dieu ne ſeroit pas Dieu, s'il m'étoit permis

(a) *Jo. c. 7.* (b) *Pſal. 48.*

d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesseroit d'être Dieu, si je pouvois avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être : il faut qu'il le soit, & il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire. Voudrois-je la lui disputer ? Nécessaire par rapport à moi : car, il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, & par conséquent qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur*, disoit saint Augustin, *& mon cœur sera toujours dans l'agitation & dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous.* (a). Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, & je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

TROISIEME POINT. Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers, qui ne m'aide à connoître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, & qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne

(a) *August.*

puisse être, & qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les élémens, tout m'annonce un Dieu, en sorte que je suis inexcusable, si le connoissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles, pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend: mais aussi m'assure-t-il, que par un juste jugement vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que seroit-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même?

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de la providence, regarder tout ce qui m'arrive, comme un moyen, dont Dieu veut que je me serve, pour arriver à la fin qu'il m'a marquée: prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodité, mépris, honneur, joie, affliction: *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (a): parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; & toutes ces voies

(a) *Rom. c. 8.*

différentes, dans l'usage qu'en ont fait les Saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événemens, quoique contraires, ils ont trouvé le Royaume de Dieu, qui étoit leur fin.

Or, voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, & les desseins de Dieu en tout cela. Or, si je l'ai connu d'une connoissance stérile & de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions ; de l'infirmité, pour mener une vie lâche ; des afflictions, pour murmurer ; de la joie, pour me dissiper ; de la prospérité, pour m'enorgueillir ; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu ! Quelle infidélité à sa providence ! Quel oubli de mes propres intérêts ! Je ne dois donc désormais user des créatures, que pour arriver à ma fin : c'est-à-dire, que je ne dois les estimer, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu, & me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi ; & pour venger à mes dépens le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles & profitables, elles me deviennent pernicieuses & dommageables.

CONCLUSION. Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu, qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je suis, & pourquoi je le suis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paroisse dans ma conduite que je suis en effet, non-seulement persuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique soin soit de la chercher par-tout & en tout; d'en renouveler tous les jours l'intention & le désir, & de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisoit à Marthe: *Vous vous embarrassez de bien des choses, & il n'y en a qu'une seule de nécessaire* (a). Or, cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence, où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde: biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être mépriſé ou honoré, pourvu que je sois à vous, & que vous soyiez éternellement à moi? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvu que j'y parvienne? Sainte indifférence, qui me délivreroit de

(a) *Luc. c. 10.*

tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes, dont mon attachement aux créatures est la source. Sainte indifférence, qui banniroit de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité. Sainte indifférence, qui mettroit le calme dans mon ame, & qui feroit déja pour moi une béatitude anticipée.

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte, de préférer entre les choses du monde celles que je connoîtrois m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je saurai me l'être moins. Car quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement & plus infailliblement; & quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seroient plus agréables, mais dont il me seroit plus facile & plus dangereux d'abuser. Sur-tout aidez-moi à m'établir & à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être, d'embrasser généralement & sans réserve tous les moyens, par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin. Car s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrois tous les autres, dès-là je ne voudrois plus

ſincérement ni efficacement ma fin; & la volonté que j'aurois d'atteindre à cette fin, ne ſeroit plus qu'une velléité & qu'une erreur. Point de reſtriction, ô mon Dieu, point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin auſſi eſſentielle que celle-là. Examen de mon cœur ſur ces trois diſpoſitions. Suis-je dans cette indifférence parfaite pour tout ce qui n'eſt pas Dieu? Suis-je déterminé à choiſir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs & les plus propres pour me conduire à Dieu? Veux-je les employer tous, & le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

De la Fin du Chrétien.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même (a).

PREMIER POINT. POURQUOI suis-je Chrétien? pour servir & honorer Dieu; non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raison étant aussi foible, aussi bornée, & aussi obscure qu'elle l'est par le péché, elle ne me donneroit pas d'assez hautes idées de Dieu; non plus selon les maximes générales de la Religion: car, Dieu demande de moi, comme Chrétien, quelque chose de plus parfait que ce que la Religion en général prescrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, & n'auroit que la Foi d'un Dieu. Mais je suis Chrétien, pour servir Dieu, & pour le glorifier selon les règles particulières, & selon l'esprit de la Loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là; & tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

(a) *Matth. c. 16.*

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connoître Dieu, & que pour m'apprendre à honorer Dieu, comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disoit : *Mon Père, j'ai fait connoître aux hommes votre nom* (a). Moïse avoit appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices & des victimes ; mais ces sacrifices où l'on n'immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre & la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces sacrifices étoient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritoit. Jésus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire, par le sacrifice de moi-même, & par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme Législateur & comme Maître, m'a faite dans sa propre personne. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère ; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne Loi ont cessé de vous agréer ; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous* (b). En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, & cela pour honorer Dieu, mais en même-temps, pour avoir droit de me dire : *Si*

(a) *Joan. c. 17.* (b) *Hebr. c. 10.*

quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce & qu'il meure à soi-même (a).

Voilà, dis-je, pourquoi je suis Chrétien, & c'est uniquement par-là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que si je ne renonce à moi-même, je ne suis Chrétien que de nom; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de Chrétien que pour ma confusion; que quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu, de la manière que je le dois connoître, que je le dois aimer, & que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-même, & dans ce sacrifice de moi-même, que consiste pour moi la religion. Les Juifs pouvoient l'ignorer: mais après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point seroit mon crime. Ce renoncement est difficile, mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure, selon les sens & selon les inclinations naturelles; mais c'est une parole de salut, une parole de vie & de la vie éternelle.

(a) *Matth.* c. 16.

SECOND POINT. En qualité de Chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ. Car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus, les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ & moi de la conformité? j'ai droit d'espérer en Dieu, & de faire fond sur ses miséricordes. Mais s'il n'y a dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ, quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des Anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin, & à quoi je dois travailler comme Chrétien: à me faire une copie vivante de Jésus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me former; à me dire sans cesse en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse: *Voyez, & faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux* (a).

En qualité de Chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ. C'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre: *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ* (b). Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, & si, fai-

(a) *Exod. c. 25.* (b) *Galat. c. 3.*

sant profession d'être Chrétien, je n'en ai pas interieurement l'esprit ! Quelle contradiction si, portant le caractère & la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la saintеté, & si dans la pratique je sépare l'un de l'autre ! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis Chrétien qu'en apparence, & si devant Dieu j'ai un esprit & un cœur tout païen.

En qualité de Chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres ; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre ; *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* (a) ? Or entre le chef & les membres il doit y avoir de la proportion, & s'il n'y en a point entre Jésus-Christ & moi, je n'ai plus avec lui cette liaison, qui faisoit selon Dieu tout mon bonheur & toute ma gloire. Ou si je suis, comme Chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne Chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de Chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ ; de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paroître* (6) dans toute ma conduite, & même, ainsi que me l'enseigne le Maître des na-

(a) *I. Cor. c. 6.* (b) *II. Cor. c. 4.*

tions, *dans ma chair mortelle.* Je suis Chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand Saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (a), & par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage ? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

TROISIEME POINT. Ce n'est point assez pour être parfaitement Chrétien, que je sois dans un sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément & déterminément aux moyens que Jésus-Christ m'a lui-même marqué, comme les plus efficaces, les plus infaillibles, & supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables, & même les seuls suffisants pour acquérir la perfection où le caractère de Chrétien m'engage, & où est renfermée ma fin. Or suivant ce principe, je dois donc sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde, c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder : plus heureux de les mépriser, que d'en jouir, parce que

(a) *Galat. c. 2.*

le

le détachement & le mépris des biens de ce monde, est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère & pénitente à la vie douce & commode; parce que c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même, & qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur même temporel, & de la joie qui lui étoit due, il a pris la Croix pour son partage* (a). Car il venoit, comme Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit nécessaire pour appaiser la justice de Dieu. Il venoit comme réformateur du monde, en corriger les désordres; & il savoit que la vie douce & commode étoit la source empoisonnée de toute la corruption du monde, & qu'au contraire la vie austère & pénitente en étoit le rèmede souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Evangile & si familières aux Apôtres: Qu'il ne suffit pas que je porte ma croix; mais, qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge, & qui me l'impose. Qu'il ne suffit pas que je m'y soumette; mais, qu'il faut que je l'aime: qu'il faut que je m'en glorifie. Que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jésus-Christ m'a

(a) *Hebr. c. 12.*

fait connoître que Dieu veut être honoré. Que si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus Christ, ni par conséquent à Dieu. Que pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus-Christ.

Suivant ce principe, bien-loin de fuir l'abjection & l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs & que tous les honneurs du monde; puisque c'est le grand moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre, pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueil avoit soulevé l'homme contre Dieu, & il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent; mais, moyen indispensablement requis pour trouver grâce auprès de Dieu.

CONCLUSION. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connoissoit pas; voilà ce que les sages du monde ne connoissent point encore: mais grâces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes & de si importantes vérités! Par-là vous m'avez enseigné la vraie sagesse, en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens. Par-là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé, & cruel-

lement déchiré. Par-là vous m'avez fait goûter le solide repos, & vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse: *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames* (a). Mais par-là vous m'avez sur-tout appris à honorer votre Père, & à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, & le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable & adorable Maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être Chrétien; de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis; de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin; & de m'avoir rendu tout cela, non-seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne. Car j'avois besoin, & de votre autorité, & de votre exemple, pour bien comprendre tout cela. Il me falloit un aussi grand modèle que vous, pour m'animer, pour me soutenir, & dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, & dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentimens de la nature.

Cependant, ai-je été jusqu'à présent bien convaincu de la nécessité de l'un & de l'autre, je veux dire, de la nécessité d'aspirer à cette fin, & d'en prendre les

(a) *Matth. c. 11.*

moyens ! Tout Chrétien que je ſuis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui eſt l'abrégé & la fin de la Loi de Jéſus-Chriſt ? En m'examinant ſur ces trois moyens, ſans leſquels Jéſus-Chriſt m'a déclaré qu'il n'y a point de ſalut pour moi, que trouverai-je ? Suis-je pauvre de cœur ? Suis-je humble de cœur ? Suis-je mortifié & circoncis de cœur ? Et ſi je ne le ſuis pas, que ſuis-je donc dans l'idée de Dieu, & qu'eſt-ce que ma vie, ſinon un fantôme de chriſtianiſme, que Dieu réprouve ? Je ne puis, encore une fois, alléguer là-deſſus mon ignorance pour excuſe. Je ne puis plus demander à Dieu, qu'il me donne une connoiſſance certaine de ma fin. Jéſus-Chriſt s'en eſt plus que ſuffiſamment expliqué. Voilà à quoi ſe réduit tout ſon Evangile. O mon Dieu ! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'oppoſerez cet Evangile ? Que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Evangile & ma conduite s'accordent ſi peu ? Cet Evangile ne changera jamais : c'eſt donc à moi de changer ma conduite, & de réformer ma vie.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la Fin du Religieux.

De mundo non estis.

Vous n'êtes plus du monde (a).

PREMIER POINT. DIEU m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & absolument mort au monde. Quatre degrés, par rapport auxquels je dois me juger moi-même, & me confondre d'avoir jusqu'à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non-seulement d'habitation & de demeure, mais d'esprit & de sentimens. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu : il faut que j'en aie l'esprit. Or, il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusques dans la religion; comme par un effet tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'ames

(a) *Joan. c. 15.*

toutes mondaines dans les Communautés religieuſes ? Ne ſuis-je point de ce nombre ?

Ma fin dans l'état religieux, eſt d'y vivre détaché du monde. Car, je ſerois le plus malheureux des hommes, ſi j'étois ſéparé du monde ſans en être détaché, puiſque dès-là, je n'aurois plus ni les conſolations du monde, ni celles de Dieu. Etre ſéparé du monde, & n'en être pas détaché, ce ſeroit pour moi non-ſeulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les déſordres ; & je pourrois me reprocher alors plus juſtement que S. Bernard, que je ſuis la chimère de mon ſiècle. C'eſt-à-dire, que je ne ſuis ni ſéculier, ni religieux ; ni ſéculier, puiſque je me ſuis retiré du monde ; ni religieux, puiſque je tiens encore au monde & que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin dans l'état religieux, eſt d'y être, comme S. Paul, crucifié pour le monde. Tellement que ſi malgré ma profeſſion de religieux, j'aime encore le monde, & ſi le monde m'aime encore ; que ſi je me plais encore avec le monde, & ſi le monde ſe plaît encore avec moi ; que ſi le monde, tout religieux que je ſuis, ne laiſſe pas de s'accommoder de mes maximes, & ſi je m'accommode égale-

ment des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet & en vérité, il faut que je sois dans le monde, comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentimens & de principes, qui se trouvera entre lui & moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde & à moi-même : car, en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étois mort à moi-même. Le monde auquel je dois sur-tout mourir, est en moi. Le monde qui est hors de moi, n'a rien pour moi de dangereux, en comparaison de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle S. Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même & une partie de moi-même. Etre mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues, ni de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, & si j'ai encore pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressemens, de la sensibilité; je ne suis, ni mort selon Jésus-Christ,

ni enséveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, & n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde ?

SECOND POINT. Cette séparation & ce détachement du monde, ce crucifiement & cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée : mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux ? pour y travailler tout autrement que je n'aurois pu faire dans le monde, non-seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection & mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé, qu'au-lieu que le Sauveur du monde disoit à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, & suivez-moi* (a) ; il me dit maintenant & sans condition : Parce que vous avez tout quitté, & que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection que Jésus-Christ a proposée aux Chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé. Il m'étoit libre d'être religieux, ou de ne l'être pas : mais du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du-moins de vouloir sincèrement & efficacement le

(a) *Matth. c. 19.*

devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner dans la profession religieuse le soin de ma perfection. Péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état. Car, mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, & que je n'y aspire plus; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, & que je n'en ai plus le zèle, outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses grâces, je sors de la voie où j'étois appelé. Or, sortir de la voie que Dieu m'avoit marquée, c'est dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste, & dont les suites sont le plus à craindre.

Mais, en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir & de trembler; quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, & par-là même beaucoup plus parfaits dans leur condition, que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques & civiles qui font le mérite des partisans du monde, & qui devroient être déjà pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus

mortifiés, plus humbles, plus charitables, qu'une infinité de religieux? Quel témoignage contre moi, & quelle conviction, quand Dieu dans son jugement me mettra ces exemples devant les yeux? Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux & bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux & que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait, que lorsque j'étois dans le monde; que bien-loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant & en me relâchant? Est-ce-là ce que Dieu demandoit de moi? Est-ce-là ce que je lui avois promis?

TROISIÈME POINT. C'est par une grâce toute spéciale, qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse: c'est par une distinction & un choix, dont je ne puis assez connoître, ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens: mais en cela même quelles ont été les vues de sa providence & de sa miséricorde envers moi? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus

particulière & plus intime. Il a voulu me mettre au rang de ſes favoris, qui l'approchent de plus près, & avec qui il a de plus fréquentes & de plus abondantes communications. Il a voulu non-ſeulement me conſerver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus ſublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, & de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui. Il a voulu faire éclater en moi toutes les richeſſes de ſa grâce, & me diſpoſer à recevoir un jour les dons les plus excellens de ſa gloire. Il a voulu me propoſer au monde comme un modèle, & que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât ſon ſervice, édifiât le prochain, & fût pour les Chrétiens du ſiècle une leçon viſible & préſente, qui les inſtruiſît & qui les touchât. Car, tout cela eſt attaché à cette perfection, qui fait la ſainteté & le caractère propre de mon état.

Or, n'eſt-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choiſi de la ſorte; qui par une prédilection toute gratuite, m'a deſtiné à de ſi grandes choſes, & m'a prévenu de telles faveurs; qui pour me ſoutenir dans une vocation ſi ſainte, & pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire auſſi-bien que Moïſe, & même avec plus de ſujet

que lui, qu'il n'en a pas ainſi uſé à l'égard de toute nation : c'eſt-à-dire, qu'entre les Chrétiens mêmes, qu'entre les enfans de la même Egliſe, & parmi ſon peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laiſſés & qu'il laiſſe encore au milieu des dangers du monde & de toute ſa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce ſiècle perverti, où je me trouvois expoſé comme eux? & par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ſes bienfaits les plus ſignalés ?

Après cela que dois-je penſer de moi-même, ſi dans un état où je dois être ſinguliérement dévoué à Dieu, je m'occupe de toute autre choſe que de Dieu ? Si dans un état où je dois communiquer plus ſouvent & plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, & ſi je vis dans une diſſipation continuelle, qui me fait perdre preſque tout ſentiment de Dieu? Si bien-loin de me préſerver ſelon mon état, des taches les plus légères, & de pratiquer toute la ſainteté du chriſtianiſme dans le degré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles bleſſures à mon ame ; ou je me jette au-moins là-deſſus en des embarras de conſcience très-dangereux, & ſi je n'ai pas même le fonds & l'eſſentiel de la piété chrétienne ? Si, bien-loin de m'enrichir

pour le ciel, je demeure dans une vie lâche & inutile, où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment & sans esprit intérieur ? Si, bien-loin de faire honneur au service de Dieu & à ma profession, je les déshonore, & au-lieu d'édifier le monde, je le scandalise ! Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent ; y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi ? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, & d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction & ma sanctification.

CONCLUSION. Ah ! Seigneur, je n'avois point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avois qu'une foible idée ; & voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avoit paru qu'une vie obscure & abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte & de gêne selon les sens ; mais je n'en comprenois pas l'excellence & la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connoître. C'est aujourd'hui que je commence à sentir mon bonheur & à le goûter, parce que c'est aujourd'hui que je conçois une toute autre estime de ma vocation.

Mais du-reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connoisse la perfection de mon

état. Il faut, qu'autant que je la connois, qu'autant que je l'estime, je la désire, & que je la désire comme elle doit être désirée. Or, il n'y a que vous qui puissiez par votre grâce former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations. Car, vous le savez, Seigneur : ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse, qu'un désir vague, qu'un désir oisif & languissant, qu'un désir borné & limité, qu'un désir passager & volage, qu'un de ces désirs qui tuent l'ame, & qui ne la sanctifient pas ; qu'un de ces désirs de pure complaisance, dont l'enfer est plein. Au-lieu que pour arriver à une fin si importante & si sublime, il me falloit un désir fervent, un désir efficace & pratique, un désir universel & sans mesure, un désir constant & ferme, un désir suivi & soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais, & pour entretenir dans mon cœur un tel désir ? C'est de me souvenir sans cesse de la fin pourquoi je suis religieux. C'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le monde ? Pourquoi suis-je venu en religion* ? Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, & dans

(a) *Bern.*

des occasions essentielles, où il étoit pour moi de la dernière conséquence d'y penser, voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, & de quoi je veux me faire une règle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités & mes aises au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même, & je me dirai : Est-ce pour cela que je me suis fait religieux ? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places & d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances & de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion : Qu'ai-je eu en vue, lorsque j'ai renoncé au monde, & qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu ? Cette pensée m'animera, me fortifiera ; & pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin Esprit & de votre grâce.

CONSIDÉRATION.

Sur la perfection de nos actions ordinaires.

PREMIER POINT. NOTRE perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses : ce fut l'erreur de Marthe, que Jésus-Christ condamna. Ce n'est point non-plus à faire de grandes choses : il y a des Saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu ; des Saints dont la vie a été obscure & cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant & d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étoient grands par leur sainteté ; mais toute leur sainteté étoit renfermée en de très-petites choses ; & Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquoient ces petites choses, leur faisoit trouver des trésors infinis de grâces. Ils étoient grands par leur humilité ; & leur humilité les portoit toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avoit plus à paroître, & ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous fassions des choses extraordinaires & singulières. Dès-là

qu'elles ſont ſingulières & extraordinaires, elles ſont rares, & les occaſions n'en ſont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous eſt plus habituel, en ce qui nous occupe plus ſouvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées & les années de notre vie.

D'où il s'enſuit que c'eſt de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car, ce ſont-là les actions propres de notre profeſſion & de notre état; & par conſéquent ce ſont celles que Dieu veut ſpécialement de nous, puiſqu'il ne nous a attirés par ſa grâce dans cet état & cette profeſſion, que pour y vivre & pour y agir ſelon l'ordre qui y eſt établi. Or, il eſt certain d'ailleurs que ce qui fait notre ſanctification, c'eſt la volonté de Dieu; que c'eſt cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faiſons, que ſans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne ſont rien, & qu'avec cette volonté de Dieu nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne ſerai parfait devant Dieu que par l'accompliſſement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jeſus-Chriſt pendant trente ans ? Rien de remarquable dans l'eſtime du monde, & rien même que de vil aux yeux des hommes : mais parce

qu'il faisoit la volonté de son Père; parce qu'*en toutes choses*, ainsi qu'il le disoit lui-même, *il agissoit selon le gré de son Père* (a), ces actions viles aux yeux des hommes, étoient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fonds de consolation pour nous! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection; elle est auprès de nous & dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations & dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, & qui n'iroit pas à m'acquitter de ces obligations, seroit pour moi une perfection mal entendue & mal réglée, que Dieu ne reconnoîtroit point, que le monde même réprouveroit, qui pourroit m'inspirer de l'orgueil, & qui m'exposeroit à mille défauts. Au-lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu & des hommes. Elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, & elle l'est dans la spéculation: mais, pour en soutenir long-temps & constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, & par-là même aussi que de récompenses à obtenir!

(a) *Joan. c. 8.*

SECOND POINT. Notre perfection n'en demeure pas là ; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajouter certaines circonstances & certaines conditions nécessairement requises. C'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi ; mais, qu'il le faut bien faire : tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disoit du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes choses* (a).

Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1°. Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement & par sa faute, & qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car, ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout, & qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2°. Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée

(a) *Marc. c. 7.*

de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très-fervent, & avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait; y sentir de la répugnance, & n'y trouver que de la sécheresse & de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide & plus méritoire, quand elle nous fait agir résolument & délibérément, malgré ces répugnances & ces dégoûts, malgré ces froideurs & ces sécheresses. 3°. Avec persévérance: c'est par-dessus tout cette persévérance qui coûte; & c'est ce qui faisoit dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que quelque exercice en particulier & en lui-même, elle n'est pas à beaucoup près si rigoureuse que le martyre; mais qu'à les rassembler tous, & considérer leur durée, il n'y a point, selon la nature, de martyre plus insoutenable. Aussi voit-on assez de Religieux dans les communautés, & même des Chrétiens dans le monde, fidèles à leurs pratiques & à leurs obligations en certain temps & à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu: mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes & leurs changemens, qui fassent avec la même assiduité le lendemain ce qu'ils ont fait le jour précédent, & qui sur cela ne se relâchent, ni ne se démentent jamais jus-

qu'au dernier moment de leur vie, c'eſt une eſpèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection & dans la ſanctification de mes actions, exactitude, ferveur, perſévérance. Mais, en méme temps ne ſont-ce pas pour moi trois grands ſujets de m'humilier, & de déplorer toutes mes infidélités? Il ne faudroit, pour me ſanctifier, que mes obſervances & ma règle : mais, de combien d'omiſſions y ſuis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconſtances, de variations! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'aie fait ſi peu de progrès; ou plutôt ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des ſecours ſi abondans & ſi préſens de me perfectionner?

TROISIEME POINT. Ce n'eſt pas tout encore, mais il y a un dernier degré de perfection que nous devons donner à nos actions, & qui en eſt comme l'ame & comme la vie : c'eſt de les faire par un eſprit intérieur & par un principe de religion. Car, tout le reſte n'eſt que le corps de la ſainteté : mais ce qui les vivifie, ce qui les anime & qui les conſacre, c'eſt le motif qui nous conduit, & l'intention que nous nous propoſons. Faire ces actions par humeur, par caprice, par inclination, par

coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu, ni en vue de Dieu : & dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, & comment peut-il les agréer ? *Tout le mérite de la fille du Roi lui vient*, avec la grâce de Dieu, *du dedans & du fond de son cœur* (a). Quand donc je ferois les actions les plus héroïques, si Dieu n'est pas la fin, & si je ne les fais pas pour lui plaire : comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, & je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien. Car, si je repasse sur toutes mes actions, & que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'aie quelque sujet de compter ? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres ; je vais à la prière, au travail, à mes occupations ; j'assiste à tout, & je satisfais en apparence à tout : mais du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu ; souvent avec une légéreté d'esprit & une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée & tout bon sentiment ; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps, & que je suis en aveugle ; tout au plus par une certaine bienséance & une raison purement naturelle ; quelque-

(a) *Psal.* 44.

fois même par néceſſité & par contrainte ; d'autres fois, & peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaiſance & une envie ſecrète de me diſtinguer. Or tout cela, qu'eſt-ce devant Dieu, & n'eſt-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie eſt compoſé ? C'eſt-à-dire, que j'agis comme ſi je n'agiſſois pas; & que tout ce que je fais ne ſert pas plus à ma perfection, que ſi je ne faiſois rien.

D'autant plus malheureux & plus condamnable, qu'il n'y a pas une ſi petite action que je ne puiſſe rapporter à Dieu, & qui, rapportée à Dieu, n'eût ſon mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu conſidère dans nos actions, ce n'eſt pas tant la ſubſtance que l'eſprit; & en cela nous devons reconnoître la ſageſſe & la douceur de ſa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talens, & il ne nous a pas tous mis en état de vaquer aux mêmes emplois : mais, parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que de toutes nos actions il n'y en eût point de ſi obſcure ni de ſi ſervile, qui ne pût être relevé par la droiture & la pureté de notre intention, & qui de la ſorte ne contribuât à nous élever nous-mêmes. Delà je dois bien gémir de me voir ſi pauvre & ſi dénué des dons ſpiri-

tuels, après qu'il m'a été si facile de m'enrichir, & de croître sans cesse de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvoit profiter; mais que sais-je s'il y en a eu une seule que Dieu ait trouvée digne de lui, & qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon ame? Quelle perte que je dois regretter; mais, qui m'engage encore plus à redoubler mes soins, & à réveiller tout mon zèle pour la réparer!

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du Péché Mortel.

Scito & vide, quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum.

Sachez & voyez, que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu (a).

PREMIER POINT. IL est pour moi d'une absolue nécessité, de bien connoître ce que c'est que le péché mortel. Or ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux: mais, à proprement parler, c'est le seul & unique mal, c'est le souverain mal; & ce qui achève d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal: car tous les autres maux hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgraces, tout cela dans les vues de Dieu, & si j'en fais l'usage

a *Jere m. c. 7.*

que Dieu prétend, ſont plutôt des biens. Le péché ſeul eſt un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'eſt un mal eſſentiel, un pur mal. C'eſt le ſouverain mal, comme Dieu eſt le ſouverain bien; & par cette raiſon, il doit être ſouverainement déteſté, comme Dieu mérite d'être ſouverainement aimé. Voilà la meſure de la haine que je dois concevoir du péché mortel: le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avoit quelque choſe dans le monde que j'aimaſſe autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerois plus Dieu comme Dieu; & ſi je craignois quelqu'autre mal autant ou plus que le péché mortel, dès-là je ne le haïrois pas ni ne le fuirois pas, autant que je ſuis obligé de le haïr & de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-deſſus tout de comprendre, c'eſt que le péché mortel eſt le ſouverain mal de Dieu; parce que c'eſt un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle & véritable de la créature à Dieu. Préférence qui conſiſte en ce que le pécheur ſe trouvant dans la néceſſité, ou de renoncer à ſon plaiſir, ou de perdre la grâce de Dieu, aime mieux perdre la grâce de Dieu, que de renoncer à ce plaiſir criminel où ſa paſſion le porte. Il ne laiſſe pas de ſavoir en ſpéculation, que Dieu eſt infiniment au-deſſus de tout

être créé : mais, c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le fait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de quatre vérités aussi constantes selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1. Que Dieu pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abyme, ses plus nobles créatures, qui sont les Anges : qu'il en ait fait des réprouvés & des démons; que sans leur donner le temps de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple! & de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses Anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2. Que pour une seule désobéissance Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre : qu'il lui ait ôté tous les privilèges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui & toute sa postérité; qu'en punition de ce seul péché, nous naissions tous enfans de colère, & que sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfans de colère, sujets à toutes les calamités de cette vie, & même exclus du Royaume de Dieu. Quel châtiment! quelle vengeance! Toutefois les jugemens de Dieu sont équitables, &

l'équité même. 3. Que pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît; parce qu'il n'y avoit que les humiliations d'un Dieu qui pussent réparer la gloire de Dieu, & compenser l'injure qui lui avoit été faite par le péché. 4. Que pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, & qu'entre ces peines éternelles & le péché il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusques dans le christianisme des incrédules, qui n'ont pas voulu reconnoître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même, autant que je le devois? Si cela étoit, aurois-je été jusqu'à présent si sensible aux autres maux, & peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

SECOND POINT. Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir & de bien considérer, que le péche mortel est le souverain mal de l'homme, parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu; parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme & Dieu; parce qu'il rompt tous les liens qui attachoient l'homme à Dieu; parce qu'en séparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuse,

qui est la vie de la grâce, & qu'il lui cause la plus funeste mort, qui est la mort de l'ame. Car c'est pour cela qu'il est appelé mortel. Cette grâce que le Juste possédoit, étoit en lui le principe de la vie surnaturelle : du moment donc qu'il la perd, cette grâce, il est mort devant Dieu, & selon Dieu.

Delà je ne dois point encore être surpris de deux autres vérités, qui ne sont pas moins inconteſtables, ni moins terribles : 1. Que le péché mortel dépouille l'ame de tous les mérites qu'elle pouvoit avoir acquis, lorsqu'elle étoit dans l'état de la grâce. Quand j'aurois amassé des trésors immenses de mérites pour le ciel, quand je ferois aussi saint que les Apôtres ; si je viens à commettre un péché mortel, tout m'est enlevé. Ces mérites pourront revivre, lorsque je rentrerai en grâce avec Dieu. Jusques-là ils sont perdus pour moi ; & si je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi ? c'est que je suis alors son ennemi, & que de la part d'un ennemi il n'agrée rien, & n'accepte rien. 2. Que les actions les plus vertueuses & les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerois toutes les journées en prière, quand je ferois toutes les

pénitences des plus austères Anachorètes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la piété & de la charité chrétienne; tout cela ce sont des œuvres mortes, parce que je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles? non : car elles me sont au-contraire très-utiles pour sortir de l'état du péché; très-utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très-utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grâce de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant; & qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté, quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, & peut-être pendant des temps considérables? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit? Je n'en sais rien; car, *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine* (a)? Affreuse incertitude! C'est un abyme où l'esprit se perd, & qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du-moins puis-je prendre dans la

(a) *Eccles. c. 9.*

ſuite de juſtes meſures pour me raſſurer là-deſſus, autant qu'il eſt poſſible, & pour m'établir, par une vie pénitente & agiſſante, dans une ſolide & ſainte confiance.

TROISIÈME POINT. Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préſervatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverois-je ? Le premier Ange, & ceux qui l'ont ſuivi, n'en ont point trouvé dans le ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'eſt perdu dans le paradis terreſtre. Judas eſt devenu un Apoſtat dans la compagnie de Jéſus-Chriſt. La maiſon où je ſuis, eſt-elle plus ſainte que le ſacré collége des Apôtres, que le paradis terreſtre, que le ciel ? N'a-t-on pas vu arriver dans les Communautés les plus régulières, des chûtes très-ſcandaleuſes ? ne le voit-on pas encore ? Dieu le permet, & il a ſes raiſons pour le permettre. *Que celui qui croit ſe tenir ferme, prenne garde de tomber* (a).

Il y a même des péchés mortels, où l'on peut être dans la religion plus expoſé que dans le monde. Tels ſont, par exemple, les péchés qui bleſſent la charité; parce que dans la religion les occaſions de ces péchés ſont d'autant plus fréquentes, que les objets ſont plus préſens. On y eſt plus

(a) *I. Cor. c. 10.*

à couvert de l'avarice & d'une certaine ambition ; mais on y eſt ſouvent plus ſujet aux murmures & aux diviſions. Or, qu'importe par quels péchés on ſe damne, ſi l'on eſt en effet aſſez malheureux pour ſe damner?

Ce qu'il y a de plus à obſerver, c'eſt que le péché mortel dans la profeſſion religieuſe, eſt beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il ſuppoſe alors un état plus ſaint. Ce qui n'eſt que ſimple péché pour un Chrétien du ſiècle, eſt en bien des matières ſacrilège pour un Religieux. Dois-je conclure delà, qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde, que de m'engager dans la religion? Je conclurois donc auſſi qu'il vaudroit mieux n'être pas Chrétien, parce que les péchés d'un Chrétien ſont moins puniſſables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaiſe que je raiſonne de la ſorte! Si la religion a ſes dangers, le monde en a bien d'autres, & de plus grands. Mais ce que je conclus, c'eſt de ne point préſumer de mon état; c'eſt de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état; c'eſt, malgré toute la ſainteté de mon état, d'opérer, ſelon l'avis de l'Apôtre, mon ſalut avec crainte & avec tremblement.

CONCLUSION. Achevez, mon Dieu, par votre grâce, ce que vous avez commencé par votre miſéricorde. Vous m'a-

vez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, & qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si *dans la terre des Saints je commettois l'iniquité* (a); & si parmi tant d'ames justes, je devenois un anathème!

Ah! Seigneur, vous voyez le fond de mon ame, & je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret, qui l'infecte & qui le corrompt? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous, & qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu : il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurois eu jusqu'à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, & de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma foiblesse : mais, Seigneur, ma vigilance avec votre secours y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous. Elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même. Elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, & clairvoyant sur les moindres dangers; afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandemens.

(a) *Isaï. c. 26.*

SECONDE MÉDITATION.

Du Péché Véniel.

Nolite contristare Spiritum Sanctum.

Ne contristez pas le Saint-Esprit (a).

PREMIER POINT. ON compte communément pour rien le péché véniel ; mais, si j'en avois bien conçu la nature, j'en jugerois tout autrement ; & je prendrois tout un autre soin pour l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu : cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu : non pas que je rompe absolument avec Dieu ; mais, je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu & moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit ; mais, je le contriste. Or, dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

(a) *Ephes. c. 4.*

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là il cesseroit d'être péché. Quand il s'agiroit de convertir & de sauver tout le monde, Dieu ne voudroit pas que je disse un mensonge, quoique léger, & jusques dans cette circonstance il s'en tiendroit offensé. Quand il s'agiroit de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi, que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui dans le royaume des cieux : *Car rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce Royaume céleste* (a). En vain je serois d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites & avec toute la sainteté que je pourrois avoir acquise, si mon ame sortant de cette vie, porte encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude & à la possession de Dieu. Il faut que mon ame, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée & digne de Dieu, demeure

(a) *Apoc. c. 21.*

séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire, & qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David: il fit tomber mort au pied de l'Arche un Lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché, qui m'expose à de si rigoureux châtimens. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable & de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, & qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnoissance & de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché, dont il se tient blessé, & qui est en effet une injure pour lui.

SECOND POINT. Du moins si ces fautes vénielles que je commets, n'étoient pas si fréquentes, ni si nombreuses. Mais leur multitude est infinie, & c'est ce qui affligeoit David, & ce qui le jettoit dans une désolation extrême, quand il disoit à Dieu: *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, & mes iniquités m'accablent jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même,*

ni en faire le dénombrement. Elles ſe ſont multipliées plus que les cheveux de ma tête, & la vue que j'en ai, me fait tomber en défaillance (a). Voilà comment parloit ce ſaint Roi. Or dans une vie lâche & imparfaite comme la mienne, ſi j'entreprenois de ſupputer tous les péchés qui m'échappent, & ſi Dieu m'éclairoit là-deſſus, où iroit cette multiplication. Je ne les vois pas: mais n'eſt-ce pas aſſez que Dieu les voie? N'eſt-ce pas aſſez que je ſache qu'ils ſont ſans nombre, pour en être pénétré de douleur, & comme inconſolable?

Combien de péchés d'ignorance, cauſés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en inſtruire, par mon indocilité à ſouffrir qu'on m'en avertiſſe, par ma préſomption à ne vouloir croire que moi-même? Combien de péchés d'imprudence & d'inadvertance, cauſés par la diſſipation de mon eſprit, par la légéreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugemens, par la malignité de mes ſoupçons? Combien de péchés de fragilité & de foibleſſe, cauſés par l'habitude que je me ſuis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'aſſujettir à aucune règle, de ſuivre en tout les mouvemens de la nature, de ne faire

(a) *Pſal. 39.*

aucune violence à mes inclinations & à mon tempérament.

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion & de deſſein formé contre tous les remords de ma conſcience, à toute occaſion & pour le plus foible ſujet, ſous ombre que ce ne ſont que des péchés véniels, & que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu, & que je ne ſuis ſenſible qu'à mes propres intérêts. N'eſt-ce pas là ma vie la plus ordinaire? Il eſt vrai qu'il n'eſt pas moralement poſſible en ce monde de ſe préſerver de tous les péchés véniels, & de n'en commettre aucun. Fatale néceſſité qui faiſoit gémir les Saints, qui leur faiſoit déſirer la mort, qui faiſoit dire à ſaint Paul: *Malheureux que je ſuis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appéſantit* (a)? Mais, il n'y a pas un ſeul de ces péchés en particulier que je ne puiſſe prévenir, & dont il ne ſoit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, ſi je voulois, & ſi je prenois plus garde à moi, en pourrois-je diminuer le nombre? Hélas! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÈME POINT. Quelles ſont les ſuites du péché véniel? Plus déplorables

(a) *Rom. c. 7.*

que je ne me le ſuis peut-être jamais perſuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conſéquent ſi j'ai quelque zèle pour mon ame, je dois en uſer à l'égard du péché véniel, comme j'en uſe à l'égard d'une maladie, dont je ſuis menacé, ou dont je ſuis ſubitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans ſon principe? Que ne fais-je point pour la guérir? Que ne fais-je point pour n'y pas retomber? Elle peut aboutir à la mort: il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, & même les plus violens. Pourquoi ne raiſonné-je pas de la même ſorte, quand il s'agit d'un péché, qui de toutes les maladies de l'ame eſt la plus dangereuſe, & qui me diſpoſe à cette ſeconde mort, mille fois plus à craindre que la mort du corps?

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, & beaucoup plus quiconque le mépriſe, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Eſprit, qui ne ſe vérifie que trop par l'expérience. C'eſt par le mépris du péché véniel, qu'on perd inſenſiblement l'horreur du mortel. Au commencement le ſeul nom de péché mortel faiſoit frémir: peu à peu l'on s'y accoutume, & l'on s'y familiariſe. D'autant plus que du péché véniel au mortel il y

a souvent peu de distance, & que l'intervalle entre l'un & l'autre est comme imperceptible. Car, il n'y va pour l'ordinaire que du plus ou du moins : or entre ce plus & ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie ou de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, & n'est-on pas sur le bord du précipice ?

De cette proximité même entre le péché véniel & le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, & combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'étoit pas ? Combien de fois m'aveuglant moi-même, & jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griéve & mortelle ? Le discernement en étoit difficile ; & c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devois avoir une conscience timorée. Je n'étois pas assez éclairé, pour en faire un jugement exact ; & voilà pourquoi je devois m'en défier & me précautionner.

Mais quand je serois assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis foible, & la foiblesse même ? Or le péché véniel & le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter, qu'étant foible au point que je sais l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel ; que

je ne passerai pas outre, & que je serai assez maître de mon cœur, pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés, où l'impression de la nature est si forte & si puissante? Il me faudroit, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des grâces de Dieu toutes particulières: mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très-commune est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des grâces spéciales qu'il nous avoit préparées, & avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut; au lieu que par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égaremens & à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, & est pour bien des ames, la source de leur damnation.

CONCLUSION. Le remède, ô mon Dieu, est de m'attacher, non-seulement à votre Loi, mais à toute la perfection de votre Loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de décheoir; & plus j'aspirerai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans les points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que malgré la résolution que je fais en votre présence & par votre grâce, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans

une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes ; & tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais, aumoins en me proposant d'aller toujours au-delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes ; & en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion & du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre & délicate, qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à former cette conscience étroite & sévère, qui ne se permet rien, ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même, qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera ; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porteroit, & m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres soumettre mon esprit, étouffer les sentimens de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens : mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, & de vous moins offenser, & de mieux garder mon ame ? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un & l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu, & me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du Péché de ſcandale, ou du mauvais Exemple.

Neceſſe eſt ut veniant ſcandala.

C'eſt un mal inévitable qu'il arrive des ſcandales (a).

PREMIER POINT. CE que nous appelons ſcandale, n'eſt que le mauvais exemple; ou dumoins, tout mauvais exemple eſt un véritable ſcandale. Or, il ne faut point ſe flatter dans l'état religieux: on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons; & il n'y a point de Communauté ſi régulière, où il ne ſe trouve des ames imparfaites qui ſcandaliſent les autres; comme il n'y en a guère de ſi déréglées, où Dieu ne conſerve de ſaintes ames qui travaillent à maintenir l'ordre, & qui empêchent que le ſcandale, par une malheureuſe preſcription, ne prenne le deſſus, & ne prévale.

Auſſi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il étoit néceſſaire qu'il arrivât des ſcandales; c'eſt-à-dire, qu'il n'étoit pas moralement poſſible que les hommes étant ſi différens les uns des autres, ſoit dans

(a) *Matth. c. 18.*

leurs sentimens, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée, qui, par le relâchement & le désordre de leur conduite, devinssent pour ceux avec qui ils ont à converser & à agir, des sujets & des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble ; & que tout ce qui s'y passe, frappe de plus près & beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc jusques dans la Religion des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux & des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques & ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux & devant soi. Il est très-difficile de s'en défendre ; & pour y résister, il faut une vertu bien pure & bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point jusqu'à présent toute l'attention & toute la circonspection que je devois avoir ? Ai-je pris garde à ne rien dire & à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendoient, ou qui étoient témoins de mes actions ? Combien dans les rencontres ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentimens, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux & au devoir ? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes, sur

des choſes qui n'alloient qu'au bien & qu'à entretenir la règle? C'étoient autant de ſcandales que j'ai dû me reprocher, & combien y en a-t-il d'autres dont je ne me ſuis jamais fait de ſcrupule, & dont je n'ai jamais penſé à m'accuſer? J'ai déclaré mes péchés : mais combien y en avoit-il où la circonſtance du ſcandale & du mauvais exemple étoit jointe, ſans que j'en aie rien dit? Peut-être ne la connoiſſois-je pas, ou n'y faiſois-je pas réflexion : mais mon ignorance ou mon oubli étoient-ils excuſables? C'eſt ſur quoi je dois m'écrier avec le Prophete : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés ſecrets & cachés. Pardonnez-moi, non-ſeulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre* (a).

SECOND POINT. *Malheur à celui qui donne le ſcandale* (b). Cette malédiction eſt ſortie de la bouche même de Jeſus-Chriſt : c'eſt un anathême divin. Et il faut bien que le ſcandale ſoit un grand mal, puiſqu'*il vaudroit mieux pour un homme, qu'il fût précipité au fond de la mer, que de ſcandaliſer le plus petit de ſes frères* (c). Maxime générale & propoſition univerſelle, dont perſonne n'eſt excepté. Car il n'y a perſonne qui ne doive l'exemple au pro-

(a) *Pſal. 18.* (b) *Matth. c. 18.* (c) *Ibid.*

chain : *Que votre lumière luiſe aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, en rendent gloire à Dieu* (a).

Ainſi, malheur à moi en particulier, ſi je ſuis l'auteur de quelque ſcandale dans la Communauté où je vis ! car je la prive, autant qu'il eſt en moi, d'un des plus ſolides avantages de la profeſſion religieuſe, qui eſt l'édification mutuelle, & l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puiſqu'au lieu de contribuer à la régularité & à l'obſervance, j'y deviens un obſtacle, & que ſouvent je ſuis cauſe, par mon exemple, que des abus s'introduiſent, que d'utiles & d'anciennes pratiques s'aboliſſent peu à peu, que la diſcipline ſe relâche, & que des règles qui étoient auparavant en vigueur, ne s'obſervent plus, ou ne s'obſervent que fort imparfaitement. N'eſt-ce pas de-là qu'eſt venue la ruine ſpirituelle & la décadence de tant de ſociétés très-ſaintes dans leur première inſtitution ?

Que ſi le mal ne s'étend pas toujours ſi loin, du moins il n'y a que trop d'eſprits faciles, & déjà mal diſpoſés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or malheur à moi encore une fois, parce que je ſerai reſponſable à Dieu de tout

(a) *Matth. c. 5.*

cela, & qu'il m'en demandera compte. Quel tréſor de colère, & quel poids dont je dois craindre d'être accablé ! Malheur à moi, qui, par mon expérience & par mon âge, devrois être un modèle pour ceux qui ſont moins avancés ; à moi qui par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talens que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur ſervir de guide & les conduire, & qui ne ſers qu'à les égarer ? Il ne faut qu'un Religieux de ce caractère, pour perdre toute une maiſon.

Mais par-deſſus tout, malheur à moi, ſi c'eſt par moi que commencent à s'établir certains uſages, certains priviléges & certaines diſpenſes, où la raiſon de la commodité, de la ſenſualité, de l'amour-propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie néceſſité ! Autrefois toutes ces choſes étoient inconnues, & peut-être ſans moi n'y eût-on jamais penſé. C'eſt à moi de voir ce que j'aurai à dire, quand Dieu m'en repréſentera toutes les ſuites, & qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura ſoufferts. Les prétextes dont je m'appuie, peuvent tromper les Supérieurs qui me gouvernent, & me tromper moi-même : mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÈME POINT. Comme il y a un ſcandale donné, il y a un ſcandale reçu; & malheur auſſi à celui qui le reçoit & qui le prend. Car il le faut rejeter, & ce n'eſt point une excuſe légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu & qu'on a ſuivi. Ce fut l'exemple du premier Ange qui engagea les autres dans ſon apoſtaſie, & ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il eſt vrai qu'un mauvais exemple eſt une tentation, & une des plus fortes tentations : mais ce n'eſt point une tentation au-deſſus de nos forces; & puiſque nous la pouvons vaincre, c'eſt un péché que d'y ſuccomber.

Il ne ſuffit donc pas pour moi, que je m'étudie à ne donner aucun ſcandale : mais il y a des règles que Dieu me preſcrit contre les ſcandales qu'on me donne, & contre les mauvais exemples que j'apperçois autour de moi. 1. Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger & en gémir; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il il n'y a rien là que Jéſus-Chriſt ne nous ait prédit, ni rien par conſéquent qui me doive ſurprendre. 2. Je dois même en profiter, regardant ces ſcandales & ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, & des occaſions de témoigner à Dieu mon attachement

attachement inviolable. C'eſt dans l'occaſion qu'on ſe fait bien connoître, & qu'on apprend à ſe bien connoître ſoi-même. 3. Je dois m'en éloigner, c'eſt-à-dire, que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des perſonnes, dont je prévois que la ſociété me ſeroit dommageable. Et il n'y a point à conſidérer ſi ce ſont des perſonnes d'eſprit & de mérite, ni ſi ce ſont de mes amis : il faudroit même alors, ſelon l'Evangile, renoncer à mon père & à ma mère. Cela ne m'exemptera pas de les honorer, de les aimer en Dieu ; de leur rendre ſervice, & de les aider dans le beſoin ; mais du reſte, point de liaiſon ni de communication particulière. 4. Je dois m'y oppoſer prudemment, mais fortement : avec modeſtie, mais avec ardeur ; avec charité, mais avec un ſaint mépris de tous les reſpects humains : tenant ferme pour la règle, & ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y auroit que moi à la garder. 5. Enfin, je dois en tirer ſujet de m'humilier devant Dieu : reconnoiſſant que moi-même je ne ſuis que foibleſſe & qu'imperfection, & que ſans la grace divine je ſerois pire que tous les autres.

CONCLUSION. Quelle misère, mon Dieu ! & faut-il donc qu'après avoir quitté

le monde pour nous préſerver de ſes piéges, nous en trouvions juſque dans votre maiſon? Ce n'eſt qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion eſt ſainte; mais nous ne répondons pas toujours à ſa ſainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire dès maintenant ce que feront vos Anges dans votre jugement dernier, lorſque vous les enverrez pour enlever de votre Royaume tous les ſcandales. Votre Royaume ſur la terre, ce ſont particuliérement les Communautés religieuſes. N'y aurois-je été admis, & n'aurois-je place parmi votre peuple choiſi, que pour le détourner de votre ſervice par mes exemples & pour rallentir ſa ferveur? Ne ſerois-je entré dans un état ſi parfait, que pour m'y rendre plus coupable, & par moi-même, & par ceux que vous y avez appelés avec moi! Ah! mon Dieu! j'ai bien aſſez de mes propres péchés, ſans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que ſeroit-ce encore, Seigneur, ſi dans le ſaint aſyle où vous m'avez retiré, je venois d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que ſeroit-ce, ſi par une lâche condeſcendance, je me laiſſois emporter & ſéduire à ces exemples, ſi je les imitois & je m'y conformois, au-lieu de

ne me conformer qu'à vos ordres & à vos adorables volontés ? Ma règle, ô mon Dieu, ma règle seule est telle que vous me l'avez imposée ; ma règle dans toute sa pureté, dans toute sa force & toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai & par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui & je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacheroit de là, me détacheroit de vous, Seigneur ; sans balancer un moment, je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Oraiſon Mentale.

CE qu'il y a particulièrement à conſidérer ſur l'Oraiſon mentale ou ſur la pratique de la méditation, ſe réduit à trois points, qui ſont, ſes avantages infinis & ſon importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, & les vains prétextes qui détournent de ce ſaint exercice, & qui le font négliger.

PREMIER POINT. Avantages & importance de l'Oraiſon mentale. Le juſte vit de la foi, & nous ne nous ſanctifions, qu'autant que nous ſommes remplis & touchés des maximes de l'Evangile & des grandes vérités du Chriſtianiſme. Principe ſi univerſellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes, qu'ils agiroient tout autrement qu'ils ne font, & qu'ils ne s'abandonneroient pas à tant de déſordres, s'ils avoient plus de foi, ou s'ils étoient plus pénétrés de ce que la foi leur enſeigne. Examinons la choſe à fond, & reconnoiſſons-la telle qu'elle eſt: nous trouverons que ce manque de foi,

d'une foi vive & animée, n'eſt pas ſeulement la ſource des déréglemens qu'on voit dans le monde, mais des relâchemens qui ſe gliſſent dans la vie religieuſe. Ce n'eſt pas qu'on ne croie ; mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, & qui rend les objets preſque auſſi ſenſibles que s'ils étoient préſens.

Or, voilà ce qui s'acquiert par l'oraiſon. A force de ſe tracer dans l'eſprit les vérités de la foi, de méditer les perfections & les grandeurs de Dieu, ſes miſéricordes & ſes vengeances, ſes récompenſes & ſes châtimens ; de conſidérer par ordre & dans une méthode ſuivie, tous les myſtères de Jéſus-Chriſt, ſa doctrine, ſa loi, ſa morale, ſes exemples, de tirer de-là d'utiles leçons & des règles de conduite : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'ame. On les porte par-tout, & l'on en a par-tout la mémoire prompte & récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on ſe doit à ſoi-même. On prend des penſées ſupérieures à celles dont on s'étoit laiſſé prévenir, & l'on découvre ſes erreurs, ſes illuſions, ſes faux jugemens. Ce que l'oraiſon ſur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre & l'achève. La grace ſoutient tout, & répand ſes lumières avec d'autant plus

d'abondance, que l'oraiſon eſt plus fréquente & plus conſtante : de ſorte que les vérités auparavant les plus obſcures, & qu'on avoit plus de peine à concevoir, ſe repréſentent en certains momens avec une telle clarté, qu'il ſemble qu'on en ait la connoiſſance la plus parfaite, & une eſpèce d'évidence.

Ce n'eſt pas aſſez ; car la liaiſon étant auſſi intime qu'elle l'eſt entre l'eſprit & le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impreſſion de ces vérités paſſe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, & comme diſoit de lui-même le Roi Prophête, *le feu s'allume dans la méditation* (a). On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ſes devoirs, on ſe reproche ſes infidélités, on prend des meſures pour l'avenir, & l'on ſort de l'oraiſon tout renouvelé & tout changé. C'eſt par où les ſaints ſont parvenus à une ſi haute perfection, & c'eſt-là le chemin qu'ils ont tracé à tous les diſciples qu'ils formoient & qui aſpiroient à la ſainteté. Auſſi tous les Inſtituteurs des Ordres religieux y ont-ils ſpécialement recommandé & expreſſément établi la pratique de l'oraiſon. Ils avoient du-reſte des vues différentes, & ils étoient diverſement inſpirés, pour compoſer cette admirable variété de réglemens & d'obſervances, qui fait un des plus beaux ornemens de

(a) *Pſalm. 38.*

l'Eglise : mais sur le point de l'oraison & de sa nécessité, ils se sont tous accordés & n'ont tous eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire, en effet, qu'il est comme impossible qu'un ame se dérange, lorsqu'elle est assidue à l'oraison : ou si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais, d'où vient le désordre de plusieurs personnes, même religieuses, & par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égaremens pitoyables & scandaleux ? C'est en quittant l'oraison. Par-là elles s'éloignent de Dieu, & perdent tout sentiment de piété. Par-là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur & une indifférence mortelle. Par-là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, & se dégoûtent ainsi de leur état. Par-là elles demeurent livrées à toutes leurs passions, & à toutes les attaques de l'ennemi ; & l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, & quelle en est la fin malheureuse.

SECOND POINT. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premièrement, on y va sans préparation, contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre ame avant la prière, & ne soyez*

pas comme un homme qui tente Dieu. C'eſt demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de ſa providence, & par conſéquent qu'il faſſe un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il ſe communique à nous dans la méditation, lorſque nous ne prenons aucun ſoin de nous y diſpoſer. Or, il y a une préparation éloignée, & une préparation prochaine. La préparation éloignée, eſt dans l'uſage de la vie un recueillement habituel, & l'eſprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition & la ſituation préſente où nous ſommes. La préparation prochaine, c'eſt ce qui ſe fait quelque temps avant l'oraiſon, ou au temps qu'on la commence : par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger & la diviſer, ſe mettre en la préſence de Dieu, invoquer le Saint-Eſprit, ſe rappeler à ſoi-même & ſe dégager de toutes les penſées qui pourroient nous diſtraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes prières, & chacun peut ſuivre là-deſſus ce que ſa dévotion particulière lui inſpire : mais en général, il n'y a guère de fond à faire ſur l'oraiſon, ſi nous n'y apportons de notre part les diſpoſitions convenables.

Secondement, on y va ſans nulle vue & nul deſſein d'en profiter. Pourvu qu'on

(a) *Eccli. c. 18.*

ait rempli l'heure marquée, qu'on se soit assemblé avec la Communauté, & qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, & produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste, qui nous sanctifie, ne se *découvre qu'à ceux qui la désirent, & qui la cherchent.*

Troisièmement, on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, & l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit toujours réglé & mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hazard. S'il y a des ames qu'il transporte tout-à-coup, c'est une grâce sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grâce même, ces ames ne l'ont communément obtenue, qu'après s'être longtemps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc? C'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse; & que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'étoit d'abord.

En quatrième lieu, si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, & de ne s'attacher dès les commencemens qu'à certains sujets plus subli-

(a) *Eccli. c. 4.*

mes & plus relevés. Il y a là souvent beaucoup d'orgueil & de présomption, du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belle spéculation, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme S. Paul, au troisième ciel, suivons le mouvement de sa grâce; mais de nous-mêmes marchons pas à pas, & prenons les routes les plus battues : ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patiens, plus mortifiés.

En cinquième lieu, dans les sujets du reste les plus propres & les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnemens, & l'on ne s'entretient point assez dans les affections & les sentimens. Il est nécessaire, avant toutes choses, de convaincre l'esprit; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur & de l'émouvoir. Car, c'est dans le cœur que se forment les résolutions, & c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu, à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile & plus spécieuse. C'est de s'en tenir à des propositions universelles & indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie & à certains points essentiels, qui nous

regardent personnellement, & qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extréme utilité ; & si l'on y entroit, on ne manqueroit pas sitôt de matière dans l'oraison, & l'on auroit chaque fois un grand champ à parcourir.

En septième & dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, & le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fonds de paresse naturelle & de négligence à quoi l'on se livre, & qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, & toute application coûte : or, c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudroit qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement & de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'Ange, qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière ; & en vain espérons-nous que Dieu béniſſe notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance & une oisiveté volontaire.

TROISIEME POINT. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, & qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison ; les autres, qu'ils y

ſont trop diſtraits, & qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur eſprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, & qu'ils tariſſent dans un inſtant; pluſieurs, qu'ils s'y ennuient, & que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraiſon eſt très-difficile pour eux, & qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que diſent la plupart des gens du monde, & ce qu'on entend même dire à des perſonnes religieuſes. Mais ſi l'on étoit de bonne foi avec ſoi-même, & qu'on ne cherchât point à ſe tromper, on reconnoîtroit bientôt la vanité de ces prétextes dont on s'autoriſe pour ſe diſpenſer de l'oraiſon.

Et d'abord, bien-loin que la multitude des affaires ſoit là-deſſus une diſpenſe légitime, c'eſt au-contraire ce qui nous impoſe une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, & de nous ſervir de l'oraiſon comme d'un préſervatif contre nos fréquentes occupations & contre la diſſipation qu'elles peuvent cauſer. Plus les Saints étoient chargés de ſoins, & même de ſoins tout ſpirituels, plus ils penſoient devoir s'attacher à l'oraiſon. Ils ſavoient en trouver le temps. Qui nous empêche de le trouver auſſi-bien qu'eux? De plus, il n'eſt point d'eſprit ſi vif ni ſi diſtrait, qui ne puiſſe faire quel-

que réflexion. On en fait tant d'inutiles & de nuisibles, pourquoi n'en feroit-on pas de sérieuses & de salutaires ? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres ; mais il n'y auroit qu'à la vouloir prendre, cette peine, & qu'à savoir un peu se surmonter & se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires, & que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, & il nous restera toujours quelques teintures des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses & des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, & confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité & notre constance. Si nous nous rebutons, nous perdons tout : mais si nous persévérons dans la prière, il a ses momens pour nous écouter, & pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, & imitons ce saint solitaire, dont toute l'oraison consistoit à rédire sans cesse ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu. Ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que

d'accepter en esprit de pénitence, & de soutenir l'ennui & le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa Passion, pria sans goût & même dans une désolation entière : unissons-nous à lui ; & quand notre oraison ne nous seroit bonne alors qu'à pratiquer la patience, & toutes les vertus que la patience renferme, cela seul ne seroit pas un petit gain pour nous, & nous devrions l'estimer comme un profit très-considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, & la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car, il ne s'agit point de discourir beaucoup ; mais avec une seule pensée & une pensée très-commune, l'ame la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse & la plus ardente. Or, c'est une union intérieure de l'ame avec Dieu, qui fait toute l'excellence & tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté. Apportons-la au pied de l'oratoire, & tout nous deviendra praticable & profitable.

TROISIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Tiédeur dans le ſervice de Dieu.

Quia tepidus es, incipiam te evomere.

Parce que vous êtes tiéde, je vais commencer à vous rejeter (a).

PREMIER POINT. EN peu de paroles S. Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guère de Communautés religieuſes, où l'on ne trouve des ames lâches & languiſſantes, qui portent le joug de la Religion, mais qui le portent de mauvaiſe grâce; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le ſecouer, ou d'en diminuer la charge; qui ont ſans ceſſe beſoin d'aiguillon pour les piquer, & de correction pour les redreſſer; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui ſe laiſſent abattre à la triſteſſe: dont la com-*

(a) *Apoc. c. 3.*

ponction dure peu, dont la conversation est toute mondaine : qui n'ont que des pensées charnelles & animales ; c'est-à-dire, qui ne pensent qu'à elles-mêmes & à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire, & les contenter : *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification.* On voyoit dès le temps de saint Bernard des Religieux de ce caractère : mais, aussi dès-lors comment les regardoit-on ? comme des Religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisoit ce grand Saint : n'est-ce pas le mien ? Du-moins est-ce bien à moi d'en considérer tous les traits, & d'examiner si je ne dois pas m'y reconnoître.

Or, le désordre & le danger de cette tiédeur spirituelle, consiste en ce que les tiédes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs : 1°. Parce qu'au-lieu de penser au mal qu'ils font & au bien qu'ils devroient faire, & qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, & au peu de bien qu'ils font : 2°. Parce qu'au-lieu de se comparer avec ceux qui dans la Religion sont plus fervens, plus réguliers qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paroissent moins ; 3°. Parce que

dans cette comparaison qui les flatte, & qui les trompe, ils se disent avec la même confiance que le Pharisien, qu'ils n'ont pas tels & tels défauts de celui-ci & de celui-là. D'où il arrive qu'en servant Dieu très-lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accomplissoient toute justice.

État bien funeste, puisque selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais, (c'est celui du péché,) lui seroit néanmoins préférable. En effet, il eût mieux valu pour certaines ames qu'elles fussent tombées dans un péché grossier & grief, que dans cette vie tiéde & relâchée. Car, elles n'auroient pas long-temps soutenu les remords de ce péché. Ce péché, en les humiliant, & en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir; au-lieu qu'elles ne se font aucun reproche, ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de-là que tous les Maîtres de la vie chrétienne & religieuse ont conclu qu'il étoit plus difficile de sortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice & du libertinage. Et entre les autres, Cassien témoigne qu'il avoit vu un grand nombre de mondains devenir par leur conversion des hommes fervens & spirituels: mais, qu'il n'avoit jamais vu le même changement dans des

Religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler ?

État encore d'autant plus à craindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pésant. Tandis que l'ame fervente le porte avec une sainte alégresse, parce que l'onction de la grâce lui adoucit tout ; l'ame tiéde en sent au-contraire tout le poids, & n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui dès ce monde punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là, & selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement, dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une ame tiède, mais il *commence à la rejeter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation, & que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer ? Attendrai-je que je sois tout-à-fait réprouvé de Dieu ?

SECOND POINT. Après avoir considéré le malheur & le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connoître les causes, je dois les chercher dans moi-même. Car, cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement & volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, & le comble de l'injustice seroit de vouloir

l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une ame sainte tombe dans des états de sécheresse ; mais, ces états de sécheresse, suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'ame sainte & fervente gémit de ces sécheresses ; mais, l'ame tiède & lâche ne gémit point de sa langueur. L'une est dans un état violent, dont elle est innocente ; mais, l'autre est dans un état qu'elle aime, & dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété, l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence & de mortification. La moindre affaire en détourne : le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du-moins pour les interrompre, pour les différer & les remettre à un autre temps, c'est-à-dire, pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé ? Combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde ? Combien de fois, pour de vains sujets, & souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques ? Dois-je m'étonner après cela si je suis tiéde ? & comment ne le serois-je pas !

Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi, le moyen que vous en ayiez, lui dit-on ! vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier & pour l'animer. De même dois-je me dire : Le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion & de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver !

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices & de tous ses devoirs ; mais, on ne s'en acquitte qu'avec négligence, & c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paroît, comme les autres, & l'on se conforme à l'ordre d'une Communauté, mais sans recueillement & sans esprit intérieur. On est dans une disposition habituelle à se répandre au-dehors & à se dissiper. Or, est-il possible que dans ce trouble & dans cette diversité d'objets, dont on se remplit, on ne laisse pas peu-à-peu s'éteindre le zèle de la perfection, & qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se rallentir & à décheoir ? Je n'en puis que trop bien juger, & mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais, ce n'est pas là encore la première source du mal, & il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le

mépris des petites choſes. Voilà par où l'on commence à dégénérer. Au-lieu de ſe ſouvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu & le culte qui lui eſt dû ; que la perfection ne conſiſte pas tant dans les grandes choſes, que dans les petites ; que c'eſt même une grande choſe que d'être fidèle dans les petites choſes, & que c'eſt enfin par les petites choſes, que les grandes ſe maintiennent : au-lieu d'enviſager tout cela, on ſe laſſe de ces menues obſervances ; on ne les croit bonnes que pour les commençans, on n'y prend plus garde, & de ce dégré l'on deſcend bientôt à un autre, juſqu'à ce qu'on en ſoit venu à un attiédiſſement parfait. Ah ! ſi depuis ces jeunes années où je ſuis entré au ſervice de Dieu, j'avois toujours eu la même attention & la même vigilance ſur les moindres manquemens & les moindres infidélités, que j'aurois fait de progrès ! Hélas ! bien-loin d'avoir ainſi avancé, ce ſeroit beaucoup pour moi, ſi j'étois au-moins tel préſentement, que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve & de noviciat.

TROISIÈME POINT. La tiédeur n'eſt point, après tout, abſolument irrémédiable. Il eſt difficile d'en guérir ; mais, avec l'aſſiſtance divine, ce n'eſt point une gué-

rison au-delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples ; mais, on en voit, & Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite ; & quels sont les remèdes dont je puis user ? Ils se rapportent tous à deux chefs : l'un de pure réflexion, & l'autre de pratique.

Quant à la réflexion : 1. C'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers : ce qu'il m'est, & ce que je lui suis. Ce qu'il m'est : mon Souverain, mon Juge, mon Créateur ; comment mérite-t-il donc d'être servi ? Ce que je lui suis : son sujet, son esclave, sa créature ; comment exige-t-il donc que je le serve ? C'étoit le motif par où S. Paul excitoit la ferveur des premiers Chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu* (a). Règle excellente, & remède infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu*. 2. C'est de considérer comment on sert les Grands du monde : car, la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle ; & je dois rougir en me comparant avec tant de mondains, que l'intérêt ou l'ambition attache aux Puissances du siècle. Je dois m'humilier & me confondre d'avoir si

(a) *Coloss. c. 1.*

peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes & des maîtres mortels. 3. C'eſt de conſidérer dans chaque action religieuſe ſon importance & le bien ineſtimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'eſt l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins ſaintement, j'en aurai une récompenſe plus ou moins abondante. Elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce ſont ces penſées & d'autres ſemblables, qui, chaque jour & preſque à chaque moment, embraſoient d'un feu nouveau ces ſaints Religieux du même Ordre & de la même profeſſion que moi, dont on m'a raconté les vertus, & que je dois me propoſer pour modèles.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon aſſoupiſſement & de ma tiédeur, c'eſt d'en détruire les cauſes, & de leur oppoſer des principes tout contraires : car, les contraires ſe guériſſent par les contraires. Par exemple, c'eſt de reprendre tous les exercices dont l'omiſſion m'a été ſi préjudiciable, & de m'y rendre déſormais plus exact & plus aſſidu. C'eſt d'y apporter tout le ſoin & toute l'application qui dépend de moi, & dont je ſuis capable. C'eſt de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs & aux plus petites règles ; ſurmontant

toutes les difficultés ; m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances ; consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation & sans onction : trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

CONCLUSION. Dans ce sentiment, ô mon Dieu, & dans cette préparation de mon cœur, je viens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés & toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur ; vous m'en aviez menacé, & je le méritois ; mais, vos menaces jusques à présent n'ont été que des avertissemens pour moi ; & puisque vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau, & plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, & me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon Dieu, comme vous le souhaitez, & comme vous l'ordonnez ; & qu'il en soit comme je le veux moi-même, & comme j'en forme devant vous le dessein.

Ce n'est pas, Seigneur, pour la première fois que j'ai pris de pareilles résolutions, ni pour la première fois que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci ne

ne seront-elles point comme les autres ? A consulter le passé, j'ai tout à craindre de ma foiblesse dans l'avenir : elle est extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je donc toujours ? N'est-il donc pas temps d'être à vous comme j'y dois être ? N'est-il pas temps d'agir en Religieux, puisque j'en porte l'habit & que j'en ai contracté l'engagement solemnel ? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années ? Ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même ? Car, c'est me les dérober à moi-même, que de les dérober à mon avancement & à la sanctification de mon ame. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite ? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, & les reproches de ma conscience : mais, si je n'en profitois pas, si je ne prenois pas une bonne fois mon parti, où en viendrois-je peut-être ? à tomber dans l'état de cette tiédeur complette & achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement & à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu ! Vous ne le permettrez pas : vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, & vous me seconderez dans mon retour. C'est par votre grâce que je vais embrasser une vie toute nouvelle, & par votre grâce que je la soutiendrai.

SECONDE MÉDITATION.

De l'Abus des Grâces.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu (a).

PREMIER POINT. IL eſt de la foi que Dieu me demandera compte de toutes les grâces que j'ai reçues, & que je reçois continuellement de lui. Car, ces grâces ſont des talens qu'il me confie, mais qu'il veut que je faſſe profiter. Ce ne ſont point des grâces ſans retour, mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, & cela s'entend de toute ſorte de grâces, de quelque nature qu'elles ſoient. Il eſt encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de compte à rendre : car chaque grâce, par l'uſage que je ſuis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, & rapporter à Dieu un degré de gloire : *Vous m'avez donné cinq talens*, dit le bon ſerviteur à ſon Maître ; *en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés, & que j'ai gagnés* (b).

(a) *I. Cor. c. 6.* (b) *Matt. c. 25.*

Delà il s'enſuit, que plus Dieu me favoriſe de ſes grâces, plus je dois être humble & fervent dans ſon ſervice. Humble, parce que je les reçois, & que j'en dois répondre à Dieu : car peut-on ſe glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de ſoi & dont on eſt comptable ? Fervent, parce que c'eſt uniquement par-là que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenſes dont je ſuis chargé en conſéquence des grâces infinies qu'il m'a faites. Or, il eſt évident qu'en qualité de religieux, j'ai reçu de Dieu plus de grâces, & des grâces plus abondantes, plus particulières, que les Chrétiens du ſiècle. Je ſerois le plus aveugle & le plus ingrat des hommes, ſi je n'en convenois pas. Il eſt donc vrai que je ſuis beaucoup plus redevable à Dieu que les Chrétiens du ſiècle, & qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde, à qui Dieu donne de grands biens de fortune, & qu'il élève à de grands honneurs. Hélas ! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais ſpirituels & d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, & ſur quoi il me jugera. Pourquoi Jéſus-Chriſt pleura-t-il ſur Jéruſalem ? Ce ne fut point en vue du ſupplice qu'il y alloit endurer, mais en vue

de tant de grâces, dont cette nation infidelle avoit été pourvue, & dont elle avoit abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parce qu'il prévit de quelles calamités & de quels malheurs l'abus de ces grâces seroit suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les grâces qu'ils auront perdues: ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, & leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, & que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que par le bon emploi des grâces présentes, je puis réparer l'abus des grâces passées, il faut que mon espérance soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

SECOND POINT. Il y a plus d'une sorte de grâces. Il y en a d'extérieures, & il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les grâces extérieures ce sont les moyens de salut, que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils servi? A quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant

d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissemens charitables, tant de bons exemples? J'ai abusé de tout cela, & Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé, en me rendant tout cela inutile, & me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu & dans l'amertume de mon ame.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellens & les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le Maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *& qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement* (a)? Ce figuier n'est-ce pas moi-même, & cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours que la Religion me donne, & malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile? j'y remplis en vain une place, qui seroit bien mieux occupée par une ame fidelle.

En effet, tous ces moyens de salut & de perfection ont sanctifié des millions d'ames religieuses; & moi depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde & de moi-même. Ces moyens auroient converti des

(a) *Luc. c. 13.*

peuples entiers d'idolâtres, & ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr & Sidon avoient vu les mêmes miracles que vous, il y a long-temps que ces villes criminelles se seroient reconnues, & qu'elles auroient fait pénitence* (a). Cette malédiction me regarde, & l'application en est bien naturelle & bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque par ma faute ils me deviennent même une matière de péché. Car, ces moyens si fréquens & si présens dans ma profession, ne peuvent être des moyens indifférens. Du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable & plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi! & ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien-loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

TROISIEME POINT. Outre les grâces extérieures, il y en a d'intérieures; & ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connoître les voies de Dieu, & pour me

(a) *Matth. c. 11.*

les faire aimer: tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inſpirations ſecrètes, tant de bons déſirs, tant de remords de ma conſcience, tant de mouvemens par où il me preſſe de tenir une autre conduite, & de mener une vie plus religieuſe. En réſiſtant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait? Selon le langage de l'Apôtre S. Paul, j'ai réſiſté au Saint-Eſprit même, qui eſt l'eſprit de grâce, je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le Sang de Jéſus-Chriſt, j'ai anéanti par rapport à moi le mérite de ſa Croix, dont la moindre grâce a été le prix.

Abus que Dieu punit dès-à-préſent par la ſouſtraction de ces mêmes grâces. Je les néglige, & il me les ôte; je les mépriſe, & il me les retire. N'eſt-il pas en cela, comme en tout le reſte, ſouverainement équitable? Châtiment ſans miſéricorde, puiſque cette ſouſtraction de grâces eſt un mal pur, & ſans mêlange d'aucun bien; châtiment que j'ai déjà peut-être éprouvé, & que j'éprouve: car, n'eſt-ce pas de-là que je n'ai plus certains ſentimens de Dieu que j'avois autrefois, & que ma conſcience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faiſoit? Je ſuis dans un relâchement viſible, & cependant j'y vis tranquille & en paix. Cette paix eſt pire que tous les troubles.

Mais, châtiment à quoi sur-tout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite qui sont dans l'ordre du salut & de la sanctification de l'ame comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature & dans les maladies du corps. Car, il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude & de retraite.

Abuser de ces sortes de grâces, c'est la chose la plus dangereuse, & qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin & une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'eussent profité des momens, où par une providence singulière, Dieu avoit attaché la grâce de leur conversion. Et combien de Religieux sont tombés dans les plus déplorables égaremens, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu, qui les appeloit, & qui les sollicitoit de reprendre le soin de leur perfection qu'ils avoient abandonné ?

CONCLUSION. Vous me parlez encore, Seigneur, & ce que j'entends au fond de mon cœur, & ce que j'y ressens ne peut être l'effet que de votre grâce. Heureux que vous ne m'ayiez pas délaissé après tant de résistances, ni fermé le sein

de votre miséricorde ! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, & m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement & si constamment à mon salut ?

Soyez mille fois béni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre Providence, dans mon état, pour m'y avancer, & pour m'en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnoissance très-sincère & très-affectueuse. Mais ce qui fait à votre égard le sujet de mes actions de grâces & des louanges éternelles que je vous dois, c'est par rapport à moi le sujet de ma douleur, & plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas dans l'éternité le sujet de ma confusion & de mon repentir !

Je croyois, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés ; mais je vois que vos grâces sont encore plus à craindre pour moi, que mes péchés mêmes : ou plutôt, que mes pechés ne sont à craindre pour moi, qu'à cause de vos grâces. Car, si je n'avois reçu de vous nulles grâces, mes péchés ne seroient plus péchés, & je serois à couvert de votre colère & de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces grâces, & que vous en

interrompiez le cours ? Hé, Seigneur, où en ſerois-je alors, & que ſerois-je ſans vous ? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, & daignez au-contraire les redoubler : c'eſt toute ma richeſſe & tout mon eſpoir. Mais voici ce que je dois conclure, & ce que je conclus en effet : de les faire toutes déſormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité & d'une pleine correſpondance ; de n'en plus arrêter les divines impreſſions, & de ne leur plus preſcrire de bornes dans les vues ſaintes & les deſſeins qu'elles m'inſpireront ; d'agir tout le reſte de ma vie, & de vous ſervir, ſelon toute l'étendue & toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, & dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainſi je le promets, ô mon Dieu ; & dans la même réſolution que votre Prophète, ainſi j'en fais entre vos mains le ſerment, & je le jure en votre préſence.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la perte du Temps.

Dum tempus habemus, operemur bonum.

Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps (a).

PREMIER POINT. IL n'est rien de plus précieux que le temps, puisque c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai après la mort, ou récompensé, ou condamné : car, *chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps* (b). Si bien que tout mon salut dépend du temps ; & comme Dieu, en nous créant & nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par-là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, & de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore plus pour lui-même & pour sa gloire que Dieu nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir & à le glorifier, & que ce soit même là notre pre-

(a) *Galat. c. 6.* (b) *II. Cor. c. 5.*

mière vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi, ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, & le dérober à son service, c'est tomber, à l'égard de Dieu, dans le même désordre qu'un serviteur qui refuseroit son temps à son maître. Suis-je en effet moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, & que je me dois à moi-même; & puis-je me tenir en assurance, parce que dans tout le reste ma vie paroît assez unie, & qu'il ne m'échappe aucune faute grossière? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand, que le temps une fois perdu ne revient plus. Où sont pour moi tant d'années déjà passées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvoit avoir son mérite, & me rapporter au centuple: mais que m'en reste-t-il? & quel fonds ai-je amassé? Où seront à la mort les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, & qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai; mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, & du gain que je pouvois faire, & de la perte que j'aurai faite: j'en gémirai; mais malgré mes gémissemens, il en faudra toujours revenir à ce point

essentiel & à cette triste réflexion, que ces années auront été, & qu'elles ne seront plus; que ce gain étoit en mon pouvoir, & qu'il n'y sera plus; que j'aurai pu me garantir de cette perte, & que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir dès aujourd'hui combien dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses & désolantes: Je pouvois, & je ne puis plus! J'aurai recours à Dieu; je lui protesterai mille fois que s'il lui plaisoit encore de me donner quelque temps, j'en voudrois ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, & que j'ai le temps de les mettre en pratique!

SECOND POINT. On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; & communément même les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles sont plus dégagées des affaires humaines & des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances & les fonctions sont très-bornées, & ne rempliſſent pas beaucoup de temps. Dès qu'elles

y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées ? souvent à ne rien faire. Fréquens entretiens, conversations toutes profanes, longues & inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au-dehors, & de s'en informer : voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là ?

D'autres agissent davantage, & sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations & de tous ces mouvemens ? Est-ce l'esprit de leur vocation ? Est-ce la volonté de Dieu & l'ordre de leurs Supérieurs ? Bien-loin de cela, ce seroit assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt, ou qu'il leur parût insoutenable. Ce n'est donc que leur inquiétude & leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point. Elles voudroient être de tout, & vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper ?

Enfin, plusieurs ont suffisamment de quoi

s'occuper dans l'observation de la discipline religieuse, & dans les emplois & le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps & tous leurs momens sont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vues toutes humaines. Le temps n'est utile qu'autant qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, & qu'il sert à notre profit spirituel : or, ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu ? & dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer ?

De tout ceci je dois apprendre : 1. Qu'après avoir satisfait à mes observances, & à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusemens. Il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire ; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi : 2. Qu'une vie très-laborieuse me peut être très-infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie ne sont point tant de ma profession que de mon choix, & que c'est moi qui volontairement & aux dépens même de la régularité, me les suis imposés : 3. Que

pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes & religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances; & qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que le corps, & que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de temps j'ai perdu jusqu'à cette heure, & si je puis même faire fonds sur un seul jour.

TROISIÈME POINT. Quoique dans un sens le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre : car, il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre, *Rachetez le temps* (a). Ces ouvriers de l'Evangile qui vinrent les derniers & vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers qui avoient travaillé dès le matin : pourquoi ? parce que dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, & qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étoient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner par mon application & par ma ferveur, tout ce que mes dissipations & mes lâchetés m'ont enlevé.

(a) *Ephes. c. 5.*

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le Ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours : car, ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi, ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer. Au-contraire, ces jours pénibles & fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont pour les ames vraiment chrétiennes & religieuses, de bons jours. Mais, tant de jours d'une vie lente & paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification ; voilà encore une fois les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps. C'est une grâce des plus précieuses ; mais pour profiter de cette grâce, il n'y a point à différer. Tout retardement seroit à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois, du temps à venir, je puis suppléer au temps passé : mais je ne sais combien durera cet avenir, & rien n'est plus incertain. Je sais bien que Dieu m'accorde le présent que j'ai ; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, & de me hâter là-dessus,

parce qu'il n'y a que ce préſent ſur quoi je puiſſe compter. Quand même je me tiendrois aſſuré de cet avenir que je n'ai pas, ſeroit-ce trop de le conſacrer tout à Dieu, & en aurois-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes? *Marchons pendant que la lumière nous éclaire: la nuit vient, cette nuit éternelle, où l'on n'eſt plus en état de travailler ni d'avancer* (a).

CONCLUSION. Dieu de miſéricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, proſterné & humilié, comme ce ſerviteur inſolvable, qui par ſa prière toucha le cœur de ſon maître, & en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon ſort. C'eſt vous qui avez meſuré le nombre de mes jours, & il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira; *mais encore un peu de patience*, ô mon Dieu, *& je vous rendrai tout* (b). Encore quelque temps, & je n'oublierai rien pour vous ſatisfaire.

J'y ſuis aſſez intéreſſé pour moi-même, Seigneur; & ſi vous me refuſez le peu de délai que j'oſe vous demander, que deviendrai-je? En quelle pauvreté & en quelle miſère paroîtrai-je devant vous? Les Saints déſiroient que le temps finît

(a) *Joan. c. 12. Joan. c. 9.* (b) *Matth. c. 18.*

pour eux, & ne soupiroient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas : c'etoient des Saints. Leurs années étoient des années pleines ; & après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restoit plus que d'aller dans votre Royaume goûter les fruits de leurs travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, & j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, & qu'elle ne me raviſſe des jours qui me sont si nécessaires, & qui seuls peuvent compenser en quelque sorte tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, & c'est en elle que je me confie : mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment. Je n'attendrai point à commencer demain : dès ce jour & dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu ! mais, après tout, il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde; mais, dans tous les temps on peut vous aimer, Seigneur, vous servir, & se sanctifier.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Office Divin.

L'OFFICE divin est un des plus communs & des plus saints exercices de de l'état religieux; & il y a là-dessus quatre obligations principales, qui me regardent, & qui demandent une sérieuse réflexion.

PREMIER POINT. La première obligation par rapport à l'Office divin, est de le réciter. C'est un tribut de louanges, que je dois à Dieu, & que Dieu exige de moi en vertu de ma profession, comme il l'exige des Prêtres en vertu de leur caractère, & des Bénéficiers en vertu des titres ou des revenus qu'ils possédent. Manquer à l'Office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense grièvе parce que c'est violer un précepte, qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige sous peine de péché, & même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'Office divin, comme une de plus essentielles fonctions de mon état; comme une des plus importantes & des plus ordinaires occupations de ma vie; comme ce qui doit être parti-

culiérement mon office, (car de-là vient qu'il eſt appelé Office) & par conſéquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi, ſi c'étoit celui qui me touchât le moins, & dont je fuſſe moins en peine de me bien acquitter!

Sainte obligation, qui m'engage à faire ſur la terre, ce que les Bienheureux font dans le Ciel, & ce que j'y ferai éternellement moi-même, ſi je parviens jamais à ce Royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'eſprit de l'Egliſe: car, l'Office divin eſt ſpécialement la prière de l'Egliſe; & quand je le récite je prie au nom de toute l'Egliſe. C'eſt l'Egliſe qui me fait prier & qui m'apprend à prier; & il eſt vrai que cette ſeule prière, ſi je la faiſois comme il faut, me ſuffiroit pour me rendre parfait ſelon Dieu, pour m'entretenir habituellement dans la préſence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y ſatisfais, de dire à Dieu comme le Prophète Royal: *Je vous ai loué, Seigneur, ſept fois le jour.* (a). David tout chargé qu'il étoit du gouvernement d'un Empire, avoit, pour louer Dieu, ſes heures réglées, & il ſe faiſoit une loi de s'y aſſujettir: ſera-ce une ſujétion trop onéreuſe pour moi, de réciter l'Office divin aux heures & aux

(a) *Pſal. 118.*

temps prescrits par l'Eglise; & si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, & que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, & n'est-ce pas un juste sujet de scrupule? L'Eglise a eu ses vues dans la distribution de son Office, & dans le partage des heures & des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Eglise, & de ne vouloir pas me faire quelque violence pour m'y conformer?

SECOND POINT. Une seconde obligation à l'égard de l'Office divin, est de le bien réciter: c'est-à-dire, de le réciter respectueusement, attentivement, dévotement. Trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement: les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur & de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre & que poussière? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Eglise avec une précipitation, que je ne voudrois pas avoir en toute autre chose; avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude; dans des postures indécentes, & peu convenables à un devoir

de religion : dès-là, bien-loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, & je l'offense.

Attentivement : car l'Eglise en me commandant l'Office divin, me commande une culte raisonnable. Or ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus de part ; & quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention ? Prier, c'est élever son esprit à Dieu, je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient à cesser ; & par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les louanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer. D'où il faut enfin conclure, que d'être volontairement distrait pendant l'Office divin, ou ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent, & que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché, que si je l'avois tout-à-fait omis.

Dévotement : dans cet hommage & ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur & l'esprit doivent agir de concert. Autrement mon attention même ne seroit plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière ; & si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ dans l'Evangile traitoit d'hypocrites, & dont il

disoit: *Ce peuple m'honore des lèvres; mais leur cœur est éloigné de moi.* (a). Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre? ce que déploroit saint Augustin, & ce qu'il se reprochoit à lui-même. Hélas! s'écrioit-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devroit me rendre plus saint; & qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

TROISIÈME POINT. La troisième obligation qui concerne l'Office divin, est d'assister au chœur, où on le récite solemnellement. Puisque le chœur est un des engagemens de l'état que j'ai embrassé, & de la Communauté dont je suis membre, tous les sujets qui la composent, y sont également obligés, & je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur, sans raison & sans nécessité; si je m'en absente, sans en avoir demandé & en avoir obtenu la permission; si je m'en absente, sans en faire aucune réparation: tout cela ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, & dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans

(a) *Matth. c. 15.*

nécessité

nécessité & sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une ame qui se réfroidit, & qui perd sa première ferveur. S'en absenter de soi-même & sans permission, c'est la marque infaillible d'une ame qui se licencie, & qui secoue le joug de l'obéissance. S'en absenter impunément & sans être tenu à nulle réparation, c'est la marque évidente d'une Communauté qui se dérègle, & qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses, ce qui étoit dans son origine, & ce qui paroît encore perfection & austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement? Se lever, comme le Roi Prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux & de celles qui le pratiquent: mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exemptent sous des prétextes de foiblesse & des besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire, assister exactement au chœur; ne s'en dispenser jamais, que pour de solides raisons, & qu'après les avoir soumises au jugement & à la décision des Supérieurs; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, & les rejeter comme des illusions; se faire une pénitence & une mortification

de son assiduité, & l'offrir dans cette vue à Dieu, c'est la marque indubitable d'une ame fidelle à ses devoirs, & qui aime sa profession. Et de même enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur; ne point tolérer sur cela les licences & les abus; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir, c'est la marque sensible & certaine d'une communauté fervente, & qui conserve l'esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse, qu'elle ne me doit être pénible. Outre les grâces particulières qui y sont attachées, selon la parole de Jesus-Christ, qui nous a dit expressément, *que là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux* (a); en assistant au chœur, il me sera beaucoup plus facile d'éviter toutes les fautes à quoi je suis sujet, & qui me sont si fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inspirent plus de retenue; & la présence des autres, au lieu d'être une matière de distraction, contribue infiniment à recueillir l'ame, & à la remplir des sentimens de piété les plus vifs & les plus ardens. Les premiers Chrétiens alloient tous les jours au temple, & s'y réunissoient pour célébrer ensemble les grandeurs de Dieu, & pour lui rendre

(a) *Matth. c. 18.*

unanimement des actions de grâces. Ce n'étoit pas en vain : le Saint-Esprit descendoit sur ces troupes dévotes, & c'étoit alors qu'il leur communiquoit ses dons avec plus d'abondance.

QUATRIEME POINT. Il y a une dernière obligation, qui est de chanter l'Office divin. Car, l'assistance au chœur qui m'est ordonnée, n'est point une simple comparution, ni une vaine représentation de ma personne. J'y vais pour y faire mon devoir, & c'est un de mes devoirs que de soutenir le chant qui a été établi, & qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, aussi bien que le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert, où l'Eglise militante & l'Eglise triomphante joignent mutuellement & si saintement leurs célestes accords en l'honneur de la majesté divine.

Comme David ne séparoit point le chant de la psalmodie, je ne dois point non plus séparer l'un de l'autre, puisque l'obligation est égale pour l'un & pour l'autre. *Seigneur*, disoit à Dieu ce saint Roi, *nous solemniserons vos merveilles, & en chantant, & en psalmodiant.* (a). Voilà

(a) *Psal. 20.*

à quoi m'engage la qualité de Religieux ou de Religieuse du chœur. Si j'en ai le titre, c'est pour en faire les fonctions, quelque fatiguantes qu'elles me paroissent, & qu'elles puissent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, & que je me ménage; quand par un excès de délicatesse, & pour ne pas intéresser une santé dont j'ai trop de soin, je n'y chante que foiblement, ou je n'y chante point du tout; quand ma présence n'y est d'aucun soulagement pour les autres & de nul secours, je n'observe pas ce que l'Eglise & la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé; & si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires: mais, du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer, qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, & de l'immoler au Seigneur.

QUATRIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Mort.

Statutum est hominibus semel mori.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois (a).

PREMIER POINT. IL n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, & c'est une loi générale où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible ! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même ; ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parens,

(a) *Hebr. c. 9.*

des amis, des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'eſt par rapport à la ſociété humaine une eſpèce d'anéantiſſement : un mort n'a plus de part à rien ſur la terre, n'entre plus en rien : on ne le voit plus, on ne l'entend plus, & bientôt on n'y penſe plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le conſidérer ſelon les ſens ; la nature y répugne, & de là vient qu'elle y réſiſte de toutes ſes forces. Mais tout cela néanmoins pris en ſoi & indépendamment des ſuites de la mort, n'eſt point ſi affreux que la nature & les ſens ſe le repréſentent. Cette ſéparation, de quelque douleur qu'elle ſoit précédée ou accompagnée, ſe termine en un très-petit eſpace de temps ; & d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu cauſer de peines & de ſouffrances au mourant, s'évanouit, ſans qu'il en reſſente déſormais la moindre impreſſion.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les ſuites de la mort, c'eſt qu'elles ſont éternelles : ſi bien que le moment qui ſera pour moi la fin de cette vie préſente, ſera en même-temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuſe, ou malheureuſe. *Du côté que l'arbre tombera, il y reſtera* (a) ; & dans l'inſtant qu'on pourra

(a) *Eccleſ. c. 11.*

dire de moi avec vérité, il eſt mort, on pourra ajouter avec la même incertitude, voilà ſon ſort décidé devant Dieu; le voilà pour jamais ou prédeſtiné ou réprouvé. Car, on ne meurt qu'une fois; & après la mort il n'y a plus de grâce ni de bonnes œuvres. Par conſéquent l'état où l'on ſe trouve alors, eſt invariable; & ſi c'eſt un état de damnation, il eſt irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'eſt que je ne ſais quand ſe fera cette redoutable déciſion de ma deſtinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne ſais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu que la néceſſité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puiſſe être mon dernier jour: il n'y a donc point de jour où je ne puiſſe recevoir mon arrêt, & être ou ſauvé pour toujours, ou perdu ſans reſſource.

Solides penſées dont je devrois continuellement m'occuper, & que je ne ſaurois m'imprimer trop vivement dans l'eſprit. Car, elles ſont propres des Religieux comme des gens du monde. Religieux & ſéculiers, nous mourrons tous, & nous ſommes tous également intéreſſés à nous aſſurer une bonne mort. Or, qu'ai-je fait juſqu'à préſent pour m'y diſpoſer, & que

fais-je encore maintenant ? Suis-je actuellement en état de mourir, & voudrois-je actuellement mourir dans l'état où je suis ? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience. Que me dicte-t-elle ? Que me reproche-t-elle ? A quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort ? C'est à cela que je dois m'attacher, & sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connoître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir, comme je voudrois mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre, & pour n'y apporter pas le plus court délai ?

SECOND POINT. La mort des pécheurs, selon la menace & l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très-mauvaise. Très-mauvaise par le trouble qui les agite, très-mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très-mauvaise par les surprises de la mort & les coups subits qui les enlèvent, très-mauvaise & souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or, la mort d'un Religieux, après une vie imparfaite & négligente, n'a-t-elle pas par pro-

portion tous ces caractères ? Il eſt bien étrange & bien déplorable qu'on puiſſe faire une telle comparaiſon : mais, ſi j'examine la choſe à fond, & que je rappelle ce que j'ai ſu, ce que j'ai entendu, & ce que peut-être j'ai quelquefois vu, je trouverai que cette comparaiſon n'eſt ni chimérique ni outrée.

Quel ſujet de trouble pour une perſonne religieuſe à la mort, de n'avoir preſque rien fait de tout ce qui étoit de ſa règle & de ſon devoir ; d'avoir vécu dans la maiſon de Dieu, & de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu vouloit la conduire ; d'avoir quitté le monde, & d'être néanmoins à la fin de ſes jours auſſi vide de l'eſprit de Dieu, auſſi remplie des idées & de l'eſprit du monde, que ſi elle avoit paſſé toute ſa vie dans le monde ? Elle eſt donc comme *inveſtie & aſſiégée des douleurs de la mort* (a). Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à ſoi-même, & voilà ſon état. Elle aime la vie ; elle aime le monde ; elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, & qu'il y a de rudes combats à ſoutenir ! *O mort, eſt-ce ainſi que tu nous ſépares* (b) ?

Aura-t-elle recours à Dieu ? Mais c'eſt au-contraire la vue de Dieu qui augmente ſes inquiétudes, & qui la déſole. Elle ſait

(a) *Pſalm.* 17. (b) *I. Reg. c.* 15.

avec quelle lâcheté elle l'a ſervi : mille péchés qu'elle traitoit de ſcrupules dans une vie tiède & diſſipée, mille doutes qu'elle ne vouloit point éclaircir, ou qu'elle décidoit à ſon gré, lui reviennent à l'eſprit. Si ce n'eſt pas en détail que tout cela ſe préſente, c'eſt en général, & dans une confuſion, qui l'effraie d'autant plus, qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient ſuſpect : ſes confeſſions paſſées, ſes communions ; les ſentimens de ſon cœur, qu'elle a ſuivis ; les liaiſons qu'elle a entretenues ; les faux principes qu'elle s'eſt fait ſur des points capitaux & eſſentiels ; les libertés qu'elle s'eſt données, au mépris de la règle, & ſouvent au ſcandale de la Communauté ; les diſpenſes qu'elle a demandées, & les voies dont elle a uſé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faiſoit peine ; mais cette conſcience autrefois ſi large, eſt maintenant une conſcience étroite, ou plutôt une conſcience droite qui ne ſert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inſpirer de la confiance en Dieu & en ſa miſéricorde : mais malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reſte toujours une obſcurité dans l'ame, une incertitude, un ſouvenir de ſes obligations & un reproche de ſes perpétuelles tranſgreſſions, une crainte des jugemens de Dieu capable de la conſterner. Si elle ne va pas juſqu'au

déſeſpoir des pécheurs du ſiècle, le rayon d'eſpérance qu'elle conſerve, eſt bien foible, & n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre, quand elle eſt frappée d'une mort ſubite : car, on n'eſt pas plus à couvert dans la religion que dans le monde, de ces morts imprévues & précipitées; & comme Dieu a des châtimens ſecrets qu'il exerce dans le monde, il y en a qu'il exerce dans la Religion. Toute une maiſon témoin d'un pareil accident, en eſt touchée. On juge charitablement de la perſonne, on prie, on eſpère pour elle : mais du-reſte on ne peut ſe diſſimuler à ſoi-même la vie peu régulière & peu édifiante qu'elle menoit. On eſt obligé d'en convenir, & l'on ne peut s'empêcher de dire, ou du-moins de penſer qu'il eût été bien à ſouhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même, & pour ſe préparer. Du temps ! Hé, n'en a-t-elle pas eu ? & que doit être autre choſe toute la vie religieuſe qu'une préparation habituelle à la mort ? Ce n'eſt donc point le temps qui lui a manqué ; mais elle n'a pas ſu en profiter, lorſqu'elle l'avoit, & qu'on l'en avertiſſoit. Le temps de Dieu eſt venu. Elle ne l'attendoit pas ; mais il avançoit toujours, & elle s'y eſt enfin trouvée dans le moment qu'elle y ſongeoit le moins.

Combien de Religieux & de Religieuſes

ſont ainſi morts dans une eſpèce d'impénitence qui ne reſſemble que trop à l'impénitence des pécheurs ? C'eſt-à-dire, qu'ils ſont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des diſpoſitions d'eſprit & de cœur très-dangereuſes. Combien même de Religieux & de Religieuſes ayant à la mort tout le loiſir de rentrer en eux-mêmes, & de ſe munir des Sacremens de l'Egliſe, ont fait voir en les recevant pour la dernière fois la même indifférence & la même froideur qu'ils avoient eue pendant la vie ? C'eſt une maxime générale, qui ſe vérifie dans l'état religieux, auſſi-bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment eſt-ce que je vis ? Comment eſt-ce que je veux vivre dans la ſuite ? Voilà comment je mourrai.

TROISIÈME POINT. Autant que la mort des pécheurs eſt mauvaiſe, autant l'Ecriture nous apprend que la mort des juſtes eſt précieuſe devant Dieu. Précieuſe, parce qu'ils meurent dans un ſaint détachement & ſans regret ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans une confiance pleine de conſolation & de douceur ; précieuſe, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu & dans l'exercice des plus excellentes vertus ; précieuſe, parce qu'ils meurent

dans la grâce de Dieu & avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces justes, les ames vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent & fidèle? C'est-là qu'il commence à goûter les fruits de son travail, & à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix & sans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre & dégagé de tout ce qui pourroit l'arrêter sur la terre; & au-lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, & vous m'en allez délivrer, j'y consens. Non-seulement il y consent, mais il le désire: *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous* (a)? & que m'importe tout le reste, pourvu que je vous possède? Il envisage la mort comme la fin de ses peines & le commencement de son souverain bonheur. Elle paroît aux impies une destruction totale de l'homme; mais il la regarde comme un passage du lieu de son banniſſement à sa bienheureuse patrie, & de cette sorte, *il n'en ressent point le tourment* (b).

(a) *Psalm.* 72. (b) *Sap. c.* 3.

Il meurt dans une humble & vive confiance. Et que craindroit-il, lorsque sans présumer de soi-même, & rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi des trésors & des mérites qu'il a amassés dans la Religion? Tous ces mérites dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, & le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort. Toutes ses pensées se tournent vers le ciel où il aspire, & dont la possession lui est déjà presque assurée. Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit & le transporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Eglise, S. Étienne : *Je vois les cieux ouverts, & Jésus qui m'attend à la droite de Dieu* (a).

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, & dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si long-temps & si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, & il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est fait. Quoique mourant & réduit par la violence de la maladie dans la dernière foiblesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu & à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes & à divers autres, il y entre d'abord

(a) *Act. c. 7.*

& sans effort ; & pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout-à-coup & s'enflamme.

Enfin, par une grâce au-dessus de toutes les grâces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance & de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car, la persévérance finale suppose une persévérance commencée, & c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son ame va reposer. Il passe de l'état de sainteté à l'état d'impeccabilité ; c'est-à-dire, d'un état, où tout juste & tout attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit encore le perdre & l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer & que le glorifier.

CONCLUSION. Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, & une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur ! Mais telle est, mon Dieu, notre misère, & la mienne en particulier : nous voulons une sainte mort, & nous vous la demandons ; mais pour cela vous demandez de nous une vie sainte, & c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas ! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir

l'un & l'autre tout enſemble : car, ſelon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un ſans l'autre ; & ſe promettre de mourir comme vos plus zélés ſerviteurs, ſans vous avoir ſervi comme eux, c'eſt la plus fauſſe & la plus trompeuſe illuſion.

A quoi donc me ſuis-je expoſé depuis tant d'années, & à quoi m'expoſe encore préſentement ma langueur & ma nonchalance dans votre ſervice ? Faites-le-moi comprendre, ô mon Dieu : faites-moi reſſentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les reſſente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur. On ne craint que trop la mort ; mais on ne la craint pas comme on la doit craindre. Or, apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'eſt la craindre en homme, & non en Chrétien ni en Religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne penſe point à la mort, & qu'on en perd, autant qu'il eſt poſſible, la vue, afin de n'en être point affligé ; ou qu'on ne penſe à la mort, que pour s'en préſerver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner, & pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, & qui fomentent notre pareſſe. Une telle crainte, bien-loin de nous être utile, nous

devient nuisible, puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement & à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos Saints ont craint la mort; & ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir. Il m'importe peu de vivre; mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement & saintement pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir. Ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendroit & que je n'aurois pas prévue. Heureuse l'ame que cette crainte tient dans une attention & une vigilance continuelle! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu, que j'en retire ce fruit de grâce & de sanctification!

SECONDE MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu.

Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois : après quoi vient le jugement (a).

PREMIER POINT. APRÈS la mort suit le jugement de Dieu ; c'est-à-dire, que dès le moment même où mon ame se séparera de mon corps, elle paroîtra devant le tribunal de Dieu, & lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura à la fin des siècles un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence & un arrêt plus solennel : mais avant que ce grand jour arrive, & que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, & c'est une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort, un premier jugement, que chacun des hommes doit subir en particulier, & qui se passe secrètement entre Dieu & l'ame.

Il ne faut point que cette ame fasse un

(a) *Hebr. c. 9.*

long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin, pour comparoître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve-là, pour y exercer sa souveraine justice : car, il est par-tout, & il agit par-tout également & avec la même puissance. Ainsi en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plutôt rendu mon dernier soupir & cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'appercevrai, ni ne le verrai point ; mais sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, & m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout-puissant, & dans le juste effroi qu'il m'inspiroit, je me le représentois comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots grossis de tous côtés, & semblables à de hautes montagnes, venoient fondre sur ma tête & m'accabler* (a). Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, & comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir & pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource ? En vain penserois-je à m'échapper, & voudrois-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains, &

(a) *Job. c. 31.*

dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterois-je sur leurs secours : à qui pourrois-je me faire entendre, étant seul avec Dieu ? & quand je serois en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviroient tous leurs efforts contre leur Créateur & le mien ? Peut-être des personnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps, me rendre certains devoirs, & témoigner leurs regrets. Toute une Communauté où j'ai vécu, tout un Ordre m'accordera ses suffrages & offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon ame en assurance, si Dieu ne les écoute ; & les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites & la sainteté de ma vie ? Je me trouverai donc en ce terrible moment, abandonné à Dieu & à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité toute entière, & qui sera sur le point d'en décider ; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, & dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, & n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je, si ce fonds me manque, & par où pourrai-je y suppléer ?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte & religieuse l'estime qui

lui est due ! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation ; si je l'ai fidèlement suivie, & si j'en ai rempli tous les devoirs ! Que me donneront de confiance une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, & toutes les observances de mon état ponctuellement & constamment gardées ! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences ; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, & de les avoir surmontées ; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avois devant les yeux & qui pouvoient me séduire, ni à certaines considérations & à de vains respects, qui m'auroient porté au relâchement & détourné de mes exercices ; ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille ? C'est cette vue & ce souvenir du passé, qui fera toute ma force, & qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement, où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause & pour me défendre.

Mais au-contraire, si de tout le passé il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer & m'assurer ; si me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le

mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeur, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes Règles, qu'un vide affreux & une inutilité toute infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je & en quelle désolation ! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront* (a), dit le Sage, parlant des pécheurs, (& combien de mauvais religieux seront de ce nombre) ? *Ils viendront tout tremblans & tout interdits.* De retourner sur leurs pas & de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir. D'avancer vers Dieu, & d'approcher de son Tribunal, pour y rendre compte d'une vie perdue, c'est ce qui les consternera. Ah ! que n'y pensoient-ils & que n'y prenoient-ils garde, lorsqu'ils en avoient les moyens ? Je les ai présentement, & bientôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de temps à perdre ; & le malheur dont je veux me garantir, est assez grand, pour ne rien omettre de de toute la vigilance & de toute la précaution que j'y puis apporter.

SECOND POINT. Dans les jugemens que rendent les hommes, le procès doit être instruit : & le juge ne prononce, qu'après

(a) *Sap. c. 4.*

avoir éclairci les faits, & les avoir examinés avec toute l'attention néceſſaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ſes réponſes; & il n'eſt point condamné que la preuve ne ſoit entière & la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de juſtice, & c'eſt pour cela que j'aurai à ſubir de ſa part l'examen le plus général, mais en même-temps le plus prompt & le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la ſuite de la plus longue vie & depuis le premier uſage de ma raiſon, je n'aurai pas formé une penſée, pas conçu un déſir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende & ſur quoi je n'aie à me juſtifier. Et comme tout cela ſe trouve ordinairement accompagné de circonſtances, qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni ſentiment, en un mot pas un point ſi léger qui n'entre en compte, & qui ne ſoit mis dans la balance pour y être peſé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien ſoumis à la loi de l'Evangile, en qualité de Religieux appelé à la perfection, j'avois des obligations différentes, & c'eſt de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes

œuvres les plus pieuſes en apparence, ne ſeront pas à couvert de cette recherche. La moindre imperfection qui s'y ſera gliſſée, l'œil de Dieu la découvrira ; & s'il ne laiſſe rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laiſſera rien non plus paſſer de tout ce qui en aura pu avilir le prix & altérer la ſainteté.

Examen le plus prompt. Une telle diſcuſſion me coûteroit maintenant des ſoins infinis ; & encore avec tous mes ſoins & toutes mes réflexions, n'y pourrois-je ſuffire, parce que je ne puis avoir une connoiſſance aſſez claire ni aſſez préſente de toute ma vie. S'il étoit même ſeulement queſtion de me retracer une idée bien juſte de tout ce que j'ai fait, dit & penſé dans l'eſpace d'une journée, je n'y réuſſirois pas, tant il y a eu de choſes, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui ſe ſont évanouies de mon eſprit. Mais il n'en eſt pas ainſi de Dieu, ni d'une ame dégagée des ſens, & capable après la mort de connoître & de voir par elle-même. Car, Dieu, depuis le premier inſtant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, & d'ailleurs n'étant ſujet à aucun oubli, il n'aura pas beſoin de temps pour rappeler & pour me remettre devant les yeux toute ma conduite & tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un ſeul trait de ſa lumière divine, il

il rapprochera les objets les plus éloignés ; & sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, & me les présentera, chacun aussi distinctement, que s'il étoit séparé des autres, & que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment ; & malgré leur innombrable variété, mon ame d'un coup-d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtoient, & qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances & toute leur activité.

De-là enfin examen le plus convaincant. Il ne consistera ni en raisonnemens ni en conjectures, mais dans une vue simple & nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés à quoi je ne pense plus & dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau, & se montreront à moi ? Combien en appercevrai-je d'autres qui m'étoient absolument inconnus, & dont je ne me croyois pas coupable ? De combien d'illusions, d'excuses & de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté ? Combien de difficultés & de questions que j'avois toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation ? Combien de vertus qui brilloient devant les hommes, perdront tout leur éclat, & ne paroîtront

qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement & hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, & qu'aurai-je à dire? Quoi que je vouluſſe alléguer, ma conscience s'éleveroit en témoignage & me démentiroit. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, & malgré moi elle m'arrachera ce triſte aveu, & cette courte, mais cruelle confeſſion, *J'ai péché*(a). Que ne le dis-je dès à préſent? Je le dirois avec fruit. Que ne vais-je le reconnoître aux pieds de Dieu dans le ſentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnoître au pied de ſon tribunal dans un mortel déſeſpoir? Que ne ſuis-je plus attentif au reproche de ma conſcience, & ſelon l'avertiſſement de J. C. que n'ai-je ſoin de l'appaiſer, & *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au Juge* (b)? Dès que je l'aurai ſatisfaite, elle ſe rendra mon avocate auprès de Dieu. Elle lui repréſentera ma pénitence, mon retour ſincère, mes bonnes réſolutions & les effets ſalutaires dont elles auront été ſuivies. Elle effacera des livres de la juſtice éternelle tout ce qui étoit écrit contre moi, & elle m'en obtiendra l'entière abolition.

(a) *II. Reg. c. 12.* (b) *Matth. c. 5.*

TROISIÈME POINT. Selon l'examen que Dieu aura fait de moi & de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation, ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car, ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais, puisque je ne serai plus alors dans la voie, où l'on peut perdre & obtenir sa grâce; mais dans le terme, où l'on ne peut ni pécher, ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance, que cet arrêt de Dieu me soit favorable: sans cela que deviendrois-je, & en quelle misère serois-je réduit?

Pensée effrayante! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, & que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, & qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, & lance sur moi ce redoutable anathême (a): *Retirez-vous de moi, maudit.* Quel coup de foudre! Que je me retire de mon Dieu! Que je sois éternellement privé de mon Dieu! Que mon Dieu me frappe de sa malédiction, & de toute sa malédiction,

ſans qu'il me ſoit déſormais poſſible de l'appaiſer, ni qu'il me reſte aucune eſpérance de le retrouver jamais & de le poſſéder! Eſt-ce pour cela qu'il m'avoit ſéparé du monde, qu'il m'avoit appelé à l'état religieux, qu'il m'avoit recueilli dans ſa maiſon, & qu'il m'y avoit fourni tant de moyens de ſanctification? Il vouloit m'attacher à lui plus étroitement que le commun des Chrétiens, & le voilà qui me rejette de ſa préſence, & qui fait un divorce entier avec moi! Il vouloit me mettre au rang de ſes élus & des ames ſpécialement choiſies & prédeſtinées, & le voilà qui m'enlève toutes les grâces dont il m'avoit enrichi, & qui me dégrade juſqu'au plus bas rang des ames réprouvées! Il vouloit me faire monter aux premières places de ſon Royaume, & le voilà qui me précipite au fond de l'abyme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainſi le temps; & me ſuppoſant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à ſuivre tous les ſentimens qu'exciteront dans mon cœur de ſi triſtes & de ſi déſolantes idées. Heureux que ce ne ſoit encore qu'une ſuppoſition; & cent fois plus heureux, ſi par une conduite toute nouvelle, je vis de telle ſorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité.

C'eſt par ce renouvellement & ce chan-

gement de vie, que je puis mériter un jugement de salut & de bénédiction. Car, il y en a un pour les ames justes, & surtout pour les ames vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étois menacé, si ma vie jusqu'à la mort eût toujours été également imparfaite & irrégulière, qu'il me sera doux d'entendre de la bouche de mon souverain juge cette aimable invitation & ces consolantes paroles : *Courage, bon serviteur ; vous m'avez été fidèle en peu de chose, & pour ce peu de chose je vous destine un grand héritage. Entrez dans la joie de votre Seigneur* (a). Comblé de cette joie toute pure & toute divine dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnoîtrai bien que c'étoit peu de chose que Dieu demandoit de moi en ce monde ; & que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souffert, ou quitté pour lui, n'étoit rien en comparaison de la récompense qu'il m'avoit préparée, & de la gloire où il s'étoit proposé de m'élever. Si je pouvois encore alors être touché de quelque regret, ce ne seroit pas d'avoir porté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspiroit pour mon avancement & ma perfection, ce seroit plutôt de l'avoir trop mésuré, & de ne lui avoir pas

(a) *Matth. c. 25.*

donné plus de liberté & plus d'étendue. En puis-je trop faire, lorsqu'il s'agit d'un maître qui dans son jugement ne sera pas moins libéral & magnifique à couronner ma fidélité, que sévère & inexorable à punir mes négligences & mes lâchetés !

CONCLUSION. Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, & faites trembler la terre : Dieu de sainteté & la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, & qui avez trouvé de la corruption jusques dans vos Anges: hélas ! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi foible que je le suis, & comment une ame chargée de tant de dettes, osera-t-elle entrer en jugement avec vous ? *Malheur à la vie même la plus chrétienne & la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur & si vous la jugez sans miséricorde* (a). Car, vos vues sont bien au-dessus des nôtres ; & qui peut se flater d'être à vos yeux exempt de tache & digne d'amour ?

Cependant, mon Dieu, vos divines Ecritures m'enseignent, que cette miséricorde qui m'est si nécessaire, & sur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que

(a) *August.*

je recevrai de vous à l'heure de ma mort, & que votre juſtice y préſidera ſeule. Quelle grâce ai-je donc à vous demander, & quelle prière ai-je préſentement à vous faire? Ah! Seigneur c'eſt que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour ſoit venu; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugemens en cette vie ſont des jugemens paternels & ſalutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités & toutes mes offenſes; il eſt juſte que j'en porte la peine: mais ne me réſervez pas à ce temps, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, & vous ne me jugeriez que dans votre fureur* (a).

Vous faites plus encore, ô Dieu ſouverainement bon & plein d'indulgence! Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvu que je ſois mon propre juge; & vous conſentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne ſoin contre moi-même, & que je vous faſſe toute la juſtice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable & moins excuſable que le mien, ſi je refuſois une condition auſſi avantageuſe que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte & je m'y ſoumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma con-

(a) *Pſal. 6.*

ſcience ; je ferai moi-méme mon accuſateur & mon témoin ; je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuſe & la plus ſévère ; j'y proportionnerai ma pénitence, & dans un vrai déſir de vous ſatisfaire, je la rendrai auſſi complète qu'elle me ſemblera devoir l'être, & que ma foibleſſe la pourra ſupporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur : je réglerai l'avenir, je le ſanctifierai ; je ne m'y permettrai, ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, & que je puiſſe ſans retardement & ſans obſtacle prendre poſſeſſion de l'éternelle béatitude que vous m'avez promiſe.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'Enfer.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moi, maudits, & allez au feu éternel (a).

PREMIER POINT. IL y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paroissent bien étonnantes, & qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est, que Dieu pendant toute l'éternité n'y fera jamais nulle grâce, lui néanmoins qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu dont la nature n'est que bonté; ce Dieu qui depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchans & sur les justes; ce Dieu qui pour ses ennemis même & pour des pécheurs est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité, & a voulu mourir sur une croix: après tant de bienfaits, & des témoignages si sensibles de son amour, ne jetera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, & jamais ne fera distiller sur eux une seule goutte de ce

(a) *Matth. c. 25.*

ſang, qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans ſa paſſion. Tellement que la miſéricorde divine, dont les communications ſont infinies envers tout le reſte des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement ſans action à l'égard des damnés. Ils pouſſeront des cris lamentables, ils ſe déſoleleront, ils verſeront, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, des torrens de larmes: mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une fois pour cela ſon bras, ni ne ſuſpendra pas un moment ſes coups; & tant qu'il ſera Dieu, (or, il le ſera toujours, comme il l'a toujours été) il verra ſouffrir des ames qu'il a formées à ſon image, des ames qu'il a marquées du ſceau de ſa divinité, des ames qui porteront le caractère de ſes ſacremens, ſans être ému pour elles du moindre ſentiment de compaſſion. Le pourrois-je croire, s'il ne nous l'avoit pas lui-même révélé? Mais c'eſt un article de la foi que je profeſſe. Il faut donc qu'une ame réprouvée ſoit bien affreuſe aux yeux de Dieu, puiſque la haine qu'il en conçoit, eſt capable de l'endurcir de la ſorte, & de fermer à cette ame maudite toutes les ſources de la grâce.

Mais encore, qu'eſt-ce qui peut ainſi la défigurer aux yeux de Dieu, & en faire un objet ſi abominable? Le péché qui vit

dans elle, & qui n'y mourra jamais. Avec cette tâche désormais ineffaçable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère & de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie, l'effacer, cette tâche si odieuse : il pouvoit renoncer à son péché, & par-là obtenir grâce. Il étoit par son péché dans un état de réprobation seulement commencée, & non consommée. La mort est venue ; & à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer, est devenu irrémissible, parce qu'il est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complette, & a reçu sa dernière consommation. Cette miséricorde auparavant si prévenante, & si facile à s'épancher & à pardonner, s'est resserrée & retirée sans retour. Comme elle trouvera toujours le péché présent & vivant, ce sera toujours selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, & qu'elle ne pourra plus surmonter. De sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits & qui se satisfera. O que je suis aveugle, si je n'apprends pas de-là, 1. à redouter la justice de Dieu, & à craindre de tomber dans ses mains ; 2. à redouter encore plus le péché, puisque

la juſtice de Dieu n'eſt redoutable qu'à cauſe du péché ; 3. à ne pas négliger les miſéricordes du Seigneur, lorſqu'il me les offre ſi libéralement, mais à en faire tout l'uſage que je puis pour me mettre à couvert de ſes vengeances !

SECOND POINT. Une autre choſe non moins digne de notre étonnement, & qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'eſt que des ames faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le poſſéder, & pour être heureuſes en le poſſédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y poſſéderont jamais; & qu'au contraire, malgré toute la force du penchant & de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Etre, leur fin dernière & le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blaſphêmeront, éternellement elles trouveront dans la connoiſſance qui leur reſtera de ſes perfections infinies & dans l'idée qu'elles en conſerveront, leur ſupplice le plus rigoureux, & le ſujet de leur déſeſpoir.

Car étant d'une part ſéparées de Dieu, & cela par une ſéparation violente, comme ſi elles étoient à chaque inſtant arrachées du ſein de leur Créateur ; par une ſéparation totale, en conſéquence de laquelle toute al-

liance entre Dieu & elle ſera rompue ; par une ſéparation éternelle, qui leur ôtera tout moyen, toute eſpérance de retour & de réunion : & d'autre part, quoiqu'ennemies de Dieu, étant ſans ceſſe occupées du ſouvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens, comme du ſeul bien, ſoit abſolument & en lui-même, ſoit par rapport à elles, puiſqu'elles n'en pourront avoir d'autre ; comme d'un bien infini, qui devoit remplir tous leurs déſirs & les établir dans une félicité parfaite ; comme d'un bien qui leur étoit deſtiné, & auquel elles avoient les droits les plus légitimes ; comme d'un bien dont la privation ſera pour elles le comble du malheur, & qu'elles auront perdu pour de vains avantages ; comme d'un bien où elles aſpireront toujours par une néceſſité inſéparable de leur être, & que jamais elles n'obtiendront par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, & ce qui les tranſportera juſqu'à la fureur & à la rage.

Ainſi, par une contrariété de ſentimens la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront & qu'elles déſireront ſans ceſſe, elles l'auront en horreur ; & le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne ceſſeront point pour leur tourment de le regretter & de le déſirer. Déſirs & regrets auſſi inutiles qu'ils ſeront douloureux ; & ce qui

en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car, est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, & de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être? L'ame réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, & c'est ce qui ne sera jamais: elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, & c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse, c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu, & plus malheureuse dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, & d'en comprendre toute la grandeur. Malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au Royaume & à l'héritage de son Dieu; & plus malheureuse dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement & si ardemment après ce séjour bienheureux. Malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner par mille imprécations contre son Dieu; & plus malheureuse, malgré ses imprécations & ses blasphêmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême Auteur, de qui elle avoit tout reçu, & de qui elle devoit tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier! Que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, & de cette pente qui la domine & qui la tyrannise! L'enfer ne lui seroit plus

enfer qu'à demi. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à moi d'examiner en quelle diſpoſition je ſuis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui ſois uni par la grâce ? Si cela eſt, je ne puis l'en bénir aſſez, ni trop prendre de précautions pour ne me laiſſer pas enlever un tréſor ſi précieux. Ai-je ſujet de craindre que le péché ne m'en ait ſéparé, ou qu'il ne m'en ſépare bientôt ? Voilà ſur quoi je dois me réveiller, & uſer de tous les remèdes les plus efficaces & les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu & dans ſa diſgrace, ce ſeroit m'expoſer à une divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

TROISIÈME POINT. Ce qui doit encore bien nous ſurprendre dans la conſidération de l'enfer & dans ce que l'Evangile nous en a fait connoître, c'eſt que par autant de miracles de la toute-puiſſance divine, un feu matériel agiſſe ſur des ames ſpirituelles pour les tourmenter. Que ce feu tout matériel qu'il eſt, ſubſiſte toujours, conſerve toujours la même activité & la même ardeur; & n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne, que le ſouffle de Dieu. Que ce feu appliqué au corps d'un damné, le brûle ſans le conſumer ; & que ce corps im-

mortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression, que les douleurs cuisantes & intolérables qu'elles lui causeront. Qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps & l'ame n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté & toute la pointe. Que dans toute l'avenir il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin pour le réprouvé le terme de son supplice. Car, c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs, qui l'auront déshonoré & outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire ; & si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde & par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice, & par leur condamnation. Comme il vouloit les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu : si bien, qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir & sa grandeur dans l'enfer, que dans le ciel.

Grandes & essentielles vérités dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela & reconnoître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner & former des difficultés ; malgré toutes les difficultés & tous les raisonnemens, cet ordre de réprobation s'est déjà accompli, & s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'An-

ges & d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'eſt donc point queſtion de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puiſque ce ſont des principes de foi; mais, ce qu'il eſt queſtion d'approfondir & de pénétrer, ce ſont les conſéquences de ces mêmes principes, qui me regardent auſſi-bien que les autres, & peut-être plus que bien d'autres. Je ſuis Religieux, il eſt vrai, & je ne ſaurois trop en témoigner ma reconnoiſſance à Dieu, qui m'a mis par-là plus en garde contre le malheur de la damnation. Mais, je dois toujours me ſouvenir, que tout Religieux que je ſuis, je puis me damner; qu'il y a eu des Religieux qui ſe ſont damnés; que pluſieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avoient mieux vécu que moi, mais que malheureuſement ils ſont venus à ſe démentir, & que Dieu l'a permis pour une juſte punition de certaines négligences & de certaines infidélités où ils étoient tombés; que Dieu peut le permettre de même pour moi, & que je n'ai nul droit d'eſpérer qu'il me traite plus favorablement, ſi je le ſers auſſi lâchement & auſſi négligemment. En un mot, que perſonne ne ſait s'il eſt en état de grâce, ou s'il n'y eſt pas; & que dans cette incertitude abſolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occaſion de péril dont je ne doive m'éloigner,

point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir; rien de si pénible ni de si contraire aux inclinations & aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir, pour me procurer toute l'assurance raisonnable & moralement possible. J'ai embrassé la profession religieuse, pour me sauver. Que seroit-ce de faire naufrage dans le port même, & d'y échouer!

CONCLUSION. Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes! mais, que vous êtes impénétrable dans vos jugemens, & formidable dans vos châtimens! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur; & plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous. Car, je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, & en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, & vous avez arrêté votre justice qui s'élevoit contre moi. Dumoins pouvois-je me porter à bien des péchés, où ma témérité, où ma dissipation m'exposoit, & dont votre grâce m'a préservé. Ah! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avoient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos soins? Qu'avoient fait tant de solitaires & d'anachorètes, que leurs chûtes déplorables ont en-

traînés dans la voie de perdition, & qui n'en sont jamais revenus ? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, & que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or, c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, & qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve de cette sorte à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité. Il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, & qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs. Il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent & zélé dans tout ce qui concerne votre service & le salut de mon ame. Car, voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation & de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusqu'à présent de me garantir, où je pourrois néanmoins encore dans la suite être condamné, & que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable, & par la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses.

CONSIDÉRATION.

Sur les Visites du saint Sacrement.

OUTRE les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'Autel du Seigneur, & pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun selon sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le saint Sacrement, & aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues & aux intentions de Jésus-Christ, & il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT. Dévotion solide : car, elle a Jésus-Christ même pour objet. Non-point seulement Jésus-Christ en figure, ni en représentation ; non-point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir, ni dans l'imagination : mais, Jésus-Christ présent réellement & substantiellement; présent en personne, & comme Dieu, & comme homme : en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux & à la droite de son Père.

Quand au pied de mon oratoire, ou en

quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ, que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspirent mon zèle & mon amour : tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, & qu'il n'est pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand même en présence de son tabernacle & dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse Nativité, sur sa douloureuse & sanglante Circoncision, sur les opprobres de sa Croix, sur sa Résurrection ou son Ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, & des mystères passés dont je me retrace la mémoire. Car, quoiqu'il soit actuellement sur l'Autel où je prie & où je fais ces saintes méditations, il n'y prend point actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, & il ne ressuscite pas ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du saint Sacrement : ce Sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même & tout Jésus-Christ, je veux dire, Jésus-Christ selon sa divinité & selon son humanité. De sorte que dans les visites que je rends à ce divin Sacre-

ment, c'eſt effectivement Jéſus-Chriſt que je viſite, c'eſt devant Jéſus-Chriſt que je me proſterne, c'eſt avec Jéſus-Chriſt que je converſe. Il eſt-là dans l'état où je le viens chercher, & où je prétends l'honorer. Il y eſt pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre. Il eſt au-milieu d'une multitude infinie d'Eſprits céleſtes, qui ne partent point de ſon Autel; & je ſuis moi-même comme au-milieu de cette troupe bienheureuſe, à laquelle je me joins, pour offrir enſemble nos hommages & notre encens à ce Dieu caché ſous de fragiles eſpèces.

S'il y avoit un lieu dans le monde où il ſe fît voir d'une manière ſenſible & à découvert, il me ſemble que j'aurois de l'empreſſement & de l'ardeur pour l'y aller trouver, & que je ſerois diſpoſé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferois un mérite & une vertu, & je ne croirois pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle & mon attachement. Or, il ne ſeroit point plus préſent par-tout ailleurs, qu'il l'eſt dans ſon temple; & ſans qu'il ſoit néceſſaire de le chercher bien-loin, nous l'avons auprès de nous & parmi nous. Nous ne le voyons pas, il eſt vrai: mais, nous avons la foi qui ſupplée au défaut de nos ſens, ou qui doit y ſuppléer; & ce que nous connoiſſons par la foi, nous

est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des Chrétiens, que des Religieux aient tant d'indifférence pour un Sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un Sacrement qui est Jésus-Christ même, & qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent, & à lui présenter leurs adorations ? Il y a des temps dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin Sacrement ; mais à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beaucoup, si ce n'étoient pas des temps prescrits par l'obéissance, & que j'en pusse disposer selon mon gré ? Hors de ces temps où la nécessité peut-être me fait plus agir, qu'une sincère piété, vais-je une fois & de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentimens de mon cœur, & lui tenir, pour ainsi dire, compagnie, dans l'extrême solitude où il se réduit pour moi ? A peine y ai-je été quelques momens, que l'ennui me prend ; & au-lieu que l'amour, la reconnoissance, le respect, devroient m'y attacher de telle sorte, qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au-contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, & qu'autant que l'observance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même-temps qu'on abandonne ou du-moins qu'on néglige le Sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière & une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des Saints. Si l'on y manquoit, on se le reprocheroit comme une infidélité ; & l'on ne seroit point content de soi, qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les Saints, c'est sans doute un pieux exercice & une dévotion louable : mais, après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des Saints, & tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitoit rien plus ardemment que d'entrer dans le Temple du Seigneur, & il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel éloigné de la Judée & captif en Babylone, ouvroit chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem ; & delà, fléchissant les genoux, il adressoit sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son Temple. Les premiers Chrétiens vouloient toujours avoir avec eux le saint Sacrement. Il y a eu des Saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence ; & combien y a-t-il de Sociétés & de Communautés, où est établie cette institution si religieuse de l'Adoration perpétuelle ? Enfin, s'il faut se servir ici de

l'exemple

l'exemple même du monde, dans les Cours des Princes les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or, le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui; surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, & que je l'ai si près de moi?

SECOND POINT. Dévotion la plus conforme aux vues & aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les Rois de la terre, & qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations & de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connoître: mais, nous n'avons pas besoin d'une longue recherche, pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des Rois & le médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Ecritures, & il nous a fait assez hautement entendre, que d'*être avec les enfans des hommes*, & de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices* (a). Car, c'est la Sagesse incréée qui parle de la sorte; & cette Sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas au-reste qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa

a) *Prov. c. 8.*

gloire est en mille autres choses ; & c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de régner dans le ciel & sur la terre, de commander aux Esprits bienheureux, & d'en faire ses Anges & ses Ambassadeurs. Mais, au-lieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination & son plaisir le plus sensible est de nous voir auprès de lui & devant lui, non-point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi quand il annonça à ses Apôtres qu'il se disposoit à les quitter & à retourner dans le sein de son Père, il leur promit qu'*il ne les laisseroit point orphelins* (a) en ce monde, & que quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il seroit néanmoins avec eux jusques à la fin des siècles* (b). C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, & c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le Sacrement de nos Autels. Il nous répète sans cesse dans son Tabernacle ce qu'il dit alors à ses premiers Disciples : *Me voilà*, & me voilà non-point pour un jour, ni pour une année, mais pour tous les temps à venir, & *jusqu'à ce qu'ils soient consommés*. Je suis dans le séjour de ma béatitude éternelle ; je suis remonté à cette céleste patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela ; mon

(a) *Joan. c. 14.* (b) *Matth. c. 28.*

Sacrement est le supplément de mon Ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au-moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui; car, dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui, & que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, & nous renverserons toutes les mesures & tous les desseins de son amour.

De-là je dois conclure deux choses: la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite; & le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations? Avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas aussi long-temps qu'il m'est possible me tenir auprès de lui? Mais, parce que les différentes occupations de la vie & les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son Sanctuaire, & ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspireroit, que fait une ame solidement vertueuse & toute dévouée à son divin Epoux? Dans un saint désir de lui plaire, elle sait au-moins ménager

certaines heures, où elle va régulièrement le visiter. Elle y va le matin, pour le saluer, & pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance toute entière. Elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir, & pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auroient pu la jeter ses fonctions extérieures. Elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit; pour reconnoître à ses pieds les fautes dont elle se sent coupable, & pour les lui confesser avec douleur; pour implorer sa grâce & le secours de sa main toute-puissante contre ses ennemis invisibles, contre tous les dangers auxquels elle pourroit être exposée pendant son sommeil. Tout cela ne consiste point en de longues prières, mais en des sentimens affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété & la disposition présente des affaires.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe : c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le Sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait, & à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des Grands

du siècle & des Princes, le Sanctuaire de Jésus-Christ est comme le Palais où il tient sa Cour : or, que la Cour du Prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets. Et certes, ce Sauveur si indignement traité, & si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses Apôtres, qui s'étoient endormis dans le jardin, pendant qu'il prioit : *Hé quoi, vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi* (a)? Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier ; & de quel prétexte pourrois-je me servir moi-même, pour excuser ma négligence ? Il n'est que trop abandonné des gens du monde ; & à qui est-ce d'y suppléer, si-non à des Religieux qu'il a spécialement choisis, & avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime & plus ordinaire ?

TROISIÈME POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes & pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres : mais, qu'est-ce que la plupart de ces visites, & qu'en retire-t-on? On y perd beaucoup de temps,

(a) *Matth. c. 26.*

& quelque innocentes qu'elles puiſſent être, elles ſont au-mons fort inutiles. Souvent par l'importunité des perſonnes & par le déſagrément de leur converſation, elles deviennent très-ennuyeuſes & très-incommodes. La paix quelquefois y eſt troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conſcience y eſt bleſſée par les diſcours médiſans qu'on y tient, & qu'on y entend. Enfin ce ſont preſque toujours des viſites dangereuſes & pernicieuſes par la diſſipation qu'elles cauſent, & par la diverſité des objets qui s'y préſentent. Mais il n'en eſt pas de même des viſites qu'on rend à Jéſus-Chriſt & à ſon Sacrement Ce ſont des viſites, toutes ſaintes, des viſites toutes ſalutaires, des viſites toutes conſolantes, & pleines d'une onction toute divine. Une ame y trouve mille avantages pour ſa perfection, & en remporte des fruits ineſtimables.

Viſites toutes ſaintes, ſoit par la fin quon s'y propoſe & le motif qui y conduit; ſoit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, ſur-tout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une ſoumiſſion parfaite, d'une ſincère contrition. Car, voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, & ce qui ne demande point tant de paroles que de ſecrètes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. Et en effet, comme la plénitude la Divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le Sacrement de son Corps & de son précieux Sang que toutes les grâces sont renfermées, & c'est de-là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opéroit autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée* (a), il les opère à l'égard des maladies de l'ame, en demeurant dans son Tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les foibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais, pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayions recours à lui, & que par nos assiduités nous l'engagions à nous les accorder.

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connoître, & qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère & affliction d'esprit ; & malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme par-tout ailleurs, y a ses peines. Mais, qu'heureuse est l'ame affligée, qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, & qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation ! Il ne faut quel-

(a) *Act. c. 2.*

quefois qu'une visite du saint Sacrement, pour changer tout-à-coup la disposition d'un cœur, & pour y faire succéder au trouble & à la douleur le plus doux repos, & un plein contentement. On étoit venu tout triste, tout languissant; & l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, & même de joie. Comment cela se fait-il? C'est un secret réservé à la connoissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi: mais, d'en vouloir pénétrer le fonds, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'ames saintes, qui en ont rendu, & qui tous les jours en rendent encore témoignage.

Voici donc les résolutions que je forme, ou que je dois former: de renouveler ma dévotion envers le très-saint Sacrement de l'Autel, & de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures & tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs & mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations & mes égaremens, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera, en

un mot, dans tous mes besoins il sera mon refuge & ma plus solide ressource. Au-reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère ; mais pour sa gloire & pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore plus pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui ; & jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai dès maintenant ce que par sa grâce je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer & de le posséder.

CINQUIÉME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du Retour de l'Enfant prodigue à son Père, & de celui de l'Ame religieuse à Dieu.

Et surgens, venit ad Patrem.

Il partit aussi-tôt, & retourna à son Père (a).

PREMIER POINT. LE dessein de Jésus-Christ dans la Parabole de l'Enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu & d'une sincère pénitence. Ce jeune homme emporté par le feu de l'âge, avoit quitté la maison de son père, & s'en étoit allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, & pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnoître son aveuglement, & de penser à revenir dans la maison paternelle. Trois choses l'y déter-

(a) *Luc. c. 15.*

minèrent : le ſentiment de la misère où il ſe trouva réduit en très-peu de temps ; le reproche intérieur & le repentir de la faute qu'il avoit commiſe ; enfin la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il s'étoit ſéparé, & de qui il ſe promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'eſt-ce que ce prodigue ? n'eſt-ce pas moi-même ; & y a-t-il un plus grand prodigue qu'une ame religieuſe, qui depuis bien des années a vécu comme moi dans la tiédeur ? Quelles graces, quels dons céleſtes & quels biens ſpirituels n'ai-je pas diſſipés ? mais voudrois-je toujours perſiſter dans mon égarement, & dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, & à réparer, autant qu'il me ſera poſſible, toutes mes diſſipations ? Les motifs qui inſpirèrent à l'enfant prodigue une ſi prompte & ſi ferme réſolution à l'égard de ſon père, ne ſont-ils pas aſſez puiſſants pour me l'inſpirer à l'égard de mon Dieu ?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de ſa misère. Dans la vie licencieuſe & voluptueuſe qu'il avoit menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiſer tout ſon héritage, & eſt-il une diſette pareille à celle où l'Evangile nous le fait voir ? De riche qu'il étoit, le voilà dans une extrême pauvreté, & dépouillé de tout. Cette

liberté dont il avoit été si jaloux, il étoit obligé de l'engager & de la vendre. Sous la domination d'un maître dur & impitoyable, il manque de pain pour se nourrir; & il s'estimeroit même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux, & de pouvoir s'en rassasier; mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même: car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, & de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il étoit auprès de son père: *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets & de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance? & moi je meurs ici de faim* (a). Réflexion qui le pénètre, & qui, sans lui permettre de délibérer plus longtemps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille, & de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire (& n'est-ce pas ce que j'éprouve?) qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue, que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, & que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la Religion. Mon cœur s'est desséché, & tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification, de piété, s'est éteint en moi. Où est ce

(a) *Luc.* c. 15.

recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avois autrefois ? Je n'ai plus rien de tout cela, & je me trouve sur tout cela dans un dénuement déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti, en me livrant à mes désirs & à mes passions ? Au lieu que je ne devois être nourri dans la maison de Dieu que du pain des Anges, & des délices intérieures d'une vie toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture & du gland des pourceaux : c'est-à-dire, que je ne cherche que des consolations humaines, & que les vaines satisfactions que je puis me procurer de la part des créatures, sur-tout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas, ou ne les ai-je pas assez pour me contenter ; car mon état, malgré moi, me les interdit, ou du-moins ne me les accorde pas autant que je le demanderois.

Que me reste-t-il donc, & où en suis-je ? Ah, combien de mercenaires, combien de Chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu ; & moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne de rien. Heureux après tout que j'aie au moins quelque connoissance d'une si triste disposition, & que j'en voie

le désordre & le malheur ; heureux que je n'y sois pas tout-à-fait insensible ! Y vivrai-je toujours, & ne ferai-je nul effort pour en sortir ? Serai-je plus lent à me résoudre, que ne le fut l'Enfant prodigue ? Je me suis égaré comme lui ; voilà le déréglement de ma vie : mais ce qui acheveroit de me perdre, & ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce seroit de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

SECOND POINT. Après avoir considéré sa misère, & l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable & plus généreux, parce qu'il étoit moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, & ce souvenir le couvrit de confusion, & le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, & il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avoit commise contre un père digne de toute sa reconnoissance & de tout son amour. Il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible & touché de repentir. Car, quoique l'Evangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connoître par trois cho-

ſes que le prodigue ſe propoſa de faire, en ſe préſentant devant ſon père.

Avant que de ſe mettre en chemin, il médita ce qu'il avoit à dire, & régla lui-même la manière dont il devoit ſe comporter dans ſon retour. 1. Il réſolut de ſe jeter aux pieds de ſon père, de ne chercher point à ſe juſtifier, mais au contraire de ſe reconnoître criminel & ſans excuſe; de lui témoigner ſa peine très-ſincère, & de ſe mettre par-là en état d'obtenir grâce: *Je partirai, j'irai à mon père, & je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre le Ciel & contre vous* (a). Contre le Ciel, qui m'ordonnoit de vous être ſoumis, & de vous rendre tous les devoirs d'une obéiſſance filiale: contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, & dont j'ai tant négligé les avis & les ſalutaires leçons. 2. Il ne ſe contenta pas de cela; mais le mépris qu'il avoit conçu de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, & à ne prendre plus auprès de ſon père la qualité de fils, dont il ſe crut déſormais indigne: *Je ne mérite plus d'être appelé votre fils* (b), & ce n'eſt plus ainſi que vous me devez regarder. Je n'ai pas agi en fils à votre égard; vous avez droit à mon égard de n'agir plus en père. 3. Enfin il ne s'en tint pas à l'humiliation, en

(a) *Luc. c. 15.* (b) *Ibid.*

consentant à être dégradé & dépouillé du titre de fils ; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie & à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père, ni d'autre traitement que les domestiques & les valets ; *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, & ne me traitez point autrement qu'eux* (a). Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, & ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, & si adonné à son plaisir ? Quel changement & quelle conversion !

Voilà ce qu'opère dans une ame pénitente la douleur qui la presse, & voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avoit-il jamais rien fait pour son fils, qui puisse égaler toutes les faveurs & toutes les miséricordes dont je suis redevable à la providence de mon Dieu ? Y puis-je penser, sans en avoir le ressentiment le plus tendre & le plus affectueux ; ou puis-je n'y pas penser, sans être le plus méconnoissant & le plus ingrat de tous les hommes ? Cette pensée d'un Dieu si bon, & sur-tout d'un Dieu si bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien

(a) *Luc. c. 15.*

pénétrer, me touchera infailliblement le cœur avec le secours de la grâce ; & le sentiment de ma contrition, s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces trois effets qui sont essentiels à la pénitence.

1. De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa présence, de lui faire l'aveu de tous les relâchemens de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds, & de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous* (a), non pas une fois, comme l'Enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois que j'ai vécu de momens. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes : mon cœur me démentiroit, & les lumières de votre sagesse me confondroient. Ah ! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connois, & autant que vous le connoissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous ; & pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse & que mes larmes.

2. De me mépriser moi-même, & de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans une profession plus sainte. Hélas ! Dieu vouloit faire de moi un Religieux ;

(a) *Luc. c. 15.*

mais, le suis-je en effet? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparances; mais, en ai-je le fonds? Chose étrange! ce nom de Religieux que je porte, devroit m'être un sujet de gloire, & c'est pour moi un sujet de confusion. Car, de quoi dois-je plus rougir, que de passer pour Religieux & de ne l'être pas? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces grâces spéciales & de ces communications divines, dont vous gratifiez tant de parfaits Religieux? Ce sont proprement vos enfans, parce qu'ils vous honorent & qu'ils vous servent comme un père; & c'est aux enfans qu'est réservé le pain des enfans. Je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3. De me condamner à tout ce qu'il y a dans la vie religieuse de plus pénible, de plus austère, & de m'y assujettir: ne voulant m'épargner en rien, & ne souhaitant point de l'être; acceptant tous les dégoûts & toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour, agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pésanteur du fardeau, sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejettiez pas de votre maison? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile & obéissant; il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* &

un esclave. C'est ainsi que pense une ame contrite, c'est ainsi qu'elle agit; & c'est ainsi que je dois penser moi-même, & que je dois parler & agir.

TROISIÈME POINT. Malgré tout ce que le prodigue avoit projeté de dire à son père & de faire en sa présence, il pouvoit craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnoissoit criminel, moins il avoit lieu d'espérer un favorable accueil, & le désordre de sa conduite devoit naturellement lui inspirer de la défiance. Mais, il se souvint qu'il retournoit à un père, & qu'un père est toujours père, & ne peut oublier ce qu'il est. Ainsi dans la résolution qu'il prit & dans le dessein qu'il forma de son retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni à mon juge, mais, *à mon père* (a). Ce nom de *père* le rassura; & la confiance prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte, & ne lui permit plus de délibérer.

Soutenu donc d'une confiance si ferme & si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue. Car, du moment que le père apperçoit son fils, il va au-devant de lui;

(a) *Luc. c. 15.*

il l'embraſſe & lui donne le baiſer de paix, il l'introduit tout de nouveau dans ſa maiſon, & ſans éclater en des reproches amers ſur le paſſé, il aſſembla toute ſa famille pour leur témoigner ſa joie & pour leur en faire part. Ce n'eſt point encore aſſez : bien-loin de traiter en mercenaire & en eſclave ce diſſipateur & ce prodigue, qui s'étoit réduit par ſes dépenſes exceſſives dans un état ſi miſérable & ſi pauvre, il veut qu'on le revete d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand ſouper & qu'on l'accompagne d'une agréable ſymphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela ? Ah ! s'écrie ce père ſi bon & ſi tendre, *c'eſt que mon fils étoit mort, & que le voilà reſſuſcité ; c'eſt qu'il étoit perdu ; & que je l'ai heureuſement retrouvé* (a).

Or il en eſt de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, & que Dieu reçoit Il en ſera de même à mon égard, & dès que j'irai à Dieu dans le ſentiment d'une vraie componction, & que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingratitudes & de mes infidélités, je le trouverai encore mieux diſpoſé en ma faveur, que le père de l'Enfant prodigue ne l'étoit en faveur de ſon fils. Il eſt vrai

(a) *Luc. c. 15.*

que, selon les règles de sa justice, il pourroit me rejeter, & que si je n'avois point d'autre fonds sur quoi je pusse compter, que mes œuvres & que ma vie, il auroit droit de me renoncer pour toujours, & de me refuser tout accès auprès de lui: mais, j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance; & en même-temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure, qui ne demande qu'à se répandre & qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes & les defiances que la nature m'inspire, & par où les ennemis de mon salut & de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, & de toutes les répugnances que je sens à les combattre & à les vaincre. Fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence doit me mettre dans une ferme disposition d'endurer tout: mais du moment que je m'y serai bien établi, & que dans cet esprit je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bien-tôt des fausses idées qui me troubloient, & des vaines alarmes que me causoient la vue de mes foiblesses & de mes égaremens. Au-lieu de trouver un Dieu sévère & inexorable, je

trouverai un Dieu plein de bonté & de tendreſſe pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient, que fera-t-il pour ceux qui le cherchent?

Ainſi tout offenſé qu'il puiſſe être, & quelque ſujet qu'il puiſſe avoir de me bannir de ſa préſence; voici néanmoins ce que j'oſe me promettre de ſa part. 1. C'eſt qu'il viendra lui-même au-devant de moi, pour m'applanir le chemin, & pour me faciliter vers lui le retour que je médite. 2. C'eſt qu'il m'accordera une prompte rémiſſion de toutes mes fautes, & qu'il ſe relâchera infiniment de la ſatisfaction qui lui eſt due. 3. C'eſt qu'il me ſecondera par des grâces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, ſoit pour me relever, ſoit pour me ſoutenir & pour perſévérer. 4. C'eſt que non content de me voir rentré dans la voie de mes obſervances, il s'appliquera à m'y avaneer & à m'y perfectionner: de ſorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'y ai perdu; & de parvenir au rang des ames les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir vécu comme moi dans le relâchement, ſont enſuite devenus des modèles de régularité & des Saints. 5. Ceſt qu'au milieu de tout cela, ſans que je lui demande ſes conſolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra ſur

moi avec une eſpèce de profuſion, & qu'il ſaura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, & des ſacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, & puis-je encore balancer un moment ſur le parti que je dois prendre ?

CONCLUSION. Père des miſéricordes, Dieu d'eſpérance & de paix, Seigneur, ſoyez béni de la ſainte réſolution que votre grâce m'a inſpirée ; & daignez par cette même grâce m'y confirmer. Je reviens à vos pieds, confus & humilié, mais raſſuré par vous-même, & comptant ſur votre bonté toute paternelle. Car c'eſt vous-même ô mon Dieu, qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler : ai-je à craindre que vous me fermiez votre ſein pour ne me pas recevoir?

Que vous dirai-je, Seigneur, & par où puis-je vous fléchir, ou plutôt, qu'ai-je autre choſe à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous, & de recommencer tout de nouveau à vous ſervir? ce ne ſont point des paroles que vous voulez ; ce ſont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoi que je faſſe, ce ne ſeroit rien encore, ſi vous me traitiez ſelon toute la ſévérité de vos jugemens. *Q'eſt-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu* (a), & pour entrer en

(a) *Job. c. 9.*

compte avec lui ? Ah ! mon Dieu, toute ma reſſource c'eſt votre cœur, ce cœur de père. Malheur à quiconque voudroit m'ôter là-deſſus ma confiance ; ce ſeroit m'éloigner de vous pour jamais.

Je la conſerverai donc précieuſement, cette confiance qui vous a ramené tant d'ames, & je m'y laiſſerai conduire. Bien-loin de me rendre moins vigilant & moins attentif ſur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnoiſſance & par amour. Bien-loin de flatter ma délicateſſe & de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous repréſentera à moi comme un Dieu propice & miſéricordieux, plus elle me fera comprendre mon injuſtice envers vous & la griéveté de mes offenſes, & par-là même, plus elle m'animera à les réparer & à vous venger de moi-même par toutes les auſtérités de la mortification religieuſe Vous agréerez ſur cela, Seigneur, mes foibles efforts, & vous les ſeconderez: Vous aurez égard à ma bonne volonté, & à la droiture de mes intentions. Le retour ſera éciproque de vous à moi, & de moi à vous : la réconciliation ſera parfaite, & par votre ſecours tout puiſſant elle durera dans tous les ſiècles des ſiècles.

SECONDE

SECONDE MÉDITATION.

Du Règne de Jésus-Christ dan sl'Ame Religieuse.

Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris.

Portez sur vous mon joug, & vous trouverez le repos de vos ames (a).

PREMIER POINT. IL ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité & l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchemens : il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ; ou plutôt c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens & l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur, & il consiste à bannir de mon ame tout autre esprit que celui de Jésus-Christ; à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentimens de Jésus-Christ, à faire vivre en moi, par une pratique constante & habituelle, toutes les vertus

(a *Matth. c. 11.*

de Jésus-Christ. Tellement que ce soit Jésus-Christ, qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre & tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde: c'est-à-dire, que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres Rois, se montre dans la pompe & dans l'éclat; ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes, & à s'acquérir des sujets. Au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humilians; & s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé, & où il a voulu se réduire. Une ame touchée de le voir marcher devant elle comme son Chef, & de lui voir prendre la route la plus épineuse & la plus étroite, se sent excitée à le suivre. Elle se livre à lui toute entière, & s'abandonne sans réserve à sa conduite. Par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère, & elle y avance constamment. Ses exemples sont des ordres pour elle, & elle auroit honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin Maître les veut éprouver toutes, & qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons*,

dit-elle comme saint Thomas, & *mourons avec lui. L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur* (a), ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène; lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression & le mouvement; lui qui la détermine, qui l'encourage & qui la soutient. C'est une soumission sans réserve, & la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit: *Prenez sur vous mon joug, & portez-le* (b). Il adresse cette invitation à tous les Chrétiens en général, mais en particulier aux Religieux. Car elle regarde diversement les uns & les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi: mais ce qu'il exige des Religieux va jusques aux conseils & à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur; & en nous donnant la grâce de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit: Recevez mon joug que je vous impose; mais, Prenez-le, & mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui seroit point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui: il demande à régner

(a) *Joan. c. 11. Matt. c. 10.* (b) *Matth. c. 11.*

par amour, & non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi & dans moi ? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui & que selon lui ; Le veux-je, dis-je, en effet ? Car, jusques à présent je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister, & que j'ai au contraire toujours cherché à satisfaire : ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, & au gré desquelles j'ai toujours vécu ; ce sont mes sens, que j'ai flattés & que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses ; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, & dont peut-être j'ai conservé sous un saint habit, les sentimens les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels ; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire & d'ambition, soit d'intérêt propre & de recherche de moi-même. Car, tout cela n'est que trop ordinaire jusques dans la religion ; & quoique les objets y soient différens, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie. Voilà les maîtres à qui j'ai obéi,

& doie-je être surpris, que sous de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égaremens ?

Or, n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, & de l'établir dans mon ame comme dans son Royaume, pour la posséder & pour y dominer ? Est-il un meilleur maître ? En est-il un plus sage & plus éclairé ? Il est *la sagesse même de Dieu, & il a les paroles de la vie éternelle* (a). Que me demande-t-il que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice & à l'équité, que d'utile & de salutaire pour moi ? Mais sur-tout, que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi ? Ne seroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui & sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, & de faire ce qu'il a fait ?

SECOND POINT. Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce règne de Jésus-christ dans moi, qu'il est plus solidement établi & mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre legislateur & notre maître. Etre chrétien, ou plutôt se dire chrétien, & ne pas vouloir se laisser conduire par Jésus-Christ, ne vouloir pas entrer dans la voie

(a) *I. Cor. c. 1. Jean. c. 6.*

qu'il nous a tracée, ni recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions & régler toutes nos demarches, c'eſt une contradiction.

Pourquoi dans notre baptême avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde, & à ſes pompes ? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous aſſujettir à leur empire, ni nous aſſervir ſous une ſi honteuſe domination ? Pourquoi avons-nous été en même-temps marqués du ſceau & du caractère de Jéſus-Chriſt ? N'a-ce pas été pour nous revêtir de ſes livrées, & pour reconnoître à la face des autels, par une profeſſion ſolemnelle, que nous lui étions ſpécialement dévoués ? Qu'eſt-ce que ſon évangile ? n'eſt-ce pas ſa loi ? & pourquoi l'avons-nous embraſſée, cette loi, ſi ce n'eſt pour dépendre du ſouverain Seigneur qui nous l'a impoſée ? Enfin, c'eſt la foi même qui nous enſeigne que nous ſommes les membres de Jéſus-Chriſt, & qu'il eſt notre chef ; que nous ſommes ſon troupeau, & qu'il eſt notre paſteur ; que nous ſommes ſon Egliſe, & qu'il eſt notre pontiſe ; que nous ſommes ſon peuple, ſa conquête, le prix de ſon ſang, & que nous ayant achetés de ſon ſang, il s'eſt acquis un droit inconteſtable ſur nous. Quand donc je n'aurois égard qu'à ces raiſons communes & générales, je ne

puis jamais ſans injuſtice me départir de l'attachement inviolable & de l'entière obéiſſance que je dois à ce divin Sauveur. C'eſt à lui de parler, & à moi de l'écouter. Or, il parle en effet, il ordonne : l'Evangile qu'il nous a prêché ſubſiſte toujours, & c'eſt ſa parole, ce ſont ſes commandemens & ſes ordonnances. Refuſer de m'y conformer, ne ſeroit-ce pas une révolte ? ne ſeroit-ce pas en quelque ſorte renoncer à mon baptême ? ne ſeroit-ce pas tomber dans une eſpèce d'apoſtaſie ?

Ce ſeroit plus encore par rapport à moi, puiſque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jéſus-Chriſt, & qui lui donne un nouveau droit ſur toute ma perſonne : c'eſt la qualité de Religieux. Qu'ai-je fait, en me conſacrant à la Religion ? Je me ſuis hautement & ſingulièrement déclaré diſciple de Jéſus-Chriſt, ſon imitateur en tout, ſon ſujet, prêt à tout abandonner, à tout faire & à tout ſouffrir pour ſon ſervice. J'ai conſidéré l'état religieux comme une ſainte milice, où je m'enrôlois pour combattre ſous l'étendard de Jéſus-Chriſt, & pour agir ſous ſes ordres, comme un ſoldat agit ſous ceux de ſon général. C'eſt pour cela que je me ſuis uni à lui par trois vœux, qui ſont déſormais trois liens indiſſolubles. Par ces trois vœux je l'ai mis dans une pleine poſſeſſion de moi-même, & je lui en ai fait

un don absolu & irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté ; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté ; & par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, & qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter ? & ne serois-je pas un parjure, si je venois à lui manquer de fidélité après des sermens si juridiques & si authentiques ?

De quelque manière donc qu'il dispose de moi : soit qu'il m'élève, ou qu'il m'abaisse ; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige ; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre ; soit même à l'égard de l'ame & des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines & les désolations, dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, & que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître ; il est le mien, & je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, & à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais. S'il n'a pas eu jusqu'à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devoit occuper, je la lui rends toute entière. Je veux qu'il règne seul, & qu'il y exerce tout son pouvoir. Je ne veux

plus rien estimer que selon son estime, plus rien désirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il mépriſe, je le veux mépriſer comme lui; & tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'eſt ainſi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, & qui doit être éternelle.

TROISIÈME POINT. Ce n'eſt point, comme le monde ſe le figure, un fardeau peſant, ni un joug difficile à porter, que le règne de Jéſus-Chriſt dans une ame religieuſe. A n'en croire que les apparences, il ſemble que ce ſoit une dure ſervitude; mais, dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuſe liberté, qui eſt celle des enfans de Dieu, & l'on y jouit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne ſoit toujours un fardeau & un joug: mais c'eſt le joug du Seigneur, auquel nous nous ſommes voués, c'eſt ſon fardeau; &, ſelon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *ſon fardeau eſt léger, & ſon joug eſt doux* (a).

Auſſi ce maître ſi libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'eſt-à-dire, une double félicité, l'une préſente, & pour cette vie même; l'autre future, & pour l'éternité bienheureuſe. Car, c'eſt ainſi qu'il

(a) *Matth. c. 11.*

s'en eſt expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, père, mère, frères, ſœurs, maiſons, héritages, en recevra le centuple dès maintenant, & enſuite poſſédera la vie éternelle* (a). Il ne dit pas ſeulement que nous recevrons ce centuple après la mort, mais que nous le recevrons *dès maintenant*. Le dégagement du cœur, l'affranchiſſement de tous les ſoins de la vie, le témoignage d'une bonne conſcience, la paix intérieure, les impreſſions ſecrètes de l'eſprit de Dieu, qui ſe communique à l'ame religieuſe, & qui la remplit d'une joie toute pure & toute céleſte : cela ſeul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, & que tout ce que nous y aurions pu poſſéder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfaite que je ſois, il y a eu de temps en temps des jours de grâce & de ferveur, où, plus fidèle à mes devoirs & à toutes mes obſervances, je vivois plus régulièrement, & j'accompliſſois avec plus de zèle & plus d'ardeur les obligations de mon état. Or, n'étois-je pas alors beaucoup plus content ! Trouvois-je le joug de Jéſus-Chriſt trop fatigant pour moi, & ne ſentois-je pas au-contraire à le porter, une certaine douceur, qui me dédommageoit pleinement des violences qu'il falloit me

(a) *Marc. c. 10.*

faire ? Je m'eſtimois heureux, & je l'étois en effet : mais quand ai-je ceſſé de l'être ? C'eſt lorſque je me ſuis relâché, & que me laiſſant entraîner par ma foibleſſe naturelle, je me ſuis en quelque ſorte ſouſtrait à la conduite & à l'empire du maître qui me gouvernoit. Mes paſſions ſe ſont reveillées, mes inclinations ont pris le deſſus, je les ai ſuivies ; & n'ai-je pas mille fois éprouvé, qu'il m'eût été ſans comparaiſon plus doux & plus avantageux de ſuivre conſtamment les voies de mon Sauveur, & de ne m'écarter jamais de la ſainte règle qu'il m'a preſcrite, & des exemples qu'il m'a donnés ?

Si donc je veux retrouver ce centuple, ou ce bonheur de la vie préſente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jéſus-Chriſt. C'eſt-à-dire, que je lui dois ſoumettre toutes mes puiſſances, toutes mes vues, toutes mes œuvres : en ſorte qu'il ſoit comme l'ame de mon ame, & que je ne vive plus que par lui & qu'en lui. Vie d'autant plus précieuſe, que c'eſt le gage certain d'une autre vie & d'un autre centuple, qui en doit être l'éternelle récompenſe. Car, ſi Jéſus-Chriſt m'appelle à ſa ſuite, & s'il veut que je le faſſe dès-à-préſent régner dans mon cœur, c'eſt afin de me faire un jour régner avec lui, & de me rendre participant de ſa gloire. Les rois de la terre élèvent leurs favoris &

récompensent la fidélité de leurs sujets, mais non pas jusqu'à leur faire part de leur Royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des Seigneurs, & ce Roi du ciel, qu'on obtient une couronne, & une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à espérer de lui en ce monde, ne seroit-ce pas assez de cette couronne immortelle, pour payer abondamment tous mes services ?

CONCLUSION. Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une ame qui vous appartient par tant de titres, & qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez seul régner, & banniſſez-en tout ce qui m'éloignoit de vous & qui vous éloignoit de moi. Vous êtes un Dieu jaloux ; vous ne voulez point de partage, & vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvois être à deux maîtres. Quel autre puis-je choisir que vous, & à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous ?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre Royaume sur la terre, & que j'ai commencé à porter vos livrées, en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme & plus

durable ! Mais il eſt encore temps de le renouveler & de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu* (a) : c'eſt l'hommage que vous rendit un de vos Apôtres en revenant de ſon infidélité, & c'eſt celui que je vous rends dans une humble confuſion & un repentir véritable de mes égaremens paſſés. Commandez : me voici prêt à tout pour vous obéir. En quelque état que vous vous préſentiez à moi, ſoit dans la ſplendeur de votre gloire, ou dans l'humiliation de votre croix ; & quelque route qu'il vous plaiſe de me faire tenir avec vous & après vous, vous me trouverez toujours également ſoumis, & toujours diſpoſé à marcher. Vous m'appellerez, & je vous répondrai ; vous m'inſpirerez & j'agirai ; vous me ferez entendre vos divines volontés, & je m'y conformerai. Tout cela par amour : car, vous êtes un Dieu d'amour, & c'eſt par l'amour que vous régnez dans les ames fidelles, & que vous y exercez votre plus puiſſante domination.

(a) *Joan. c. 20.*

TROISIEME MÉDITATION.

De l'humilité de Jéſus-Chriſt dans l'Incarnation.

Semetipſum exinanivit.

Il s'eſt anéanti lui-même (a).

PREMIER POINT. C'EST un myſtère incompréhenſible à l'eſprit humain que le myſtère de l'incarnation ; il n'y avoit que l'Eſprit de Dieu qui pût nous en donner une juſte idée, ni bien l'exprimer. Or, il l'a fait dans cette ſeule parole, qui comprend tout le fonds & toutes les merveilles de ce myſtère adorable : *Dieu s'eſt anéanti.* Voilà le grand ſecret caché dans Dieu durant toute l'éternité, & révélé dans le temps.

Qu'eſt-ce que l'Incarnation du Verbe? c'eſt l'anéantiſſement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'eſt anéanti, ce Dieu de majeſté : comment ? parce qu'étant Dieu, il s'eſt fait homme ; & que de l'homme à Dieu, qui eſt le ſouverain Etre, ou de Dieu à l'homme, qui n'eſt qu'un néant, il y a une diſtance infinie. Après cela je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres myſtères de la vie

(a) *Philipp. c. 2.*

de Jésus-Christ. Car, qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites & comme les engagemens de l'humanité dont il s'est revêtu. Mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, & à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisoit à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on diroit qu'il s'est détruit lui-même, & qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement : mais que seroit-ce là néanmoins, en comparaison d'un Dieu incarné? Car enfin entre un homme & le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion ; au-lieu qu'il n'y en eut jamais & que jamais il n'y en aura entre l'homme & Dieu.

Encore l'Ecriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que le Fils unique de Dieu s'est fait homme ; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connoître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier & de plus terrestre qui est la chair : *Le verbe s'est fait chair* (a). Cette chair si mépriſable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée & se l'est rendue commune avec nous. Mais

(a) *Joan. c. 1.*

ne devoit-il pas au-moins, en se faisant homme, se faire d'abord parfait, c'est-à-dire, se délivrer des foiblesses de l'enfance, & venir tout-à-coup au monde tel que fut formé le premier homme? Non, il a voulu être conçu dans les entrailles d'une Vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère comme les autres enfans, il a voulu naître enfant comme eux, & s'assujettir à toutes les humiliations & à toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout : car, quoiqu'il se fît enfant, il pouvoit du reste se faire Monarque, indépendant, souverain. Il le pouvoit, mais c'est ce qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre; & qui plus est, il a voulu se faire *esclave* (a). Il est vrai, selon le témoignage & l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme* (b), & que sous cette forme d'esclave il étoit Roi en effet & Roi de l'univers : mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui qui étoit le maître & le Roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave, pour s'humilier davantage & pour s'anéantir. O abaissemens, ô anéantissemens de mon Dieu, que vous êtes inconcevables !

Mais, ne dois-je pas ajouter pour ma confusion, qui est une chose presque aussi

(a) *Philipp. c. 2.* (b) *Ibid.*

difficile à concevoir & à croire : c'eſt qu'à la vue de ces abaiſſemens d'un Dieu, je nourriſſe dans mon cœur un orgueil qui ne ſe fait que trop ſentir à moi, & qui ne ſe fait même que trop ſentir aux autres dans les rencontres? Puis-je ſoutenir la moindre humiliation qui m'arrive? Puis-je ſupporter la moindre parole qui me bleſſe? Puis-je recevoir avec docilité & ſans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite? Combien ſuis-je délicat à la plus légère répréhenſion? Combien ſuis-je jaloux de certaines préférences & de certaines diſtinctions? Combien y ſuis-je ſenſible, ſoit lorſqu'on me les refuſe, ou lorſqu'elles me ſont accordées? Bien-loin de vouloir deſcendre comme mon Sauveur, je voudrois toujours monter; & de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne vouluſſe parvenir. *Terre & cendre, pourquoi vous enorgueilliſſez-vous, & de quoi* (a)? Ce reproche du Saint-Eſprit convient à tout homme, puiſque tout homme de ſon fonds n'eſt qu'un ſujet de mépris. Il convient encore plus à tout Chrétien, puiſque tout Chrétien, par le caractère de ſa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raiſon me convient-il, à moi religieux; à moi ſpécialement obligé, comme Religieux,

(a) *Eccleſ. c. 10.*

de prendre tous les sentimens de Jésus-Christ ? Helas ! sous un saint habit & sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil & plus d'envie de m'élever, que je n'en aurois eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession ? N'est-ce pas me démentir moi-même ?

SECOND POINT. En même-temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément & jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré sa plus grande gloire ; & c'est par-là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout-à-la-fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grâce & de sainteté, ce néant a-t-il produits ? Car, c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, & c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes & de tous les trésors de la miséricorde du Seigneur. De sorte que ce néant a été plus glorieux à Dieu, plus salutaire aux hommes, plus fécond dans ses fruits sacrés & ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur & de majesté où le Sauveur a paru, & où il eût pû paroître. O puissance infinie du Très-haut ! O abyme de sagesse ! Que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, & que vous y êtes ado-

table ! Sur l'humiliation la plus étonnante vous savez établir votre plus sublime grandeur : & dans le prodigieux abaissement vous trouvez de quoi vous élever, & de quoi nous sauver & nous sanctifier.

Voilà quelle est par rapport à moi-même & avec une juste proportion, la vertu & le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne sera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe & pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien ; & du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les Saints sont parvenus à une si haute perfection, & voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes. Car, dans toutes nos œuvres & dans toutes nos vertus, il faut bien distinguer le corps & l'esprit : le corps, qui est la substance des choses que nous faisons : & l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or, c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres, & qui anime nos vertus. Dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté & gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont plus que des œuvres mortes, &

les plus précieuses vertus n'ont plus qu'une vaine lueur, qui brille à nos yeux & qui nous éblouit, mais qui s'éclipse & qui disparoît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité; pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir dans la Communauté ou dans tout l'Ordre dont je suis membre, une certaine considération? Quand même je ne m'y chercherois pas si expressément moi-même, & que je croirois y chercher véritablement Dieu; ne seroit-ce pas, non-seulement en rabaisser & en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire, en m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, & à certaines complaisances, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, & que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité? Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur, & d'ailleurs il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais & de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure; & c'est l'altérer, que d'y mêler la nôtre, en quelque manière que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des ames les plus humbles, ou pour

les porter à des dégrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des Vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine. Ce fut par des pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre, & qu'il y répandit son Eglise. *Il n'a choisi pour cela*, dit S. Paul, *ni les sages, ni les puissans, ni les nobles du siècle*, parce qu'ils sont communément orgueilleux & pleins d'eux-même : *Mais, il a pris ce qu'il y avoit de plus foible pour confondre les forts. Il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus mépriſable, les choses mêmes qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé ? *afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*

Au-contraire, quels jugemens a-t-il exercés contre des ames présomptueuses, qui se sont laissées enfler de leurs prétendus mérites ? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des Religieux, en des hommes qui passoient pour des Saints, & qui l'étoient du reste ; mais dont il a permis les chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir

(a) *I. Cor. c. 1.*

pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible & de plus saint en soi, ait peut-être été perdu, parce qu'une secrète envie de paroître s'y est glissée, & qu'elle y a eu la meilleure part? Que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années & consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vuides, & que j'aie le malheur alors qu'une fausse & vaine gloire m'ait tout enlevé.

TROISIÉME POINT. Dans ce mystère d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière. Alliance, en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, & Jésus-Christ est notre frère. Non-seulement même par cette alliance nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, & nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps. Le nœud qui forme entre lui & nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation & d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, & qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce seroit toujours notre Dieu, & nous serions toujours ses créatures : mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près, que parce qu'il est

venu à nous, & qu'il s'eſt fait petit comme nous.

Delà combien nous doivent être chers ſes abaiſſemens, puiſqu'ils nous ont ainſi élevés & qu'ils nous ont été ſi ſalutaires? Or, n'eſt-il pas étrange que nous y ſoyons néanmoins ſi oppoſés, & que dans la pratique nous n'y voulions avoir aucune part? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la perſonne de Jéſus-Chriſt, & de m'en expliquer en des termes & avec des ſentimens d'admiration, j'uſe ſur cela des expreſſions les plus vives & les plus touchantes. Quand il n'eſt queſtion que dé les méditer & de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût, & j'en ſuis même attendri quelquefois juſqu'aux larmes. Mais, qu'il ſe préſente une occaſion de les imiter & d'y participer, c'eſt-là que toute l'onction que j'y trouvois s'évanouit, & que toute l'ardeur de mon zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fut-ce le plus léger, & ne fut-il, comme il arrive ſouvent, qu'imaginaire, ſuffit pour me ſerrer le cœur & pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur; ou, ſi je diſſimule mon chagrin, j'en ſuis continuellement occupé, & je le porte partout.

Eſt-ce là l'honneur & la reconnoiſſance que je dois à un Dieu ſi profondément

humilié pour moi ? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités & toutes mes misères ; & il n'est rien dont j'aie plus d'horreur, que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi, & qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux & si glorieux. Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef & les membres ; & quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité & mon orgueil ? Quelle indignité, disoit S. Bernard, & quelle honte, que sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir & dans les délices ! Je puis bien me dire de même : Quel renversement & quelle contradiction, que sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnois pour un de ses membres, & qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissemens, & que je les rejette si loin de moi ! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer ? Or, dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, & ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une ame vaine languir dans la tiédeur & ne se remplir que de frivoles idées, qui l'amusent

toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, & qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres & sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, & c'est aux humbles qu'il donne sa grâce* (a). Sans l'humilité, point d'esprit chrétien ; à plus forte raison, point d'esprit religieux, & par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore ? Ou plutôt n'y dois-je pas & n'y veux-je pas apporter un prompt remède ?

CONCLUSION. C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusqu'à présent, & pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusques dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil : & c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer ; & voilà pourquoi, entrant dans le monde,

(a) *Jacob. c. 4.*

vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple eſt pour moi une leçon bien ſenſible & bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé comme un enfant, dans le ſein d'une Vierge; vous y voulez demeurer obſcur & inconnu, & par-là que m'apprenez-vous autre choſe, ſinon que je dois moi-même par mon humilité me rendre auſſi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente & divine leçon; & par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'eſt-elle plus due qu'à vous, & mon nom ſur la terre doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces penſées me confondent, & j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai préſentes à l'eſprit, j'en ſuis touché, & il me ſemble que je ſerois en diſpoſition de ſoutenir tous les outrages & de vivre comme le dernier des hommes: mais que ces idées paſſent bientôt de mon ſouvenir, & qu'il faut peu de choſe pour les effacer! De toutes les vertus, il n'en eſt point qui s'acquière plus difficilement qu'une ſincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts & à de plus grands ſacrifices. Du-moins, mon Dieu, je ſens là-deſſus ma foibleſſe, & je m'en humilie

devant vous. Ma ſenſibilité eſt extréme, & je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le deſſein que vous m'inſpirez, de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'eſt ſi naturel, & qui ſe répand dans toutes mes actions & dans toute la conduite de ma vie.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Exercice de la Préſence de Dieu.

DE tous les exercices de la vie chrétienne & religieuſe, il n'en eſt point où les Saints ſe ſoient plus abandonnés, ni qu'ils aient plus recommandé, que celui de la préſence de Dieu. Il eſt important d'en bien connoître l'obligation, l'utilité & la pratique.

PREMIER POINT. L'obligation de cet exercice eſt fondée ſur ces deux principes de foi : Dieu eſt par-tout, & Dieu voit tout. Dieu eſt par-tout : donc je lui dois par-tout le reſpect ; donc je dois par-tout me ſouvenir de la prééminence de ſon Être & de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers, qui ne ſoit conſacré par la préſence de la majeſté de Dieu ; & quelque part que je me trouve, je puis dire auſſi-bien que Jacob : *Ce lieu eſt ſaint, & je ne le ſavois pas* (a), ou plutôt je n'y penſois pas ; Dieu eſt ici, & je l'oubliois, je n'y faiſois nulle atten-

(a) *Geneſ. c. 28.*

tion. Ainſi l'exercice de la préſence de Dieu eſt l'hommage légitime & le culte que je rends à l'immenſité de Dieu. Saint Auguſtin ſe l'eſt figurée comme un vaſte Océan, où toutes les créatures ſont, pour ainſi dire, abymées dans Dieu, & pénétrées de l'eſſence de Dieu, ſans pouvoir jamais ſortir hors de lui, ni ſe détacher de lui, parce qu'elles lui ſont préſentes par la néceſſité de leur être. N'eſt-il donc pas juſte que l'homme, qui eſt une créature intelligente & raiſonnable, ſe faſſe un devoir de religion, de lui être encore préſent d'eſprit & de cœur : ſe conſidérant ſans ceſſe dans Dieu, & conſidérant Dieu dans ſoi-même, puiſqu'il y a des liaiſons ſi eſſentielles entre Dieu & lui !

En même temps que Dieu eſt par-tout, il voit tout, il obſerve tout : je dois donc, autant qu'il eſt en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vue, & marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-ſeulement de mes actions, mais de mes plus ſecrètes intentions, ce Dieu dont la pénétration eſt infinie, à qui malgré moi je ſers comme d'un continuel ſpectacle, & à la connoiſſance duquel rien ne peut ſe ſouſtraire ni ſe dérober. *Où irai-je, Seigneur*, diſoit David, *pour me cacher à votre entendement divin, & où fuirai-je de devant votre face ? Si je monte dans le ciel, je*

vous y rencontre ; ſi je deſcends juſqu'aux enfers, vous y êtes préſent ; ſi je prends des aîles pour voler aux extrémités de la terre, c'eſt votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuſe pour me montrer à vous. Car les ténèbres, ô mon Dieu, ne ſont point obſcures pour vous, & la nuit pour vous eſt auſſi claire que le plus grand jour (a). Voilà comment raiſonnoit ce ſaint Roi, concluant delà l'obligation où il étoit de ſe tenir toujours en la préſence de ſon Dieu. Pourquoi ne le conclurai-je pas moi-même & pour moi-même.

SECOND POINT. L'utilité de ce même exercice de la préſence de Dieu conſiſte en ce que c'eſt un ſouverain préſervatif contre le péché, & de plus, une voie courte & abrégée pour arriver à la perfection.

Préſervatif contre le péché : car rien n'eſt plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penſer, je ſuis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvemens de mes paſſions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de ſuccomber dans les plus dangereuſes occaſions, que de

(a) *Pſalm. 138.*

me dire : Je suis en présence de mon Juge, en presence de celui qui va me condamner, & qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chûte dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément, que parce que nous perdons la vue de Dieu ; & à peine pécherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime ; mais pécher contre Dieu à la vue même de Dieu, c'est un monstre, & il y auroit peu de pécheurs qui en vinssent jusques-là, s'ils étoient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que fit à soi-même l'Enfant prodigue, quand il dit dans la douleur & dans l'amertume de son ame : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, & devant vous* (a).

Voie courte & abrégée pour arriver à la perfection : c'est ce que Dieu lui-même enseignoit à Abraham, lorsqu'il lui disoit, *Marchez en ma présence, & vous serez parfait* (b). Car, la vraie perfection de l'homme chrétien & du Religieux est de bien faire toutes ses actions ; de ne les point

(a) *Luc. c. 15.* (b) *Genes. c. 17.*

faire lâchement, de les faire avec application & avec ferveur. Or, qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, & corriger en moi le désordre d'une vie négligente & lâche, que la vue & la présence de Dieu? Dieu m'examine, & je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis je être tiède & languissant dans son service, & en ce que je fais pour lui? Ajoutez, que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les ames justes, & un soutien dans les efforts & les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée : Dieu est avec moi, tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, & est occupé de moi. Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, & pour m'affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel est le fruit de la présence de Dieu. *Que les justes*, dit l'Ecriture, *soient remplis d'une sainte joie* (a); & comment ne le seroient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, & qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu.*

TROISIÈME POINT. Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu

(a) *Psal. 67.*

demande deux choſes : l'une eſt d'éviter ſoigneuſement tout ce qui peut être un obſtacle à la préſence de Dieu, & l'autre de s'aſſujettir avec fidélité à tout ce qu'on ſait être un moyen pour l'acquérir & pour la conſerver.

En éviter les obſtacles. Ce ſont, par exemple, les vains amuſemens du ſiècle, certains divertiſſemens où le cœur ſe répand trop au-dehors, certaines joies déréglées qui diſſipent l'eſprit; certaines ſociétés qui nous détournent de nos devoirs; certaines liaiſons d'amitié, qui nous attachent aux créatures, juſqu'à en être tout occupés; l'excès des déſirs, qui nous agitent & qui nous partagent; la véhémence des paſſions, qui nous altèrent & qui nous troublent; les converſations inutiles, qui nous rempliſſent l'imagination de bagatelles; les ſoins ſuperflus, qui nous embarraſſent; les occupations trop grandes & trop fréquentes, qui nous accablent; mille affaires, où nous nous engageons; mille ſujets de diſtraction, que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela eſt incompatible avec la préſence de Dieu. Et il eſt bien raiſonnable, ô mon Dieu, que j'en uſe ainſi : car puiſque votre divine préſence eſt pour moi un tréſor ſi précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter, pour le poſſéder, & je ne l'a-

cheterai jamais trop cher. Heureux, si par-là je parviens à l'obtenir ; & si renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence, qui dès cette vie est une félicité anticipée.

S'assujettir aux moyens d'acquérir & de conserver la présence de Dieu : tels que sont la prière, demandant tous les jours à Dieu ce riche don, & lui disant avec le Prophète Royal : *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux* (a), & faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence. Le silence & la retraite, ayant chaque jour des heures reglées pour vaquer à Dieu, & pour se séparer du bruit & du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions, n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu ; accomplissant en tout la volonté & le bon plaisir de Dieu ; cherchant Dieu jusques dans les plus indifférentes, & se le proposant pour fin ; ne considérant les créatures, que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu ; le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds, les hommes comme les ministres de sa providence, les prospérités comme les effets de sa libéralité, les adversités comme les châtimens de sa

(a) *Psal.* 5.

juſtice. Voilà le ſecret de ne perdre jamais la préſence de Dieu. Voilà par où ſaint Ignace de Loyola s'élevoit ſans ceſſe à Dieu. Il ne lui falloit que la vue d'une fleur, pour le ravir hors de lui-même, & pour lui donner la plus haute idée du ſouverain Auteur de la nature. Puiſſions-nous de cette ſorte, ſelon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu par-tout & en tout.

SIXIÉME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Pauvreté de Jéſus-Chriſt dans ſa Nativité.

Scitis gratiam Domini noſtri Jeſu-Chriſti; quoniam propter vos egenus factus eſt, cùm eſſet dives.

Vous ſavez quelle a été la miſéricorde de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, qui de lui-même étant riche, s'eſt fait pauvre pour vous (a).

PREMIER POINT. C'EST dès ſa naiſſance, que Jéſus-Chriſt commence à exécuter le deſſein qu'il avoit formé de vivre & de mourir pauvre. Ce Dieu de majeſté, ce ſouverain Auteur de toutes choſes, & par conſéquent à qui toutes choſes appartenoient, pouvoit naître au milieu des richeſſes & dans l'abondance. Il ſembloit même que cet état convenoit davantage,

(a) *II. Cor. c. 8.*

non-seulement à la dignité de sa personne, mais, à la fin de sa mission. Car, venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes & pour les soumettre à sa loi, pouvoit-il mieux les engager à le suivre, que par l'éclat & la pompe d'une condition opulente? Du moins les Juifs avoient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendoient, & croyoient-ils qu'il se feroit voir dans la splendeur, & qu'il les combleroit de biens temporels. Mais, que les vues du Seigneur sont différentes des nôtres, & au-dessus de nôtres! Ce Messie, ce Désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté: & pourquoi? parce qu'il vouloit d'abord par son exemple persuader au monde cette vérité, qu'il devoit ensuite nous annoncer lui-même dans son Evangile; *Bienheureux les pauvres* (a).

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte Nativité; & comme la première leçon qu'il avoit à nous donner, étoit du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, & où il nous représente son adorable humanité. Exemple plus puissant que tous les discours. Exemple qui nous découvre sensiblement le mérite & le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, & qu'il l'a préférée à toutes

(a) *Matth. c. 5.*

les richeſſes du ſiècle. Exemple le plus propre à nous en inſpirer, non ſeulement l'eſtime, mais l'amour & le goût, puiſque nous la voyons conſacrée dans ſa perſonne de ce Dieu Sauveur, qui ne s'y eſt réduit & ne l'a embraſſée que pour nous.

C'eſt à cette pauvreté qu'il m'a ſpécialement appelé par ſa grâce; & un avantage ſingulier de la profeſſion religieuſe eſt d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jéſus-Chriſt. Il y a des pauvres dans le monde : mais, les uns ne ſont pauvres que d'effet & que par la néceſſité de leur condition, ſans l'être de cœur & d'affection; & les autres le ſont d'affection & de cœur, ſans l'être réellement & en effet. La pauvreté des premiers n'eſt qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent, & dont ils ſe plaignent: d'où il s'enſuit que ce n'eſt point la pauvreté de Jéſus-Chriſt, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des ſeconds eſt une pauvreté chrétienne & agréable à Dieu; leur cœur eſt détaché des biens qu'ils ont dans les mains, &, ſelon la maxime de l'Apôtre, ils les poſſédent comme s'ils ne les poſſédoient pas : mais, ce n'eſt pas là néanmoins toute la pauvreté de Jéſus-Chriſt, lequel a voulu ſe dépouiller de toute propriété & de toute poſſeſſion.

Il n'y a, à bien parler, que le Reli-

gieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, & encore plus pauvre de volonté ; pauvre en effet, car il a tout quitté ; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même qui par le secours & l'inspiration d'en-haut, s'est déterminé à quitter tout, & qui seroit prêt de renoncer au monde entier, s'il en étoit maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice, que je puis dire à Jésus-Christ comme les Apôtres ; *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre* (a). Et si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice, que je puis attendre de la part de Jesus-Christ cette réponse si consolante & cette grande promesse : *Vous serez assis sur des trônes de gloire* (b). Avec une telle espérance, & soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié ? Dois-je même le compter pour quelque chose ? Dois-je le regarder comme un don que j'ai fait à Dieu ; ou n'est-ce pas une grâce que Dieu m'a faite de l'agréer & de vouloir bien l'accepter ? La pauvreté où je vis, ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jesus-Christ ? Ne me devient-elle pas douce & aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jesus-Christ ? Ne me devient-elle pas infini-

(a) *Matth. c. 19.* (b) *Ibid.*

ment chère & précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au Royaume de Jesus-Christ & à une félicité éternelle.

SECOND POINT. Si d'une part la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jesus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait entre l'un & l'autre une ressemblance entière & une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux & qu'à contempler cet enfant Dieu dans l'étable où il est né. Cette étable, voilà sa demeure; cette crêche, voilà son berceau; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos, ces miserables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtemens. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se defendre du froid de la nuit, de l'extréme rigueur de la saison, de toutes les injures du temps? Est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, & qu'il ne les ressentit point? Il étoit homme comme nous; passible comme nous, encore même plus que nous par la délicatesse de son corps; & ses larmes, ses cris donnoient assez à entendre ce qu'il souffroit. Mais, du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, & il est venu sur la terre en porter tout le fardeau & en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adreſſe là-deſſus aux riches du monde; & pour leur inſtruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naiſſant, de cette crêche de ces langes. Quoique dans ma profeſſion je ne puiſſe être mis au nombre des riches du ſiècle, je ne dois point me rendre moins attentif à cette même voix; & ce qu'elle m'annonce, ne doit guere me donner moins de confuſion. Elle me repréſente l'état pauvre de mon Sauveur; & par un juſte retour ſur moi-même elle m'engage à me comparer avec lui, c'eſt-à-dire, à rougir en ſa préſence de ma foibleſſe & à la reconnoître. Car, il eſt vrai, je mène une vie pauvre: mais dans le fond, à quoi ſe réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaiſon avec l'étable, avec la crêche, avec ces langes uſés & déchirés? Ai-je les mêmes incommodités à endurer? Me ſuis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités? Ai-je manqué en quelques rencontres des choſes néceſſaires? Tout pauvre que je ſuis, n'ai-je pas ce qui me ſuffit? La religion s'eſt chargée d'y pourvoir. Elle ne s'eſt pas chargée de pourvoir au ſuperflu ni au délicieux: ce n'eſt point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre; & ſans doute ce ſeroit une étrange pauvreté que la mienne, ſi je prétendois l'accorder avec les délices & les ſuperfluités,

Mais, quant à ce néceſſaire, dont de ſages inſtituteurs ont jugé que je ne pouvois me paſſer, dont tant d'autres avant moi ſe ſont contentés, & dont tant d'autres comme moi ſe contentent encore préſentement, m'eſt-il refuſé, & ne me le fournit-on pas?

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les ſoins temporels, qui occupent une infinité de gens du monde pour s'aſſurer ce néceſſaire & pour ſe le procurer. N'eſt-ce pas aſſez pour moi? Hé! c'étoit bien aſſez pour tout ce qu'il y a eu de ſaints & de fervents Religieux, qui m'ont précédé dans la même obſervance & ſous la même règle. Que dis-je? C'étoit trop pour eux; & leur pauvreté, à les en croire, étoit toujours trop aiſée & trop commode. Bien-loin de vouloir élargir ce néceſſaire & l'étendre, ils ne penſoient qu'à le reſſerrer, autant qu'il leur étoit permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jéſus-Chriſt, & de l'en approcher de plus près. Ils ne ſe plaignoient que d'en être encore ſi éloignés. Hélas! j'en ſuis bien plus éloigné qu'eux: mais eſt-ce-là le ſujet de mes plaintes? O que de murmures ceſſeroient, que de retours de l'amour-propre ſeroient tout d'un coup arrêtés, ſi je venois à mieux comprendre que je ne l'ai compris juſqu'à préſent, ce que c'eſt que d'être pauvre comme Jéſus-Chriſt; ou

plutôt, si je comprenois mieux de quelle indignité il est dans un Religieux de se dire pauvre de Jésus-Christ, & de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT. Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais, Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose; d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'erreur & qui s'égare. Voilà comment raisonnoit saint Bernard, & ce raisonnement regardoit en général toutes les conditions: mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car, entre toutes les conditions où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la Religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités, & qu'on y recherche les aises de la vie? Une ame religieuse tombe alors dans les plus grossières erreurs, & sa conduite en est toute pleine. 1. Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre, parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté: mais, autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, & d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentimens avec lui; & quelle conformité y a-t-il entre

les sentimens de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, & ceux d'une ame qui dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodemens & de douceurs ? 2. Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit. Car, ce n'est pas l'avoir cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, & de savoir si bien se dédommager d'un côté de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3. Comme il arrive souvent que malgré toute son attention & toutes ses précautions, elle n'a pas à beaucoup près tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit delà qu'elle ressent tout l'effet & toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit, ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4. Après avoir abandonné peut être de grands biens, ou du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, & n'en est pas moins possédée que les mondains le sont d'une abondante fortune. 5. D'autant plus aveugle & plus dangereusement trompée, qu'elle se persuade en bien des occasions & sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé, & que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière, où l'on ait plus à crain-

dre, même dans la Religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? Et si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car, me suis-je toujours appuyé sur de bons principes, pour me rassurer? Combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses que je prenois pour de bonnes raisons, parce qu'elles secondoient mes désirs? De combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprêtées, ou trop étendues? Quoi donc, ai-je renoncé aux richesses du siècle, en vue des périls qu'elles portent avec elles, pour me jeter en d'autres embarras & en d'autres dangers du côté même de la pauvreté religieuse! l'ai-je embrassée cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces Religieux, qui dans un sens bien opposé à celui de l'Apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possédent tout? En vérité, falloit-il pour cela sortir du monde; & après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberoit quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expé-

rience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenois moi-même un exemple!

CONCLUSION. Dieu Créateur du Ciel & de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant, & que je vois dans la misère d'une étable & d'une crêche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence, de tout ce que le monde me destinoit, & de tout ce que j'y pouvois prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que par votre grâce je serois actuellement disposé à vous sacrifier un Royaume, si je le possédois, & que je n'en voudrois être le maître que pour vous l'offrir.

Hélas! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant; & voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter; ce qui dépend de nous, nous vous le refusons. Car, il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des Royaumes, ni à des Empires que je n'ai pas, & que je n'aurai jamais: mais ce que vous voulez de moi, c'est que par un esprit de pauvreté je me defasse de ceci & de cela, où mon cœur est attaché, & dont je sens bien que je devrois apprendre à me passer. C'est peu de chose; mais si je vous étois fidèle en ce

peu de choſe, que vous répandriez ſur moi de grâces & de tréſors ſpirituels ! Et parce que j'ai toujours répugné juſques à préſent à vous l'accorder, que ce peu de choſe a cauſé de dommage à mon ame, & lui en peut cauſer dans la ſuite ! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, & de quoi je dois me dépouiller : voilà l'offrande que je dois porter à votre crêche. Ah ! ſi ce peu de choſe marrête, que ſeroit-ce, mon Dieu, s'il étoit queſtion de grandes choſes ? En quelque dénûment que la pauvreté religieuſe me réduiſe, il ne ſera jamais tel que le vôtre, ni jamais il ne ſera comparable aux dons céleſtes & à l'infinie récompenſe que vous avez promis aux pauvres évangéliques.

SECONDE MÉDITATION.

De l'Obéiſſance de Jéſus-Chriſt dans ſa Fuite en Egypte.

Humiliavit ſemetipſum factus obediens.

Il s'eſt abaiſſé lui-même, & s'eſt fait obéiſſant (a).

PREMIER POINT. QUOIQUE l'ordre que reçut Joſeph de la part du Ciel & par le miniſtère d'un Ange, de s'enfuir en Egypte avec Jéſus & Marie, ne s'adreſſât pas immédiatement à Jéſus-Chriſt, il le regardoit néanmoins, & ne regardoit même que lui. Et parce que cet enfant Dieu avoit une pleine connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit, on peut conſidérer cette fuite ſi prompte & ſi peu préparée, comme l'effet de ſon obéiſſance.

Ce fut dans ſon principe une obéiſſance toute ſainte, puiſqu'elle n'étoit fondée que ſur une conformité parfaite de ſa volonté avec la volonté de ſon Père, à qui ſeul il vouloit plaire, & en qui il ſe confioit uniquement. Il l'enviſageoit non-ſeulement dans cet Ange envoyé d'en-haut, mais dans Joſeph à qui l'Ange avoit parlé, &

(a) *Philipp. c. 2.*

qui

qui devoit être lui-même en cette occasion l'Agent & le Ministre de Dieu. Ce divin Enfant se laissa donc conduire, & n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale & d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence & de ceux qu'elle avoit chargés du soin de sa personne. Or, telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie : car, c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, & sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puisque pour obéir en Religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes Supérieurs, & qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ : non-point à la vérité par Jésus-Christ en personne, mais par Jésus-Christ représenté dans son Vicaire & dans toutes les puissances de l'Eglise légitimement ordonnées. De sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine que si elle s'étoit faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, & qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire de plus que m'étant soumis volontairement & de gré à cette juridiction divine & humaine tout ensemble, c'est Dieu qui me gouverne par mes Supérieurs, & que je suis obligé de leur rendre obéissance, non-pas en tant

que ce ſont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ſes volontés. Et parce que cette vérité ſubſiſte indépendamment des imperfections de ces Supérieurs & de leurs foibleſſes, indépendamment des contradictions de mon eſprit & des répugnances de mon cœur, de-là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours ſubſiſter; & que malgré tout ce que je découvre de défauts dans un Supérieur, je dois toujours également le reſpecter, ou plutôt reconnoître & reſpecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent : car, à n'en juger que ſelon les lumières naturelles, ſouvent je pourrois craindre de m'égarer en ſuivant les vues de mes Supérieurs. Mais, j'obéis néanmoins, parce que j'eſpère que Dieu touché de mon obéiſſance, leur inſpirera ce qui me convient : qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront deſtiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourroient s'y rencontrer pour moi ; & que ſuppoſé même qu'ils ſe fuſſent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur ; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable eſprit de dépendance, & qu'il m'en récompenſera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, c'est celui de ma volonté ; & qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu, qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même, & de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quels fonds de consolation pour une ame religieuse & soumise ! Quel mérite de l'obéissance ! Mais, au-contraire quand je me rends difficile aux ordres de mes Supérieurs, & que je veux m'y soustraire, quel renversement & quel sujet de crainte pour moi ! *Ce n'est point vous*, disoit Dieu à Samuel, parlant des Juifs qui demandoient d'être gouvernés par un autre que ce Prophète, *ce n'est point vous qu'ils ont rejeté : c'est moi-même* (a). Ainsi en désobéissant à un Supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu même que je m'élève, c'est de Dieu même que je me sépare & de volonté & d'action. Or, qu'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu !

SECOND POINT. Autant que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devoit-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissoit-il. De

(a) *I. Reg. c. 8.*

quitter dès les premiers jours de sa naissance son propre pays, & d'être transporté dans un pays étranger; de s'exposer, tout enfant & tout foible qu'il étoit, aux fatigues & aux périls d'un rude voyage; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, & de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provision; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidèle & ennemi des Juifs; d'y vivre obscur & inconnu, dans une pauvreté extrême & dans un besoin absolu de toutes choses; enfin d'y demeurer jusqu'à ce que la providence l'en retirât: car l'Ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve? & jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à surmonter?

Cependant le père, la mère, l'enfant; toute cette sainte famille obéit. Point de retardemens, point d'excuses ni de représentations. *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, & s'enfuit en Egypte* (a). A examiner la chose selon les vues humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devoient arrêter une obéissance si prompte & si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant, encore au berceau, pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténèbres, & de

(a) *Matth. c. 2.*

tant de risques qu'il y avoit à courir sur la route ? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance, & Dieu ne pouvoit-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode ? Voilà comment on raisonne jusques dans la Religion, & n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets, où il n'étoit pas question à beaucoup près, pour accomplir ma règle, & pour satisfaire à ce qu'exigeoient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence ? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient ; tout me devient impossible, & j'ai toujours des prétextes à alléguer ou de foiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle & d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit. Que là-dessus un Supérieur ne se rende pas à mes remontrances & qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jeter dans le trouble & pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable ; & sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paroît rigueur outrée & dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du-moins ne l'ai-je pas ainsi pensé ?

Ce qu'il y a de plus étrange, & ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'est que la plupart des

choſes ſur leſquelles je murmure avec plus d'amertume, & contre leſquelles je me récrie plus hautement, ne me paroiſſent inſoutenables, que dès qu'elles me ſont enjointes par l'obéiſſance. Du moment qu'on les laiſſeroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-deſſus de mes forces, & je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel eſt l'état de mon cœur, & c'eſt ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable eſprit d'obéiſſance me faciliteroit de devoirs, & qu'il me les adouciroit même! Car, voilà ce qui me manque. Avec cet eſprit obéiſſant, il n'y a point de victoire, ſelon la parole de l'Ecriture, que je ne fuſſe en état de remporter : mais ſans ce même eſprit, il n'y a rien de ſi léger qui ne me ſemble un joug inſupportable.

Quand le Fils de Dieu obéiſſoit à ſon Père, en s'éloignant de ſa patrie, & ſe retirant chez des Idolâtres, il étoit dès-lors, ſelon la préparation de ſon cœur, *obéiſſant juſques à la mort de la Croix* (a) : c'eſt-à-dire, que dès-lors il étoit diſpoſé à être un jour crucifié, & à mourir par obéiſſance. Voilà, ſi mon obéiſſance eſt auſſi parfaite qu'elle devroit l'être, la diſpoſition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me ſoumettre à

(a) *Philip. c. 2.*

l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentoit. Or, ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance dans les plus petites choses me fait tant de peine? J'ai bonne grâce de me plaindre des ordres qu'on me donne & des règles qu'on m'impose. Ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

TROISIÈME POINT. L'obéissance de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaires. 1. Ce divin Sauveur porta avec lui ces grâces de salut qui sanctifièrent l'Egypte, & se répandirent dans la suite des années sur tant de solitaires & de pénitens, dont les déserts furent remplis, & dont la vie angélique a fait l'édification & l'admiration de tout le monde chrétien. 2. Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, & le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que malgré toutes les mesures de ce Roi barbare & impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre, où Hérode, parmi tant d'innocens, prétendoit l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de

l'obéissance religieuse, bien-loin de regarder la sujétion où elle me réduit, comme un joug pesant, & de m'en plaindre, je m'y soumettrois avec joie, & je ne voudrois rien faire qu'elle n'eût réglé & ordonné. C'est cette obéissance religieuse, qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fut-ce la chose la plus basse en elle-même & la plus servile, mon obéissance la consacre, & lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse, qui attire sur nous les grâces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre; & par-là il se trouve engagé à m'accorder son secours & à récompenser ma fidélité. De-là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance, sont communément celles que Dieu bénit davantage, & qui réussissent le mieux, soit pour l'édification & le bien du prochain, soit pour notre propre avancement & notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut & de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle, & portée par sa pente na-

turelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise, & un frein qui la retienne. Or, l'obéissance lui sert de l'un & de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite & la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite & toujours sainte, je suis en sureté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle & qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte, ni plus solide, que celle qui est fondée sur l'obéissance : mais toute vertu qui s'en écarte, n'est plus qu'une vertu apparente & qu'une illusion.

Sont-ce là les avantages dont je suis touché, & que je me propose dans l'obéissance que je rends à mes Supérieurs, ou que je reconnois devoir leur rendre ? S'ils disposent de moi d'une manière conforme à mes vues & à mes désirs, & si dans les règlemens qu'ils font & les ministères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité, & de quoi contenter mon amour-propre, voilà par où l'obéissance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver & de me perfectionner selon Dieu & selon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer, que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, & de me procurer de sa part une plus grande abondance de grâces toutes spi-

rituelles; que je n'y voie qu'une occasion favorable & un moyen très-efficace de rompre ma volonté, de l'assujettir & de me mettre en garde contre ses erreurs & ses égaremens, c'est à quoi je suis peu sensible, & ce qui ne fait guère d'impression sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoins que toute mon obéissance, si ce n'est pas là ce qui l'anime? que me sert-il d'en avoir fait le vœu; & l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai: mais dès que j'y chercherai toute autre chose, par un juste châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche; & souvent n'y trouverai-je que des sujets de peine, & des occasions de péché, que je ne cherchois pas.

CONCLUSION. C'est par une providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toute la disposition de ma vie, & me déclarer sur chaque chose par l'organe de mes Supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement, ou que vous me parliez par eux; c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez, & vous qui me conduisez. Or, qui peut mieux me conduire que vous, & à qui puis-je plus sûrement me confier qu'à vous-même?

C'est donc, mon Dieu, sous votre con-

duite que je viens me ranger tout de nouveau : mais pour me confirmer dans cette voie de l'obéiſſance où je veux déſormais rentrer, & d'où je ne veux plus ſortir, donnez-moi, Seigneur, toute la ſimplicité & toute la docilité des enfans. Toute leur ſimplicité dans l'eſprit, & toute leur docilité dans le cœur. Car, voilà le modèle que vous nous avez propoſé dans votre Evangile, & ſur lequel nous devons nous former. Avec cette ſimplicité d'un enfant, je ne raiſonnerai plus tant ſur ce qui me ſera commandé. J'obéirai, & je vous laiſſerai examiner les vues & les intentions des perſonnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à oppoſer, ni tant de repréſentations à faire ſur ce qu'on ſouhaitera de moi. Quand même dans le ſecret de mon cœur j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois ſans murmure, & je me tiendrai dans le reſpect & dans le ſilence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre, que de ſe rendre ſi dépendant, c'eſt s'expoſer dans une maiſon à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile & de plus pénible. Mais quoi que ce ſoit, Seigneur, que m'importe ? pourvu que mon obéiſſance vous honore, qu'elle me maintienne dans une ſainte paix, qu'elle contribue à la ſatisfaction de ceux que vous

avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle ſerve à l'édification & au bon ordre de la Communauté, qu'elle me porte à vous & qu'elle m'y attache? A une ame obéiſſante & vraiment religieuſe, tout eſt égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez, & que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la vie cachée de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa Prédication.

Et descendit cum illis, & venit Nazareth, & erat subditus illis.

S'étant mis en chemin avec Marie & Joseph, il alla à Nazareth, & il leur étoit soumis (a).

PREMIER POINT. VOICI sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; & quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer, que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce saint Maître, jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-Dieu, qui étoit rempli de tous les trésors de la sagesse & de la science, qui possédoit dans un suprême degré tous les dons de la nature & de la grâce, qui pouvoit briller dans le monde & s'attirer l'estime & la vénération de tous les peuples : cet Homme-Dieu, qui jusqu'à l'âge de trente ans eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses, pour la gloire de son Père, s'il eût pris soin de se faire

(a) *Luc. c. 2.*

connoître ; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, & répandre l'Evangile par toute la terre : cet Homme-Dieu, qui n'étoit même envoyé que pour cela, & qui pour cela seul étoit descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée, & de trente-trois ans qu'il avoit à demeurer parmi nous, en a passé trente dans le silence & la solitude, & n'en a réservé que trois pour se produire en public, & pour annoncer le Royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière & retirée ? *Il étoit soumis à Marie & à Joseph* (a) : voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne savons rien de tout le reste, & il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres ; en sorte qu'il n'y eut que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par-là réprimer en nous ce désir de paroître, qui nous est si naturel, & qui cause tant de désordres dans les Maisons Religieuses. Il n'est pas possible qu'un Religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur ; & rien n'étoit plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde & de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu so-

(a) *Luc. c. 2.*

litaire & volontairement ignoré du monde.

Car, cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir, & que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, & que le salut du prochain y est engagé; que c'est une nécessité en telles & telles conjonctures; que la bienséance le veut ainsi; que cela sert à entretenir la charité; qu'il faut de la société dans la vie; qu'une si grande retraite nous rend inutiles, & nous empêche de faire valoir les talens que nous avons reçus. Spécieuses raisons, mais dont je voudrois en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le monde a-t-il plus besoin de moi, & y suis-je plus nécessaire? Connoissai-je mieux ce qui convient & ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société & de la charité? Ai-je des talens plus relevés, & dont il y ait plus de fruit à espérer? Ame vaine, apprends à te détromper & à te confondre. Au-lieu de ces maximes que m'inspire, jusques dans la Religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, & à laquelle je dois m'en tenir; c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, & délaissé même, non-seulement du reste des

hommes, mais de la Communauté où je vis; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma règle, & n'y entrant dans aucune affaire, bien-loin de m'embarrasser & de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes Supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au-dedans, soit au-dehors, il faut leur obéir, & m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai, des ministères où ils me destineront. Mais, quand j'agirai de la sorte, & quand sur-tout je ne me produirai au-dehors, que lorsque mes Supérieurs me l'ordonneront, & qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins; & y paroissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, & toutes mes fonctions que plus fidélement & plus saintement exercées.

Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence; & tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, & dire comme le Prophète Royal: *J'ai choisi d'être abject & le dernier dans la maison de mon Dieu.*

(a) *Psal. 83.*

SECOND POINT. Quelles étoient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée? Si nous en jugions par les apparences, ce n'étoit que des occupations basses en elles-mêmes, communes & serviles. Il travailloit avec Joseph, il partageoit avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille; il exécutoit ponctuellement ce que l'un & l'autre lui prescrivoient, sans rien omettre, ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit-ce là pour le Messie, pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu? Or, Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que le Sauveur des hommes devoit faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréoit, & le voyant adonné à de tels exercices, il disoit déjà de lui, quoiqu'avec moins de solennité & moins d'éclat, qu'au jour de son baptême: *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* (a). Pourquoi cela, parce qu'en toutes ces actions, Jésus-Christ se conformoit au bon plaisir de son Père; parce que toutes ces actions étoient animées d'un esprit intérieur, & relevées par des vues toutes divines. De-là vient qu'elles étoient si méritoires devant Dieu, & si agréables à ses yeux.

Il y avoit en ce temps-là des Princes sur la terre, & des Empereurs. Il y avoit de

(a) *Matth. c. 3.*

fameux Conquérans, qui rempliſſoient le monde de leur nom & du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs deſſeins, de leurs entrepriſes, de leurs faits mémorables. On les publioit par-tout, & on les exaltoit; mais, dans l'eſtime de Dieu ce n'étoit rien; & n'en étant, ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au-contraire on ne parloit point de Jéſus-Chriſt, on ne le connoiſſoit point, on ne ſavoit, ni ſon nom, ni ſa naiſſance, ni ſa demeure, ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été; mais, Dieu tenoit ſes regards ſans ceſſe attachés ſur lui, & n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le Ciel, & il ne faiſoit pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel ſoutien & quel ſujet de confiance pour une perſonne religieuſe, qui dans ſon état n'eſt employée qu'à des exercices, dont le monde ne tient aucun compte! Souvent même ſont-ce les dernières fonctions d'une maiſon & les plus humiliantes. Mais, ce qui la conſole, & ce qui eſt en effet bien conſolant pour elle, c'eſt la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même : *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée avec Jéſus-Chriſt en Dieu* (a). Car, dès que c'eſt une

(a) *Coloſſ. c. 3.*

vie cachée en Dieu, c'eſt une vie ſelon le gré de Dieu, par conſéquent une vie toute ſainte; & puiſque c'eſt une vie cachée avec Jéſus-Chriſt, c'eſt donc une vie toute conforme à la vie de Jéſus-Chriſt, à ſon eſprit & à ſes ſentimens. Or, quelle vie eſt plus à ſouhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la ſorte à mon Dieu, & qui me donne des rapports ſi étroits avec mon Sauveur & mon modèle ? C'eſt-là proprement la vie intérieure ; & dans une telle vie y a-t-il rien de ſi vil en apparence & de ſi mépriſable, que je me doive eſtimer au-deſſus de tout ? Ce ſeroit bien dégénérer de ma profeſſion, ſi je réglois autrement l'eſtime que je fais des choſes, que par la ſainteté qui y eſt attachée, & par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un & l'autre, tout eſt d'une valeur ineſtimable, tout eſt grand.

TROISIÈME POINT. De quel repos étoit accompagnée la retraite de Jéſus-Chriſt, & quelle paix n'y goûtoit-il pas? Inconnu au monde, il n'étoit point expoſé à ſes diſcours, ni ſujet à ſes contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maiſon pauvre où il ſe tenoit renfermé, & où il ſe bornoit à ſon travail, il n'avoit point de part à tous les mouvemens qui agitoient le reſte des hommes : il jouiſſoit tranquillement du ſilence & du calme de la ſolitude, & s'il s'entretenoit,

c'étoit dans le ſecret de ſon ame, avec ſon Père, dont il recevoit les plus ſenſibles & les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons déſirer ſur la terre, il eſt conſtant qu'un des plus précieux c'eſt la paix; mais, il n'eſt pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure, ou extérieure, un des plus aſſurés, c'eſt une vie retirée & cachée. Le monde eſt comme une mer orageuſe; au-lieu que la retraite eſt comme un port & un aſyle, où l'on eſt à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde eſtiment eux-mêmes la profeſſion religieuſe; & voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres qu'un bon Religieux, une bonne Religieuſe, ſont mille fois plus contens dans leur cellule, qu'on ne l'eſt dans le tumulte & les embarras du ſiècle.

Les plus mondains le diſent, & en cela ils diſent encore plus vrai que peut-être ils ne le penſent. Mais, ils le diroient bien autrement, s'ils avoient en effet connu par quelque épreuve les douceurs ſolides que goûte une ame accoutumée à vivre ſeule, & qui ſait ſe borner à cette vie particulière. Elle a ſes occupations, qui lui ont été marquées par l'obéiſſance, ou qu'elle s'eſt tracées elle-même. Ce ne ſont point des fonc-

(a) *Matth. c. 2.*

tions d'éclat, & c'eſt par-là juſtement qu'elles lui plaiſent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais du-reſte ſans vouloir s'ingérer en aucune autre choſe. Ainſi, elle eſt peu troublée de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & de mille événemens qui ſont pour tant d'autres une ſource d'inquiétudes & de chagrins. Souvent même n'en eſt-elle pas inſtruite, ni ne veut-elle pas s'en inſtruire. Et comment s'inquiéteroit-elle de tout ce qui arrive au-dehors, puiſqu'à peine elle ſait une partie de ce qui ſe fait auprès d'elle & dans l'intérieur de la Communauté? Dès que les choſes ne la regardent point, & qu'il ne s'agit, ni de la charité, ni du bien commun de la maiſon, elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien; car, la retraite religieuſe va juſques-là.

Ah! que de Religieux auroient mené dans leur état & y mèneroient une vie paiſible, s'ils avoient pris de bonne heure cet eſprit de retraite, & s'ils ſavoient ſe renfermer dans eux-mêmes! Mais, il ſemble que nous nous ſoyons à charge à nous-mêmes, & que nous ne puiſſions demeurer avec nous-mêmes. On veut ſe mêler de tout; pour cela il faut ſe trouver par-tout. Si l'on eſt arrêté, c'eſt une peine; & ſi l'on peut ſuivre ſon impétuoſité naturelle & aller où elle nous emporte, c'eſt encore le principe d'un plus grand mal. Car, il n'eſt pas poſſi-

ble que la diverſité des objets, que les différents intérets où l'on entre, n'excitent bien des déſirs & bien des paſſions dont la paix du cœur eſt altérée. La clôture & la cellule s'adouciſſent à meſure qu'on les garde; mais, c'eſt en les quittant trop ſouvent & trop long-temps, qu'on ſe les rend inſupportables. Il y faut néanmoins revenir, & voilà ce qui cauſe les dégouts & les ennuis. N'eſt-ce pas peut-être ce qui m'en a cauſé une infinité à moi-même? pourquoi ſur la terre chercher ſi loin mon bonheur & hors de moi, lorſqu'avec Dieu & avec ſa grâce, je puis le trouver dans moi & au milieu de moi?

CONCLUSION. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miſéricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre ſainte maiſon. Ce n'eſt pas ſeulement pour la vie future & pour mon ſalut, un lieu de ſureté; mais, c'eſt pour tout le cours de cette vie préſente, une demeure de paix. Il eſt vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait & un certain goût; & ce goût de la retraite n'eſt pas une des moindres grâces que puiſſe recevoir de vous une ame religieuſe. Vous me l'accorderez, cette grâce, puiſque je vous la demande, & que vous ſavez combien elle m'eſt néceſſaire.

Détachez mon cœur de tous les vains

muſemens qui peuvent le diſtraire & le diſſiper, & qui ne l'ont en effet que trop diſſipé & trop diſtrait juſqu'à cette heure. Faites-le rentrer au-dedans de lui-méme, & inſpirez-lui cet eſprit intérieur, qui ſeul eſt capable de le tenir dans le recueillement & dans le calme. Toute autre choſe où je voudrois établir mon repos en ce monde, peut me manquer; mais, ma retraite ne me manquera point, & ce ſera toujours ma reſſource & mon refuge.

Vous, ſur-tout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obſcure & la plus cachée. Je vous y trouverai, & qu'ai-je à ſouhaiter de plus? C'eſt-là que l'ame s'entretient avec vous, qu'elle vous parle & qu'elle vous entend, qu'elle vous poſsède & qu'elle vous goûte. Mais, vous n'êtes point dans le bruit; du-moins vous ne vous y faites guère connoître, ni guère ſentir. O mon Dieu, où ſerois-je bien ſans vous, & où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, ſi je vous ai toujours pour témoin, & ſi vous m'honorez de votre préſence? vous ſeul me tiendrez lieu de toutes choſes; & dans mon obſcurité & mes ténèbres, je ſerai plus en état de vous dire ſans ceſſe, avec la méme conſolation que vous le diſoit un de vos plus fidèles ſerviteurs: *Mon Dieu & mon tout.*

CONSIDÉRATION.

Sur les converſations avec le prochain.

IL y a peu d'Ordres Religieux, où tout commerce avec le prochain ſoit abſolument interdit. Dans la profeſſion religieuſe, comme ailleurs, on a certaines heures, où l'on peut converſer enſemble; & il n'eſt point même défendu d'avoir quelques connoiſſances au-dehors, ni de les entretenir. Mais il eſt vrai du-reſte, que dans les converſations avec le prochain, il ſe gliſſe bien des abus, où nous tombons très-communément, & dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui ſont pour nous d'une extrême conſéquence. La première, que nos converſations ſoient toujours accompagnées d'une modeſtie religieuſe & d'une ſage retenue. La ſeconde, qu'elles ſoient ſolides & utiles. Et la troiſième, que la charité y règne, & qu'elle en éloigne tout ce qui eſt contraire à l'eſprit d'union & de paix.

PREMIER POINT. Converſations accompagnées d'une ſage retenue & d'une modeſtie religieuſe. Car, de même qu'il y

a pour les personnes du monde des bienséances du monde, il y a pour les Religieux des bienséances religieuses : & par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu séantes dans un Religieux, & sont même tout-à-fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux Religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disoit aux premiers Fidèles : *faites voir en tout votre modestie* (a). Elle paroît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes & les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté, ni de trop étudié : l'affectation n'est bonne nulle part. Mais, sans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvemens trop précipités, certains gestes trop peu mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles & certaines expressions trop familières, sur-tout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des Religieux, de se persuader que par des conversations toujours enjouées & peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, & s'en attirent plus aisément l'estime & la confiance. Le monde est

(a) *Philipp. c. 4.*

au-contraire le censeur le plus éclairé & le plus sévère, que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, & quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession. Il y fait une réflexion particulière; & tout libertin, tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité & une circonspection, qu'il porte même quelquefois jusqu'au scrupule.

Ainsi dans les entretiens d'un Religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la discrétion, de la sagesse; & s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie & en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une Communauté. On le laisse parler & discourir tant qu'il lui plaît, & comme il lui plaît; mais, ses discours souvent sans ordre & sans règle, font peu d'impression, & l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; & c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De-là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive & trop trop mondaine dans ses façons de parler,

qu'elle eſt déjà fort diſſipée au-dedans d'elle-même & que dans la ſuite elle ne fera que ſe diſſiper toujours davantage. Une ame recueillie & qui porte par-tout la préſence & la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la ſorte à ſes vivacités naturelles. Elle eſt honnête & affable, mais ſans s'épancher tant au-dehors, ni entrer en de ſi grandes agitations. Elle n'eſt ni ſauvage, ni mélancolique; mais au milieu de ſa joie & dans les démonſtrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le ſérieux qui la doit tempérer. Elle ne demeure point dans un triſte & morne ſilence; mais elle ne cherche point auſſi à tenir ſeule la converſation, ni à maîtriſer tous ceux avec qui elle traite. Elle dit ſimplement ce qu'elle penſe, & laiſſe à chacun le loiſir de s'expliquer à ſon tour, n'interrompant jamais, & toujours plus prête à écouter qu'à ſe faire entendre. Qu'on éviteroit de fautes dans la ſociété, ſi l'on ſe formoit ſur ce modèle, & ſi l'on ne s'écartoit jamais du reſpect chrétien & religieux qu'on ſe doit les uns aux autres!

SECOND POINT. Converſations ſolides & utiles. Ce n'eſt pas à dire qu'elles doivent toujours rouler ſur des matières ſpirituelles & de pure piété. Cela ſeroit à ſouhaiter parmi des religieux: mais après tout, comme la Religion accorde quelques heu-

res d'entretien pour récréer l'esprit & pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté, & ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés & moins importants. C'est une tolérance raisonnable & très-convenable.

Mais, ce qui ne conviendroit en aucune sorte, ce seroit, 1. Qu'entre des personnes religieuses on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, & qu'on employât des temps considérables en de puérils & de vains discours. 2. Qu'on ne parlât que des affaires du monde, & de ce qui s'y passe; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, & pour entendre le récit de tous les bruits qui courent & de toutes les nouvelles qui se répandent. 3. Qu'aux heures même où le silence est ordonné, on se réunit plusieurs ensemble, en des lieux particuliers & contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une Communauté, & pour en raisonner fort utilement. 4. Que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dit pas peut-être un mot de Dieu, ni qui pût porter à Dieu; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde & à ses sentimens. 5. Qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner sur les choses du ciel, & à y jetter quelques pa-

roles d'édification ; qu'on en conçût du dédain, & qu'on en témoignât du dégoût & de l'ennui. Voilà encore une fois ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu & dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris ? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'ame, & eût rallumé toute sa ferveur ; car, souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Emmaüs, se sentoient tout brûlants de zèle, pendant qu'il conversoit avec eux, & qu'il leur expliquoit les divines Ecritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations ? Un cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence & de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourroient en rendre témoignage.

Ce qui paroît encore plus à déplorer, c'est que des Religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du Christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, & qu'ils n'en fussent bientôt fatigués.

Il eſt vrai qu'il y faut de la prudence, & qu'on ne doit pas faire de la converſation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choſes ſont certaines. 1. Les ſéculiers ne ſe rebutent point ſi aiſément qu'on le penſe, de ce que leur dit une perſonne religieuſe, pour les édifier & leur inſpirer des ſentimens chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils diſcours, peut-être en ſeroient-ils étonnés & en feroient-ils quelques railleries. Mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un Religieux. Ils y ſont plus d'attention, & n'en ont que plus de reſpect pour lui, voyant qu'il parle conformément à ſon état, & qu'il s'acquitte en cela de ſon devoir. 2. Non-ſeulement ils ne s'en rebutent point, mais pluſieurs même en ſont touchés: ils s'y affectionnent & en profitent; & s'ils avoient à ſe ſcandaliſer, ce ſeroit plutôt qu'un homme auſſi étroitement dévoué à Dieu que l'eſt un Religieux par ſa profeſſion, ne les fît jamais ſouvenir de leurs obligations envers ce premier Maître, & du ſoin qu'ils doivent prendre de le ſervir & de ſe ſauver. 3. Enfin, ſuppoſé que de ſemblables converſations ne les accommodent pas, ce qui s'enſuivra de-là, c'eſt qu'on les verra moins, & c'étoit l'excellent principe de S. Ignace de Loyola. Ou les gens du monde,

disoit-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifiants, & alors Dieu en sera glorifié, & j'aurai ce que je demande : ou dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, & alors ils me feront moins perdre de temps, & j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire en effet d'être tant dans le monde & avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à sa sanctification, ni à la nôtre ? Est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées ? Autant & beaucoup mieux vaudroit-il demeurer dans la retraite, & selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensévelir leurs morts* (a). Les Apôtres parcouroient le monde, mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le Royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, & peut-être plus qu'on ne l'eût été dans le monde même.

TROISIÈME POINT. Conversations charitables & sans offense de personne. Le Sage a dit en général, que celui qui ne pêche point dans ses paroles, est un homme parfait : mais on peut dire en particulier

(a) *Matth. c. 8.*

au regard de la charité, que c'eſt une grande perfection & une vertu bien rare, de ne la bleſſer jamais dans les entretiens. Car, voilà dans les maiſons mêmes religieuſes, le plus commun & le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle ſe trouve altérée en diverſes manières, dont les plus ordinaires ſont :

1. Les impatiences naturelles & les chagrins de certains eſprits colères & bruſques, qui ne ſavent s'exprimer ſur rien en des termes de douceur. On ne peut preſque leur parler, ſans s'expoſer à une réponſe déſagréable ; & l'on a beau prendre toutes les précautions poſſibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à eſſuyer.

2. Les conteſtations qui naiſſent, & les diſputes où l'on s'échauffe de part & d'autre. Cela vient ſur-tout de deux ſortes de caractères très-fâcheux dans le commerce de la vie. Les premiers ſont contrediſants, & les ſeconds ſont opiniâtres. D'où il arrive que les uns, par un eſprit de contradiction, formant toujours des difficultés ſur ce qu'on leur dit, & les autres, par un eſprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils ſe ſoient trompés, on s'échappe en bien des paroles, dont les cœurs ſont piqués & ulcérés.

3. Les railleries, ſoit qu'on ſoit trop libre à les faire, ou qu'on ſoit trop délicat à

s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle foiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démésurée de railler de toutes choses & de quiconque, qu'ils le font sans ménagement & sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, & ne s'inquiétent guere si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle : & quoiqu'elle puisse être mal fondée, & que souvent dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudroit néanmoins prendre garde : & non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderoit. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne. On en fait tout le sujet de l'entretien ; & à ses dépens, on se donne une récréation & un divertissement peu sortable.

4. Les jugemens & les murmures, ou contre des Supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la Communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose, (& combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde ?) quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du-moins si l'on en parloit dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir :

mais, on sait assez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentimens, & par un secret penchant à condamner & à censurer.

5. Les médisances. Ce point est plus important, & les Religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la Religion la conscience plus timorée & plus étroite; mais, sur l'article de la médisance, les plus réguliers & les plus séveres ont quelquefois une conduite & des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; & par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, & qu'on devroit tenir secret.

La charité doit corriger tout cela & bannir tout cela des conversations chrétiennes; à plus forte raison des conversations religieuses. Point d'amertumes dans les paroles, ni de brusqueries. On n'est pas toujours maître d'empêcher que certains mouvemens ne s'élevent dans le cœur: mais au-moins faut-il avoir assez d'empire sur soi pour les tenir cachés au-dedans, & pour n'en rien faire paroître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altérations. Chacun a sa pensée, & chacun peut la produire, quoique contraire

à la pensée des autres. Mais, du moment que la question commence à dégénérer dans une espèce de différend, & qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux se renfermer dans le silence, & ne pas poursuivre, que de s'obstiner par une fausse gloire à remporter un vain avantage, & d'être par-là un sujet de discorde. Point de traits railleurs & piquants. Un mot assaisonné d'un certain sel & dit agréablement, n'est pas toujours condamnable, pourvu que personne n'y soit intéressé, ou que celui qui pourroit y avoir quelque intérêt, prenne bien la chose, & n'en témoigne aucun déplaisir. Mais, après tout, une raillerie trop fréquente a souvent de fort mauvais effets. Et il ne faut point alléguer pour excuse qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent & que d'innocent, ce n'est plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en souffre : or, il n'est presque pas possible qu'elle n'en souffre, par l'extrême délicatesse de la plupart des esprits, qui s'offensent aisément, & ressentent très-vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du-moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque chose à reprendre, on peut en secret s'en expliquer avec une personne de confiance, soit supérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement & devant toute une assemblée,

c'eſt une eſpèce de révolte, ou c'eſt en quelque manière vouloir l'exciter. Enfin, point de médiſance. Car, ſi la médiſance eſt un péché grief dans des Séculiers, qu'eſt-ce dans les Religieux ? Parlons bien de tout le monde; ou ſi nous n'avons rien de bon à dire, taiſons-nous. En gardant ces règles, on ſe préſerve d'une infinité de déſordres; on rend la ſociété religieuſe également édifiante & douce, & c'eſt ainſi que ſe vérifie la parole du Prophète Royal : *Quel avantage & quel bonheur pour des frères de vivre enſemble & dans une ſainte union* (a)!

(a) *Pſalm. 132.*

SEPTIÉME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Charité de Jésus-Christ dans sa Vie agissante.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés (a).

PREMIER POINT. APRÈS avoir passé trente années dans l'obscurité de la retraite, Jésus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Evangile, & voilà ce que nous appellons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, & c'est-là sans doute qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité. Car, cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour converser avec les hommes, & sans elle il n'y a point

(a) *Joan. c. 15.*

de société qui puisse subsister. Or, la charité de Jésus-Christ dans le cours de sa prédication eut sur-tout trois qualités, qui doivent me servir de modèle. Car, ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, & une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain, & s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, & cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue & sa modération inaltérable. Que n'eût-il point à endurer de la part d'un peuple grossier & incrédule, à qui il annonçoit ses divines vérités ? Avec quelle condescendance ménageoit-il tant d'esprits opposés, & s'y accommodoit-il pour les persuader & pour les gagner ? Combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistance & de contradictions ? Qu'étoit-ce que ses Apôtres ? Des pauvres pécheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former ? Souvent ils ne comprenoient pas ce qu'il leur disoit, & pour se faire mieux entendre à eux il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses, & les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations & des disputes,

& il s'employoit à les appaiſer ; vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient cauſer, ſe communiquant à eux, & bien-loin de ſe tenir importuné de leur préſence, voulant ſans ceſſe les avoir auprès de lui.

Ainſi, il a bien pu nous dire ce qu'il dit en effet dans ſon Evangile : *Apprenez de moi combien je ſuis doux & pacifique* (a), & en même temps apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris juſqu'à préſent ? Ai-je appris à ſupporter les foibleſſes des autres ? Il faut bien qu'ils ſupportent les miennes ; & n'eſt-ce pas une des plus grandes injuſtices, quand je veux qu'ils me faſſent grâce ſur une infinité de choſes qui m'échappent, & que je ne leur fais grace ſur rien ? Ce ſont leurs mauvaiſes qualités qui doivent ſervir à perfectionner & à purifier ma charité, au-lieu de l'affoiblir. Car, ſi je n'étois obligé d'avoir de la charité & de la douceur, que pour des gens accomplis & à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurois, ne ſeroit d'aucun mérite : ou, pour mieux dire, je n'en aurois pour perſonne, puiſqu'il n'y a perſonne ſans défaut. Si je n'avois à vivre qu'avec des Anges, ou avec des hommes impeccables, cette charité douce & patiente ne me

(a) *Matth. c. 11.*

ſeroit pas néceſſaire, parce qu'elle ne me ſeroit d'aucun uſage. Mais, j'ai à vivre avec des eſprits qui ont leurs idées particulières, comme nous avons chacun les nôtres ; qui ont leurs humeurs, leurs caprices, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'eſt ce qui ne m'appartient pas, & de quoi je ne viendrois pas à bout. Il ne me reſte donc, pour le bien de la paix & pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux, autant qu'il eſt poſſible, & de les gagner par la douceur.

Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils poſſéderont toute la terre (a), c'eſt-à-dire, qu'ils ſe concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre? ou plutôt, combien là-deſſus ai-je de reproches à me faire? Combien de fois, au-lieu d'uſer envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait reſſentir mes dédains & mes hauteurs? Combien à ſon égard m'eſt-il échappé & m'échappe-t-il ſans ceſſe de paroles aigres, de manières bruſques, de mépris? Souvent même je n'y fais aucune attention, & je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenſer. Ce ſeroit bien pis, ſi je venois, comme quelques-uns, à m'en applaudir, & à m'en ſavoir gré. Voilà ce qui trouble

(a) *Matth. c. 5.*

toute une Communauté ; voilà ce qui y fait naître les diviſions, & ce qui y cauſe les différends & les démêlés. Un peu plus d'empire ſur moi-même préviendroit tous ces maux, & qu'y a-t-il que je ne dûſſe ſacrifier pour les arrêter ?

SECOND POINT. La même charité qui fit ſupporter à Jéſus-Chriſt avec tant de douceur & tant de patience les imperfections de ceux avec qui il eut à converſer & à traiter, lui fit encore employer ſon pouvoir tout divin à les combler de ſes grâces. Car ce fut une charité bienfaiſante. *Il parcouroit les villes & les bourgades, en faiſant du bien à tout le monde* (a) ; chaſſant les démons, conſolant les affligés, guériſſant les malades, reſſuſcitant les morts, annonçant le Royaume de Dieu, & travaillant ſans relâche au ſalut des ames.

Je ne ſuis point en état de faire comme Jéſus-Chriſt, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu Sauveur, la vue aux aveugles, l'ouie aux ſourds, la parole aux muets, la ſanté aux paralytiques & aux moribonds. Mais, du-reſte, il y a chaque jour, ſur-tout dans une Communauté, mille occaſions de ſe rendre des ſervices mutuels, de s'entr-obliger &

(a) *Act. c. 10.*

de s'entr'aider. Or, voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raiſon la charité réligieuſe, Ai-je là-deſſus tout le zèle & toute l'ardeur néceſſaire? Ne ſuis-je point de ces ames indifférentes qui ne ſont occupées que d'elles-mêmes, & qui ne veulent ſe gêner en rien pour faire plaiſir aux autres? Si par mon office je me trouve dans une obligation particulière de leur prêter ſecours, & de pourvoir à leurs beſoins, comment eſt-ce que je m'en acquitte? Le fais-je avec exactitude? Le fais-je volontiers & avec affection? Du-moins ſuis-je aſſez charitable pour leur ſouhaiter le bien que je ne puis leur procurer? Le ſuis-je aſſez pour prendre part à celui qui leur arrive, & pour m'en réjouir? Le ſuis-je aſſez pour compatir à leurs maux, & pour entrer dans leurs peines, lorſqu'il leur ſurvient quelque affliction & quelque diſgrace? Car, la charité exige tout cela de moi.

Mais, n'eſt-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois bleſſée, & que je la bleſſe encore? Je n'ai que trop de vivacité, quand il s'agit de moi-même; & je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard, & que je crois qu'on me la refuſe. Je ne lui preſcris point alors de bornes, & je ſuis ſi touché de ne la trou-

ver pas toujours disposée à me servir! Est-ce ainsi que je la pratique envers les personnes à qui je la dois par tant de titres? Tout me coûte, dès qu'il est question d'autrui. Au-lieu de leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir, peut-être enviai-je celui qu'on leur fait, & peut-être en certaines rencontres voudrois-je le traverser, & y mettre obstacle. Au-lieu de les prévenir sur les choses mêmes, où nul devoir propre & personnel ne m'engage, combien peut-être dans mes fonctions & mes emplois me suis-je rendu difficile à leur accorder ce qui étoit de ma règle & de mon ministère? Au-lieu de m'intéresser dans leurs peines, & de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eu peut-être une joie maligne, & n'en ai-je point même été quelquefois le sujet? Jésus-Christ nous a expressément avertis que nous serions traités de son Père, comme nous aurions traité nos frères & les siens. suivant cette mesure qu'aurois-je à espérer de Dieu & avec quelle assurance pourrois-je le prier de répandre sur moi l'abondance de ses grâces, si j'avois toujours un cœur aussi resserré que je l'ai eu à l'égard de ses membres & de ses enfans.

TROISIÈME POINT. En quoi la charité de Jésus-Christ fut enfin plus admirable, c'est dans son étendue : car ce fut une charité universelle. Comme il avoit été envoyé de son Père, pour tous les hommes, & que c'étoit en vue de son Père qu'il les aimoit, il se partageoit également entre tous, & leur donnoit à tous, ses soins, sans acception de personne. Juifs & Gentils recevoient de lui les mêmes instructions & les mêmes guérisons, tant de l'ame, que du corps. On ne le vit jamais ni se rebuter de la misère & de la pauvreté des uns, ni se laisser préoccuper en faveur des autres par leur éclat & leur opulence. Ceux-là même qui se déclaroient le plus ouvertement & avec plus d'injustice contre lui, il étoit disposé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvoient attendre ; & il ne tenoit qu'à eux, en recourant à ce divin Maître, d'en obtenir toutes les grâces dont il étoit le dispensateur. Non-seulement il y étoit disposé, mais pour cela il les appeloit, il les invitoit & les recherchoit. Si je ne porte jusques-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fausse charité, parce que ce n'est point une charité chrétienne. Car, la charité chrétienne nous fait aimer le prochain, par rapport à Dieu, & en vue de Dieu. Or,

ce motif n'eſt point limité, & vouloir le reſtraindre à certains ſujets, ſans l'étendre aux autres, c'eſt le détruire abſolument, & l'anéantir.

Auſſi le Fils de Dieu, & après lui les Apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus eſſentielles, ſe ſont-ils ſervis d'un terme commun : Aimez vos frères, aimez votre prochain. Cette qualité de frère, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, & par conſéquent elle ne nous oblige pas moins envers l'un qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoutoit le Sauveur du monde, & ſi vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux qui vous plaiſent, qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une ſociété plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des Payens ? Car, ils ont comme vous leurs connoiſſances, leurs amitiés, leurs liaiſons. Or, la charité évangélique doit avoir un caractère de diſtinction & de ſainteté, qui la relève au-deſſus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganiſme, & telle qu'eſt encore celle du monde. C'eſt pourquoi le Sauveur des hommes dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, & qu'il appelle ſon précepte & ſa loi, comprend même ceux qui ſe tournent contre nous, & dont nous avons reçu les plus ſen-

sibles offenses : *Béniſſez ceux qui vous maudiſſent, ſouhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous perſécutent* (a). Que ce degré eſt éminent, mais, qu'il eſt rare ! Tout rare néanmoins, & tout éminent qu'il eſt, c'eſt un devoir néceſſaire ; & le chriſtianiſme, ni conſéquemment la Religion, ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle là : Dieu n'en récompenſe point d'autre.

Où en ſuis-je donc, & comment eſt-ce que je ſatisfais à cette obligation ? Car, ce que Jéſus-Chriſt nous a lui-même annoncé qu'il viendroit des temps où la charité de pluſieurs ſe réfroidiroit, ne s'accomplit pas ſeulement parmi les gens du monde, mais parmi les Religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop, & autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ſes inclinations & ſes antipathies ; & ſelon cette différence de ſentimens, on tient une conduite toute différente. On a ſes amis particuliers, pour qui l'on n'épargne rien ; mais, on ne s'intéreſſe guère à ce qui regarde tout le reſte de la Communauté. Dans un Office où l'on doit à chacun les mêmes ſoins, on a ſes prédilections ; & tandis qu'on eſt d'une attention & d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on eſt d'une négligence & d'une difficulté extrême envers les

(a) *Luc. c. 6.*

autres. Se sent-on blessé en quelque chose ? On a ses ressentimens & ses peines dans le cœur ; & au-lieu que la charité devroit les étouffer, on sait bien dans l'occasion user de retour, & les faire connoître.

Ce qui est encore très-ordinaire, & ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur & plein de zèle pour des étrangers, pour toutes les personnes du dehors ; & qu'on n'a que de la froideur, & quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes & si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ ? Car, ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines ames, dont Dieu pour notre édification nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, & n'en vois-je pas ? Il semble que ce soit la charité même ; ou il semble que leur charité se déploie sans cesse & se multiplie, à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire : mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent ? Que me sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter ?

CONCLUSION. Dieu de charité, Seigneur, c'est dans les Maisons Religieuses que vous avez voulu conserver l'esprit de votre Eglise naissante & de ces premiers

Chrétiens qui la compoſoient. Or, ils n'étoient tous qu'un cœur & qu'une ame ; & comment ſans la charité puis-je donc être vraiment Religieux ? Il n'eſt pas en mon pouvoir de concilier ainſi tous les cœurs, & de les réduire à cette conformité parfaite & à cette ſainte unité : mais j'y dois au-moins diſpoſer le mien, je l'y dois former, & ce ſera l'effet de votre grâce.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien ; cettte charité bienfaiſante qui ne refuſe rien ; cette charité univerſelle qui n'excepte rien. Ah ! Seigneur, quelque patiente que puiſſe être ma charité envers mes frères, jamais le ſera-t-elle autant que la vôtre envers moi ; & jamais aurai-je autant à ſupporter de leur part, que vous avez eu juſqu'à préſent à ſupporter de moi ? Quoi que je faſſe pour eux, ou que je déſire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité ? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle ſur tout ce qu'il y a de perſonnes avec qui j'ai à vivre & de ſujets qui me ſont préſents, après que vous avez rempli de votre miſéricorde toute la terre, & que vous avez étendu votre amour juſqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié ?

Si donc, ſur la charité que je dois à mon prochain, auſſi-bien que ſur toutes les autres

autres vertus, je vous enviſage, Seigneur, comme modèle, j'ai bien à me confondre du peu de reſſemblance qui ſe trouve entre vous & moi. Mais, ce qui redouble ma confuſion & ce qui doit y mettre le comble, c'eſt que je ſois ſi froid & ſi lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-même ; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en ſavez gré, & que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Hé, mon Dieu, ſi je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez ſubſtitués en votre place ! Or, ne ſont-ce pas mes frères, & n'eſt-ce pas vous-même que j'aime dans eux ? N'eſt-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inſpire ? Que me faut-il autre choſe pour m'engager ? Un cœur eſt bien peu ſenſible pour vous, Seigneur, ſi cette ſeule conſidération ne lui ſuffit pas.

SECONDE MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jésus-Christ dans sa Passion.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem.

Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle.

PREMIER POINT. JÉSUS-CHRIST devoit être notre modèle en tout, & il a voulu dans sa passion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines & les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures qui n'affligent que l'ame, & d'extérieures qui affligent les sens. Or, les unes & les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations ; & quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espèces, que les Evangélistes nous ont marquées, & qui sont la tristesse, l'ennui, & la crainte.

De quelle tristesse est-il tout-à-coup accablé, lorsqu'après la dernière Cène qu'il avoit faite avec ses Apôtres, il va au jardin de Gethsémani ! A peine peut-il se sou-

tenir lui-même, & selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner; la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de lui causer la mort : *Mon ame est triste*, leur dit-il, *& c'est une tristesse à en mourir.* Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son sacré Corps au supplice de la croix; il falloit que son ame fût livrée aux plus rudes combats, & qu'elle en ressentît les plus vives & les plus douloureuses atteintes. C'étoit une partie, & même la principale partie de la satisfaction qu'il devoit faire à son Père pour les péchés des hommes; parce que c'est dans le cœur que le péché est conçu, & que c'est proprement l'ame qui, par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abat, & qu'il ne pourroit porter sans un miracle? A-t-il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au-moins quelque soulagement & quelque appui auprès de ses Apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience & aux plaintes; & pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? Deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du-reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier,

il y passe trois heures entières, le ciel est tout son refuge & tout son soutien ; & soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paroisse ne l'être pas, il y met toute sa confiance, & n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite, & d'une pleine résignation : *Mon Père, qu'il en soit comme vous l'ordonnez, & non comme je le veux* (a).

Quelque exempte que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion, aussi-bien qu'ailleurs, des jours pénibles & des temps de tristesse. On a par-tout de mauvais momens, & j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés, que si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut, & où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe, & aussi raisonnable, qu'elle étoit amère & sensible dans ses effets : au-lieu que ce qui fait en mille rencontres toute ma peine, ce n'est qu'une idée & qu'un fantôme, ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, & mon amour-propre. Car, si je veux bien rentrer en moi même, & sonder le fonds de mon cœur, je trou-

(a) *Matth. c. 26.*

verai que c'eſt là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triſte, ô mon ame, & pourquoi vous troublez-vous* (a)? C'eſt que vous êtes ingénieuſe à vous tourmenter, ſouvent ſans raiſon, & même contre toute raiſon.

Mais, ſoit que mes chagrins ſoient bien ou mal fondés, comment eſt-ce que je les ſupporte? Combien de réflexions également inutiles & affligeantes, dont je me ronge en ſecret? Combien de vaines diſtractions que je tâche à me procurer, & au-dedans, & au-dehors, ſous le ſpécieux prétexte de guérir mon imagination, & de la détourner des objets dont elle eſt frappée? Combien quelquefois de dépit & d'animoſités contre les perſonnes à qui j'attribue ma peine & que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui conſtamment, & de ma propre connoiſſance, n'y ont aucune part, combien m'échappe-t-il d'impatiences & de termes offençants, comme ſi je m'en prenois à eux, & que je fuſſe en droit, parce que je ſouffre, de les faire ſouffrir?

O que ne ſuis-je ſoumis comme Jéſus-Chriſt! Si je ſavois me taire, & me tenir dans un ſilence chrétien & religieux; ſi je me retirois dans l'intérieur de mon ame, & ſi j'y renfermois toutes mes peines; ſi

a) *Pſal. 41, v. 14.*

pour répandre mon cœur, je n'allois qu'à Dieu, & je ne voulois point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière & avec Dieu; que de fautes j'éviterois! Que d'inquiétudes & d'agitations je m'épargnerois! L'Ange du Seigneur viendroit, & il me conforteroit; ou plutôt, le Seigneur descendroit lui-même avec toute l'onction de sa grâce. Il me serviroit de conseil, d'ami, de confident. Il appliqueroit le remède à mon mal; & s'il ne lui plaisoit pas de m'en accorder l'entière guérison, du-moins il l'adouciroit, & me le rendroit, non-seulement plus tolérable, mais salutaire & profitable. *J'étois dans le dernier abattement*, disoit le Prophète Royal, *& je croyois que rien ne pouvoit me consoler; mais je me suis souvenu de Dieu, & tout-à-coup cette vue de Dieu m'a remis dans le calme & dans la joie* (a). Voilà ce que ce saint Roi avoit plus d'une fois éprouvé; pourquoi ne l'éprouverois-je pas de même?

SECOND POINT. Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes se sentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer* (b), dit l'Evangile. C'étoit une suite naturelle de la tristesse qui l'accabloit. Tout lui devint insipide, & il ne prit plus de goût à rien. Ces grands mo-

(a) *Psalm. 76.* (b) *Marc. c. 10.*

tifs qui l'avoient auparavant animé & si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du-reste toute leur pointe. Ils le soutenoient toujours, mais sans aucun de ces sentimens, ni aucune de ces impressions secrètes, qui excitent une ame & l'encouragent. Tellement qu'il se trouvoit comme abandonné à lui-même & à la désolation de son cœur. Etat mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être. Etat où se trouvent encore de temps en temps une infinité de personnes dévotes & religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété & de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît. On est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances & de toutes ses pratiques. Peu s'en faut qu'on ne vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, & à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois dans de pareilles dispositions, & n'y suis-je point encore assez souvent? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger. Ce sont alors des tentations qui me peuvent être très-salutaires, & dont il ne tient qu'à moi de

profiter au centuple, en donnant à Dieu par ma constance la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais, le mal est que ce dégoût & cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence & de ma tiédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller & pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne; & dois-je m'étonner que Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, & que le temps que je passe auprès de lui, me semble si long? Ah! les heures me paroissent bien plus courtes, par-tout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai néanmoins, & il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur, & que je sens cet éloignement des choses de Dieu. Mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrois sanctifier mon ennui même & mon dégoût. Je pourrois m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu, que de savoir s'ennuyer pour Dieu. Ce n'est pas une petite perfection, que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfec-

tion. Ç'a été le don des Saints, & ce n'eſt guère le mien. Dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laiſſe abſolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement. Je me fais du dégoût où je ſuis, une raiſon de me relâcher : au-lieu que je devrois, avec la grâce de Dieu qui m'éprouve dans ce dégoût & par ce dégoût, recueillir toute ma force & m'élever au-deſſus de moi-même. Jamais David ne gloriſia plus Dieu qu'en lui diſant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur ; & moi je ne me ſuis point retiré de vous, ni de vos commandemens* (a). C'eſt-là que je donnerois à Dieu plus de gloire. C'eſt-là que j'amaſſerois des tréſors infinis de mérites.

TROISIÈME POINT. Un troiſième ſentiment dont le cœur de Jéſus-Chriſt fut preſſé & ſerré, c'eſt la crainte & la plus vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnoient, & dans ce lieu déſert où il s'étoit retiré, toute l'idée de ſa paſſion lui vint à l'eſprit ; & ſe trouvant à la veille d'une mort ſi ignominieuſe & ſi douloureuſe, il s'en fit une image qui le ſaiſit de frayeur. L'impreſſion fut telle que tous ſes ſens en furent troublés : & l'extrême répugnance qu'il ſentit, le porta même à demander de ne point boire un calice auſſi

(a) *Pſalm. 118.*

amer que celui qui lui étoit préparé : *Mon Père, s'il eſt poſſible, détournez de moi ce calice* (a). Et ſans doute il n'eſt pas étonnant qu'à la vue de tant d'opprobres où il alloit être expoſé, & de tant de ſouffrances où ſon corps devoit être livré, toute la nature ſe révoltât. Jamais combat intérieur ne dût être plus violent, & ne le fut en effet. Il en tomba dans une mortelle agonie, & il fut tout couvert depuis la tête juſqu'aux pieds, d'une ſueur de ſang. Mais tout cela ne ſe paſſoit après tout que dans l'appétit ſenſible ; & ſans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeuroit toujours également ferme & conſtante. Auſſi dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, & que ſes ennemis approchèrent pour le prendre, il ne penſa point à fuir, ni à ſe cacher. Au-contraire il s'avança lui-même vers eux ; il leur déclara qui il étoit : *C'eſt moi*, leur dit-il, *que vous cherchez ; voici votre heure & l'empire des ténèbres* (b). Vous pouvez faire de ma perſonne tout ce qui vous eſt ordonné. Quel effroi tout enſemble & quel courage dans cet Homme-Dieu ! Quelle conſternation, & quelle réſolution !

Quand il ſe preſente une occaſion où j'ai a me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains ſentimens naturels qu

(a) *Matth. c. 26.* (b) *Joan. c. 18. Luc. c. 22.*

s'élèvent dans mon cœur, & certaines répugnances involontaires. N'eſt-ce pas ſurtout ce que l'on éprouve dans une retraite? Il n'y a point d'ame ſi tiède & ſi endormie, qui ne ſe réveille en ce ſaint temps & ne ſe ranime. Dieu parle au cœur, la grâce éclaire l'eſprit, on ſe reproche ſes égaremens, & l'on en découvre les principes. De-là même on voit de quels remèdes on devroit uſer, & ce qu'il y auroit à faire : on ſent qu'on n'eſt pas à beaucoup près ce qu'on devroit être, & l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le ſoit. Mais on craint de s'y engager & de l'entreprendre. On s'y propoſe des difficultés infinies, & l'on ſe défie ſur cela de ſes forces. On diſpute avec ſoi-même ; mais tout le fruit de ces longs raiſonnemens eſt une incertitude où l'on ne conclut rien, & l'on ne ſe détermine à rien.

N'eſt-ce pas là peut-être l'état où je me trouve préſentement? En vain je voudrois me tromper & m'aveugler ; Dieu malgré moi ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer & réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuſe. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords ſecrets de ma conſcience, les avis de mes Supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite & que je fais encore, tout cela ne me permet pas

d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, & tout cela m'inſpire aſſez de bonnes vues & de bons ſentimens. Mais qu'eſt-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur & une timidité que je n'ai pas la force de ſurmonter, & qui me repréſente les choſes comme inſoutenables pour moi & comme impraticables. Ces fauſſes terreurs, dont je me laiſſe préoccuper, vont même juſqu'à me faire imaginer mille raiſons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup ſi avant, ni ſi vîte. Jéſus-Chriſt ne différa ni ne délibéra point de la ſorte. Etoit-il toutefois, au fond de ſon cœur, moins agité que moi? Avoit-il moins ſujet de l'être? Cette paſſion qu'il enviſageoit de ſi près, & dont il s'étoit ſi vivement retracé dans l'eſprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, & avoit-elle moins de quoi l'étonner? Ah! me laiſſerai-je toujours intimider & déconcerter aux moindres obſtacles que ma foibleſſe fait naître, & qu'elle augmente dans mon idée? Ou ſi la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ſes premiers mouvemens; & jamais ne me dirai-je auſſi réſolument & auſſi efficacement que le dit Jéſus-Chriſt à ſes Diſciples : *Levons-nous, & marchons* (a)?

(a) *Matth. 26.*

CONCLUSION. Aimable Sauveur, c'eſt par votre ſageſſe & votre miſéricorde infinie, que vous avez voulu paroître foible comme moi, & être ſujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'inſtruiſît & qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, ſans cette règle & ce ſoutien que je trouve en vous, où en ſerois-je à certains momens, & que deviendrois-je? Vous voyez combien je ſuis différent de moi-même d'une heure à une autre, & de quelles viciſſitudes je ſuis continuellement agité. Un jour mon ame eſt en paix, & même dans une ſainte allégreſſe; mes devoirs me plaiſent, & je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, & il me ſemble qu'il n'y a point de victoire que je ne ſois en diſpoſition de remporter ſur moi-même & ſur toutes les paſſions de mon cœur. Mais dès le jour ſuivant, ce n'eſt plus cela. Mes exercices me ſont à charge; je m'en fais une fatigue, & j'y ſens une oppoſition qui me les rend non-ſeulement inſipides, mais très-pénibles. Ainſi, toute ma vie n'eſt qu'un combat perpétuel, & qu'une variation, où il ſemble que tour-à-tour deux eſprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? Vous avez en cela, comme en tout le reſte,

vos desseins ; vous avez vos vues, & des vues de salut pour moi & de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été. Vous voulez que je pratique dans mon état les memes vertus, & que j'acquière par proportion les mêmes mérite. Vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, & que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit & de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu, puisque c'est votre volonté. Il me seroit trop aisé & trop doux de vous suivre, si j'y sentois toujours le même attrait. Vous, cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non-seulement de votre exemple, mais de la grâce qui l'accompagne. Que l'un & l'autre m'affermissent tellement dans vos voies ; qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner. Que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût. Plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, & plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIEME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de Jésus-Christ dans sa passion.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, & c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups (a).

PREMIER POINT. OUTRE que l'ame de Jésus-Christ devoit servir à l'expiation de nos péchés, & par ses peines intérieures satisfaire à la justice divine, Dieu qui lui avoit donné un corps capable de souffrir, vouloit encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourmens. C'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, & qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, & admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, & sur-tout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert : &

(a) *Isaï. c. 53.*

pour m'en former quelque idée, il me ſuffit de prendre le crucifix; d'attacher mes regards ſur ce corps adorable, tout enſanglanté & tout couvert de plaies; de le contempler à loiſir, & d'entendre au fond de mon ame les paroles que m'adreſſe par ſon Prophète ce Dieu mourant : *O vous tous, qui paſſez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, & voyez ſi jamais il y eut des ſouffrances pareilles aux miennes* (a). Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce viſage meurtri de ſoufflets & tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains & ces pieds percés de clous, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés & diſloqués. Voilà l'état où l'ont mis ſes bourreaux, & où il eſt mort. Que puis-je répondre à cet exemple, & que me dit mon cœur à ce ſpectacle ?

Quand on me parle de pénitence, & qu'on m'exhorte, ſelon le langage de l'Apôtre ſaint Paul, *à porter ſur mon corps la mortification de Jéſus-Chriſt* (b), s'agit-il pour moi de tout cela, & me demande-t-on tout cela ? On exige de moi une vie auſtère : mais à quoi ſe réduit cette auſtérité de vie ? aux obſervances de ma règle; car, il n'y a point par rapport à moi de plus ſolide mortification, & c'eſt-

(a) *Thren. c. 1.* (b) *II. Cor. c. 4.*

là, ſuivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence eſt renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde & que celle que la règle lui accorde. Ne prendre de repos que dans le temps preſcrit par la règle, & que ſelon la meſure du temps que la règle y a deſtiné. N'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choſes qui ſervent à mon entretien, que ce qui eſt conforme à la règle & à la plus étroite rigueur de la règle. Vaincre là-deſſus toutes les révoltes de la nature, & n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriſer. Du-reſte, ſoutenir avec courage & ſans m'épargner, tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions & les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon miniſtère. Vivre de la ſorte, non pas pour un jour, ni pour une ſemaine, ni pour une année, mais ſans interruption & ſans relâche, juſqu'à la mort: voilà de ma part tout ce que Dieu attend, & de quoi il ſe contente; voilà où je puis me fixer. Il eſt vrai que cela eſt mortifiant, & il eſt ſur-tout vrai que cette continuité eſt bien pénible & bien peſante : mais

après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs & à la passion de Jésus-Christ?

Cependant, ne suis-je pas obligé de reconnoître ici devant Dieu & à ma confusion, que ma principale étude dans la vie & mon soin le plus ordinaire est de m'adoucir, le plus qu'il m'est possible, toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, & combien de soulagemens cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons en apparence ne manquent pas pour cela, & l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusqu'à présent; c'est-à-dire, pour ne me point flatter; & pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper, & que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes & qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerois bientôt de sentimens & de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étoient bien gravées dans mon cœur, & si je les avois plus fortement imprimées dans mon souvenir! Tout me deviendroit léger; tout me deviendroit au moins soutenable Quoi que pût dire la nature, je lui répondrois que je ne souffre rien en comparaison de mon Sauveur, & que s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas, comme à lui, jusqu'à verser du sang.

Je me dirois, & je dois en effet me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; & qu'il vaut mieux y mourir, que de vivre & de mourir sans pénitence.

SECOND POINT. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? Autre considération non moins solide, non moins touchante. Il a souffert, parce qu'il s'y étoit engagé pour la gloire de son Père & pour le salut des hommes. C'étoit un engagement libre dans son principe & pleinement volontaire. Il pouvoit ne pas accepter la condition qui avoit été prescrite, de souffrir & de mourir, s'il vouloit sauver le monde & réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui étoit trop cher; & il s'intéressoit trop à notre salut, pour ne sacrifier pas à l'un & à l'autre son sang & sa vie. Voilà de quelle manière il avoit contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avoit donné, cette loi à laquelle il eut pu ne se pas soumettre, étoit devenue pour lui comme un devoir indispensable, c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix* (a).

Quand il n'y auroit que la qualité de

(a) *Philipp. c. 2.*

Chrétien dont je suis revêtu, elle suffiroit pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appellant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, & qu'il porte sa Croix tous les jours, sans cela l'on ne peut être mon Disciple* (a). Or, si c'est-là la vie d'un simple Chrétien, quelle doit être la vie d'un Religieux? Car, outre l'engagement commun & général que nous avons tous comme Chrétiens, à une vie pénitente & mortifiée, j'en ai un particulier comme Religieux, & je n'y puis manquer, sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; & en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jésus-Christ, & par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance & de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, & je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher ou volontairement ou malgré moi. Ma parole est donnée, & de force ou de gré, il faut vivre comme les autres,

(a) *Luc. c. 9.*

observer la même règle, & pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être par ma lâcheté & par la recherche de certaines commodités, puis-je non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé delà? Deux choses dont je ne saurois assez gémir: c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère & de plus mortifiant; & d'ailleurs que j'en ai perdu toute la douceur. Car, il y a dans la mortification même une douceur secrète & très-sensible, mais qui n'est que pour les ames vraiment mortifiées: or, ce n'est pas l'être que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs & des mortifications; dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la Religion! Elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon ame devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours présente. Toute autre pénitence qui seroit purement de mon choix, me pourroit être suspecte, parce que je craindrois,

ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu : mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque que je ne l'ai prise que par la vocation divine, & que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, & que j'en sache utilement profiter !

TROISIÈME POINT. Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert ? Avec une patience invincible, & avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du Prophète, comme un agneau, à qui on enlève sa toison, sans qu'il fasse nulle résistance ; ou comme une brebis qu'on mène à l'Autel pour y être immolée, & qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate qui le condamna ? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jérusalem lié & garotté ; contre les soldats qui le déchiroient à coups de fouets dans le Prétoire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête ; contre les bourreaux qui lui perçoient de clous les pieds & les mains, & qui l'attachoient à la Croix ? On eut cru qu'il étoit insensible : mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps & dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, & même très-vivement, mais si l'on

n'eſt pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache, & qui lui ſont une eſpèce de ſoulagement, du-moins l'eſprit de mortification & de patience en étouffe une grande partie, & modère l'autre.

Avec cet eſprit de patience & de mortification, je ne ferois point tant de retour ſur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, & je n'aurois point tant de compaſſion de moi-même. Je ne témoignerois point tant ce que je ſouffre, & je n'en parlerois point en des termes ſi vifs, ni avec tant d'exagération. Je ne m'épancherois point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur dès qu'il me manque quelque choſe. Je ne m'épargnerois point tant, & ne voudrois point tant l'être. Je me ſoumettrois à tout, j'endurerois tout ſans rien dire, ou je dirois ſeulement, comme ſaint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, & ce que je penſerois: mais pourquoi eſt-ce que je parle & que je penſe tout autrement? C'eſt que je ne ſais guère ce que c'eſt que la vraie mortification, & que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je ſais encore moins, c'eſt de joindre à la patience évangélique & à la mortification religieuſe une ferme &

inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se démentit pas un moment jusqu'au dernier soupir qu'il rendit sur la Croix. C'étoit-là qu'il devoit consommer son sacrifice, & il n'y avoit que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, & l'on est disposé à souffrir; mais, de persévérer dans cette sainte disposition, & de soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces Religieux si ennemis de leur corps, qu'ils portoient toujours jusqu'au tombeau la même haine contre lui, & qu'ils ne cessoient de le persécuter qu'en cessant de vivre ? Saint François reconnoissoit même en mourant qu'il avoit traité le sien avec un excès de rigueur : hélas ! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé ? A peine ai-je fait quelqu'effort pour dompter mes sens, & leur ai-je une fois refusé ce qu'ils demandoient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite, & de condescendre à toutes leurs foiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, & pour m'accorder des soulagemens dont je me passerois fort bien, si je savois prendre un peu plus sur moi, & que je ne vouluſſe point tant me flater. Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade

suade que je puis retrancher de la sévérité de ma règle, comme si à tout âge l'on n'étoit pas également Religieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir & des mesures à garder; mais ces mesures ont des bornes, & souvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel est le bonheur d'un religieux, qui après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, & expire comme Jésus-Christ entre les bras de la croix!

CONCLUSION. Dieu Rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la Croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, & quand je le pourrois, comment le voudrois-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut, & par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la Croix que vous m'avez enseignée.

Mais, supposant même que je puisse prendre une autre route, y pourrai-je consentir? Toute ma raison, toute ma Religion ne s'éléveroit-elle pas contre moi? Quoi, Seigneur, je vois votre sacré Corps, ce Corps innocent, meurtri, déchiré de coups, & je voudrois flatter une chair aussi crimi-

nelle que la mienne, & n'avoir pour elle que de l'indulgence ? Je vous vois abreuvé de fiel & de vinaigre, & je voudrois contenter mes appetits, je me plaindrois qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils désirent ! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, & je voudrois passer mes jours dans une vie aisée & douce !

Hé, Seigneur, le disciple, & même le serviteur & l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître ? Quand après m'être bien épargné, moi Chrétien, moi Religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paroîtrai devant votre Tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous & moi ? Comment la puis-je dès-maintenant soutenir, & que faut-il autre chose pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous & vers votre Croix ? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification & de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, & pour affermir contre les plus rudes combats des sens & de la nature toute ma constance ? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais, comme votre Apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce seroit peu de la posséder en spéculation,

si je ne la réduisois en pratique. Vous contempler sur la croix, Seigneur, c'est un moyen de sanctification; mais, porter soi-même sa croix, & la bien porter, c'est la sanctification même & la plus sublime perfection.

CONSIDÉRATION.

Sur la Lecture.

LA lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires & les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, & c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, & qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, & voilà pourquoi dans tous les Ordres Religieux, l'on a pris soin de marquer un temps particulier pour cette pratique si salutaire. Or, comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférents, & qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; & il y en a de bonnes, qui sont prescrites & ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT. Lectures mauvaises & défendues. Il y en a de deux sortes. Les

unes ſont mauvaiſes ou du-moins dangereuſes par rapport aux mœurs ; & les autres le ſont par rapport à la foi & à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les ames & les porter au vice, ne ſont pas communes dans les Maiſons Religieuſes, & c'eſt un article ſur lequel il y a peu de réflexion à faire. Mais, pour les lectures capables d'altérer la foi, & d'éloigner du droit chemin d'une ſolide piété, elles ne ſont que trop fréquentes, & l'on ne peut uſer là-deſſus de trop de vigilance, ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui ſe répandent, & qui ſont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Egliſe ? Combien y en a-t-il dont la doctrine eſt au-moins très-ſuſpecte, & dont le poiſon eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt plus ſubtil & plus caché ? Combien ſont pleins de maximes, qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes & de bonnes pratiques, & qu'à les abolir pour en ſubſtituer de nouvelles ? On peut dire certainement que ce ſont-là de mauvaiſes lectures. Auſſi l'Egliſe en a-t-elle très-expreſſément défendu quelques-unes ; & quoiqu'elle ne ſe ſoit pas ſi formellement expliquée ſur les autres, parce qu'il en faudroit venir à de trop longues diſcuſſions, ſes Miniſtres & ſes vrais Paſteurs s'en ſont aſſez déclarés contr'elles,

& ont pris soin de découvrir aux ames fidelles le venin qu'on leur présentoit.

Lectures sur-tout nuisibles aux personnes du sexe, qui, n'ayant pas certaines connoissances, se laissent plus aisément préoccuper & surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, savoir, qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, & qu'elles n'en voyent pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent; & c'est justement raisonner, comme si prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyoient en sûreté, parce qu'elles n'y apperçoivent rien que d'agréable à la vue & au goût. Il seroit à souhaiter qu'elles la visent cette contagion: car alors elles seroient plus en état de s'en préserver. Mais, ne la voyant pas, & étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon qu'elles doivent absolument rejeter ce qui pourroit, sans qu'elles y prissent garde, les infecter & les égarer? Ce n'est point toutefois ainsi que la plupart en usent. Dès-là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; & par un fonds de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés & proscrits, pour piquer davantage la curiosité & pour la redoubler. En vain de Supérieurs sages &

vigilans prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une Communauté : on fait les soustraire à leur vigilance, & les faire venir dans ses mains. On les lit secrètement, mais assidûment, & l'on en repaît son ame comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles & les plus rigoureuses des puissances ecclésiastiques. Elles s'uniroient toutes, & lanceroient tous leurs anathêmes, qu'on ne reviendroit pas de ses préjugés & de son entêtement. En vérité peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'Esprit de Dieu ? Peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de semblables lectures ? Peut-on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre, ni rien à se reprocher du côté de la conscience ? Et si l'on se le persuade, n'est-ce pas une des plus grossières illusions ?

Il seroit bien plus religieux d'observer les règles suivantes, & de s'y attacher inviolablement : 1. De ne lire aucun livre contre le gré des Supérieurs. 2. De consulter sur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit dessein de lire, un Directeur éclairé & d'une doctrine éprouvée. 3. De mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses, de voir tout ce qui

s'écrit & qui se débite, se figurant qu'elles sont en état d'en juger, & qu'il n'y a là-dessus pour elles, ni peine à se faire, ni risque à courir. 4. De s'abstenir généralement de toutes lectures suspectes : car, il suffit qu'elles le soient. Or, peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on est si curieux, ne soient au-moins des livres suspects & très-suspects ? Si l'on avoit suivi ces principes en plusieurs Communautés, la foi y seroit plus pure, l'esprit des saints Fondateurs s'y seroit mieux conservé, les partis ne s'y seroient point élevés, & l'union des cœurs y auroit été par-là même beaucoup mieux cimentée & mieux entretenue : on n'auroit point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline, & à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers temps.

SECOND POINT. Lectures indifférentes & tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais, ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la Religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son ame, mais, aussi sans y craindre

aucun danger. Dans les maisons bien régulières, & où l'observance est encore en sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusemens peu profitables, sur-tout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, & qui n'ont aucun besoin de cultiver certains talens, ni d'acquérir certaines connoissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du Chœur, quelque lecture édifiante, quelques conférences entr'elles & quelques conversations sages & utiles; du-reste, le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie : voilà l'occupation qui leur convient, & ce qui doit remplir toute leur journée.

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas communémenr davantage. Cependant par une tolérance, qui peu-à-peu s'est introduite, & qui ne croît que trop, la plupart des personnes qui conduisent les Communautés, n'ont pas cru devoir se roidir contre ces lectures jusqu'à les défendre absolument, & à les proscrire. Ainsi le silence des Supérieurs, & je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais, si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassemens d'esprit, & pour s'en priver, du-moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela & à

bien des abus qui s'y commettent. 1. Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques momens devroient suffire, on se fait un exercice journalier & habituel. Car, le goût est toujours accompagné de quelque passion; & quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connoît plus de bornes, & l'on ne garde plus de mesures. 2. Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires & ses devoirs. On en retranche une partie, & l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si pendant le jour on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiteroit, on le prend sur son repos pendant la nuit; & pourvu que l'on se contente, on n'a égard ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3. Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, & dont on se fait ou une étude, ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu-à-peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par manière d'acquit, & que pour ne les pas abandonner tout-à-fait: mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, & qu'on y porte toute son at-

tention. Les meilleurs ouvrages, & les plus remplis non-seulement de religion, mais de sens & de raison, ne paroissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençans & pour des novices ; & par un renversement dont gémissent toute les personnes sages, on préfère, comme disoit l'Apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine, & des fables à la vérité. 4. Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste & plus fin, pour reconnoître les livres bien écrits, & pour en juger. On se charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, & qu'on récite bien ou mal ; mais, toujours avec une certaine ostentation. On acquiert ainsi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir. On en est jaloux ; & l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une ame religieuse est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, & se sanctifier. Or, voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soin ; & toute autre science néanmoins sans celle-là n'est que vanité.

TROISIÈME POINT. Bonnes lectures & expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile & salutaire ; la qualité du livre qu'on lit, & la manière dont on le lit. Quant à la qualité

du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, & suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, & d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent & qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires & aux vies des Saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; & ceux-ci en ont plus pour les Traités spirituels qui leur développent le fond des matières, & qui les convainquent par des raisonnemens. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire, des livres orthodoxes, édifiants, & dont on puisse tirer du profit pour son avancement & sa perfection.

Mais, il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire: car, souvent tout dépend de la manière, & il y a en toutes choses une méthode, qui leur donne plus d'efficace & plus de vertu. Lire à la hâte & comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, & à n'en recevoir aucune impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité & trop

vîte cauſent ordinairement à la ſanté plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois & hors de meſure, c'eſt ſe remplir l'eſprit d'une infinité d'idées, qu'il ne peut plus arranger, & dont il ne lui reſte qu'une vue confuſe & ſuperficielle. L'excès de nourriture, quelque ſaine qu'elle ſoit, charge un eſtomac, & le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines ſentences ou de l'Ecriture, ou des Pères, certaines penſées nouvelles & moins communes, c'eſt faire de ſa lecture une étude : or, toute étude deſsèche le cœur, & le diſtrait. Lire, & s'arrêter, en liſant, à la beauté du ſtyle, & à la pureté du langage, c'eſt prendre le change, & s'amuſer à des fleurs, au-lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il eſt aiſé de conclure comment on doit faire la lecture ſpirituelle, & quelles règles il y faut obſerver. C'eſt, 1. De s'adreſſer d'abord à Dieu, & d'élever vers lui le cœur pour lui demander les lumières de ſon Eſprit : car, il n'y a que Dieu qui donne l'accroiſſement, ſur-tout à ſa parole, ſoit lue, ou entendue. 2. De lire poſément, & de bien peſer les choſes, afin qu'elles puiſſent mieux s'imprimer, & qu'elles s'inſinuent doucement dans l'ame, comme une roſée qui tombe goutte à goutte, & qui pénètre ainſi la terre. 3. Pour cela, de lire peu chaque jour ; eſtimant beaucoup

plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre plus longue, mais aussi plus légère & mal dirigée. 4. De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser & de les goûter, faisant un retour sur soi-même, & se les appliquant. De cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation : & c'est un avis très-sage que donnent les Maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison, & qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, & de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5. De relire de temps en temps certains livres généralement estimés, & dont on a connu par soi-même l'utilité & la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, & de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuyera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser & à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle. C'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, qui nous est si aisé & si présent.

HUITIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Vie nouvelle de Jésus-Christ dans sa Résurrection.

Quomodo Christus surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.

Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts ; il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle (a).

PREMIER POINT. JÉSUS-CHRIST n'étoit pas descendu dans le tombeau pour y demeurer, & s'il avoit subi la loi de la mort, c'étoit pour triompher ensuite de la mort même, & pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la Résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

(a) *Rom. c. 6.*

Le Prophète avoit dit de lui qu'il seroit *libre entre les morts* (a) : c'est-à-dire, qu'il mourroit quand il voudroit, & comme il voudroit; mais qu'il sauroit aussi se dégager des liens de la mort au moment qu'il avoit marqué, & qu'il ne seroit pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'auroit été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa Passion. Sans nul secours que cette vertu divine & toute miraculeuse qu'il avoit exercée sur tant de sujets, & fait éclater en tant d'occasions ; l'heure venue & dès le grand matin, il ouvre le sépulcre où son corps étoit enfermé ; il le ranime & le tire du sein de la terre ; il paroît au milieu des soldats qui le gardoient ; il les saisit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister & pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? Je serai moi-même ta mort* (b), & après avoir étendu ta domination, & porté tes coups jusques sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes, malgré toi, à mon souverain pouvoir. Paroles du Prophète Osée & de l'Apôtre S. Paul, que l'Eglise applique à ce Dieu vainqueur de la mort, & qui nous font connoître par quelle

(a) *Psal. 87.* (b) *II. Cor. c. 15.*

vertu il opéra ce grand miracle de sa propre Résurrection.

Ce seroit dans moi la plus grossière de toutes les erreurs, & une présomption insoutenable, si je prétendois être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit & selon Dieu. Aussi foible que je le suis, comment oserois-je me flatter de pouvoir, sans la grâce de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes, & me défaire de toutes mes imperfections ? L'exemple de Jésus-Christ ne doit donc point en cela me servir de règle, & là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grâce de Dieu, supposée comme un principe nécessaire & absolument requis ; cette grâce sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, & qui bien-loin de se refuser à moi, vient au-contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, & s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais ; il est certain du-reste que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer ; & qu'en ce sens, c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirirituelle & de ma sanctification.

La Résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire : voudrois-je que la mienne n'en fût pas une pour moi ? De même que le Corps du Sauveur étoit lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser : ce

sont mes inclinations naturelles & mes passions. De même que ce Corps étoit couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre bien pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur, & la lâcheté où j'ai si long-temps vécu, & qui m'est devenue habituelle. Autour de ce corps il y avoit une garde ennemie, qui veilloit sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât : & outre les ennemis invisibles de mon salut & de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention & de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre ? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries & certains discours, certaines amitiés & certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes & engageantes, dont il m'est si difficile de me défendre ; en un mot, tout ce qui m'a servi jusqu'à présent d'obstacle, & que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais, malgré toutes les difficultés & tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avoit donnée à ses Apôtres, de ressusciter, & de se faire voir encore à eux : & sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois, que par un changement réel & véritable, je voulois vivre dans la

ſuite comme une ame reſſuſcitée. Or, voici le temps de lui montrer que je ſuis fidèle, & c'eſt dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai réſolu & tout ce que j'ai promis. Y ſuis-je bien déterminé ? J'en jugerai par l'effet. Ah ! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorſqu'il eſt queſtion de le faire paroître ? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu : malheur à moi ſi je venois à vous manquer !

SECOND POINT. Jéſus-Chriſt en ſe reſſuſcitant reprit une vie toute nouvelle : car, ce fut déſormais une vie glorieuſe, & toute différente de celle qu'il avoit menée juſques-là ſur la terre. Ce Dieu Sauveur, ſujet auparavant à toutes les misères d'une vie obſcure & pauvre, & à toutes les ignominies & toutes les douleurs de la plus cruelle paſſion, parut tout brillant de lumière : tellement que la gloire de ſon corps ſurpaſſa la plus vive ſplendeur du ſoleil. C'étoit dans ſa première vie un corps foible, ſenſible, capable de toutes les infirmités humaines ; mais, dans cette ſeconde vie, il eſt revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les foibleſſes de notre nature, & qui le rend invulnérable à tous les traits de ſes perſécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux, ſon agilité le tranſporte dans un moment d'un lieu à un autre ; & avec ce

don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrete. Il passe au travers des murailles, & il pénètre par-tout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration, mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable, & aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, & qu'elle produise en moi les mêmes changemens. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait besoin d'être réformé & renouvelé? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur! Renouvellement intérieur & dans l'esprit: c'est ce qu'il y a de plus important & de plus difficile. Car, il me seroit aisé, après une retraite, de garder certains dehors, & de prendre un air plus composé & des manières en apparence plus religieuses: mais, tout cela que seroit-ce, si le cœur n'y répondoit pas, & s'il demeuroit toujours le même? Il faut donc que je règle ses désirs, que je purifie ses sentimens, que je rectifie ses vues & ses intentions, que je rabaisse ses enflures & ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs & ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées & de tant d'erreurs, dont il se laisse prévenir: que je le dégage de mille petites attaches, qui, tou-

tes innocentes qu'elles paroiſſent, ne ſont ni de Dieu, ni ſelon Dieu ; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine, & dont il eſt ſi eſclave. En un mot, il faut que j'en faſſe un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, ſuivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, & je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal-édifier la Communauté & y cauſer de ſcandale, autant y donnerai-je d'édification, lorſqu'on me verra agir avec toute une autre exactitude & toute une autre ardeur. Je me ſoumettrai à tout, je paſſerai par deſſus tout. Que dis-je, mon Dieu, & en ſera-t-il ainſi ? Hélas ! ces ſentimens coûtent peu au pied d'un oratoire, & dans une méditation où votre grâce me touche : mais, dans la pratique, ce n'eſt pas là l'ouvrage d'une ſimple méditation, ni même d'une ſeule retraite. Du-moins cette retraite en ſera le fondement ; & je ſortirai de ma ſolitude en de ſi ſaintes réſolutions. Ce ſera beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvelerai de jour en jour ; & de jour en jour elles contribueront à me renouveler moi-même.

TROISIÈME POINT. La réſurrection de Jéſus-Chriſt eût été beaucoup moins par-

faite, s'il n'eut pas repris, avec une vie glorieuse & nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais, *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (a). Oracle de l'Apôtre, qui s'est déjà vérifié depuis tant de siècles, & qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix, ne ressuscitèrent que pour quelque temps, & demeurèrent encore sujets à la mort; mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devoit plus rentrer, & en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en-même-temps des plus difficiles & des plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui, pour quelques jours, & même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé, & comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; & sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentimens, on en vient aux œuvres. Mais, que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé? & sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquents exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, &

(a) *Rom. c. 6.*

quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant, à ce que j'étois dans les années précédentes ? Peut-être même seroit-il à souhaiter que je fusse au-moins tel présentement, que j'ai été en d'autres temps de ma vie : car, au-lieu d'avancer & de m'élever, peut-être n'ai-je fait que décheoir d'année en année, & que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, & dont l'usage m'a été ordinaire ? Ce n'est pas que dans chaque retraite, je n'aye été éclairé & touché de Dieu. Combien de fois dans la sincérité de mon repentir & l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer.* (a). Hélas ! je l'ai dit, & j'ai en effet commencé ; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a rentraîné dans mes premières voies, & fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite ? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions ; mais, combien dureront elles ? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant & de m'y maintenir ? Ou plutôt pourquoi ne l'espérerois-je pas ? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est

(a) *Psal. 76.*

point raccourci, ni la source de ses grâces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il y a des moyens pour la fixer, & c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechûtes, je les découvrirai aisément : or, c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je jouirois maintenant de mes travaux & du fruit de mes combats. N'est-il pas temps de me déterminer tout de bon, & de prendre un parti ferme ? les années s'en vont, & peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusques-là ? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

CONCLUSION. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon ame de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau, où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre ? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair; mais, afin que votre grâce me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, & que je la seconde

seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, & que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire & si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle ; mais n'est-ce pas par ma faute que ce sera pour moi une nouvelle vie ? Car, combien y a-t-il d'années que je devrois m'y être accoutumé, & m'en être fait une sainte coutume !

Grâces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, & la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive & que tout se renouvèle dans moi, mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition, ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus si je serai toujours ce que je suis à cette heure ; si j'aurai toujours les mêmes sentimens, & si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma foiblesse naturelle m'étonne, & comment aurai-je toujours la force de la surmonter ? Vous y pourvoirez, Seigneur, & si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous & en votre secours tout-puissant. Vous ne me le refuserez point, dès que j'aurai recours à vous,

& que je vous le demanderai. Or, avec votre ſecours de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne penſons point tant à ce qui arrivera dans la ſuite : mais, penſons bien au préſent, parce que le préſent me ſervira de préparation pour toute la ſuite, & qu'il me diſpoſera à la ſanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

Du Retour de Jésus-Christ au Ciel dans son Ascension.

Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens : quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses du ciel, & non point celles de la terre (a).

PREMIER POINT. J'AI commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière, pour laquelle j'ai été créé ; & l'Ascension de Jésus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet. Car, dans cette Ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa résurrection, il ne s'étoit fait voir à ses Disciples, que de temps-en-temps : tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais, en ce dernier jour, où il avoit enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, & il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde & remonter à son père. Que prétendoit-il leur faire

(a) *Coloss. c. 3.*

entendre par-là ? Sa principale vue fut de les convaincre ſenſiblement de cette grande vérité, qu'après avoir paſſé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'eſt au ciel que doit ſe terminer notre courſe, & que dès le temps préſent nous y devons tourner toutes nos penſées & toutes nos eſpérances.

Il leur avoit fait là-deſſus de fréquentes leçons; mais ils n'en paroiſſoient néanmoins encore que foiblement perſuadés. Il leur falloit donc une dernière leçon plus courte, plus perſuaſive que tous les diſcours, & ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de ſon Aſcenſion, & de s'élever en leur préſence à cette demeure céleſte où il les appeloit. A ce ſpectacle, tous leurs doutes s'évanouirent. Tous ce qu'il leur avoit dit du Royaume de Dieu, ſe retraça vivement dans leur ſouvenir : ſavoir, que ce Royaume étoit leur véritable patrie ; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, & qu'il les alloit préparer ; qu'il devoit les précéder comme leur chef, & qu'étant ſes membres, ils devroient un jour le ſuivre ; par conſéquent, qu'il ne les laiſſoit ſur la terre que comme dans un lieu de paſſage, & qu'ils ne devoient s'y regarder que comme des étrangers & des voyageurs. Toutes ces penſées ſe réveillèrent, & les touchèrent de telle ſorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris

du monde, & n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la personne de leur maître en gage si assuré.

Or, tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, & toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès-lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, & que je n'ai point d'autre terme à me proposer. Je le crois; car, c'est un point de foi: comment est-ce que je le crois? En ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'ame, qui la saisit & la possède toute entière? Si je suis bien attaché à ce grand principe de Religion, & si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en retire si peu de conséquence, lorsqu'il y a des conséquences qui s'étendent si loin?

Car, la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel; je ne dois plus, en toutes choses, & par préférence à toutes choses, envisager que le ciel; je ne dois plus, aussi-bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel* (a). Tout ce qui se fait sur la terre, & qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en

(a) *Philipp. c. 3.*

effet, dès que la terre n'eſt qu'un paſſage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y apperçois ? J'y vois bien des mouvemens, j'y vois des grandeurs & des pompes humaines, des fortunes & des proſpérités dont l'éclat ébloüit les yeux. Dans mon état même & dans la profeſſion religieuſe, je vois des degrés, des places, des diſtinctions, une diverſité d'emplois, qui tout obſcurs qu'ils ſont ſelon le monde, ne laiſſent pas quelquefois d'exciter des ſentimens tout mondains, & de former divers intérêts tout naturels. Mais, là-deſſus qu'ai-je à dire que ce que diſoit un grand Saint : *Tout cela n'eſt point mon Dieu ;* tout cela n'eſt point le ciel, ni mon terme. Ainſi je dois être inſenſible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence & en quel dégagement de cœur m'entretiendroit une telle diſpoſition ! Je vivrois en vrai Religieux, parce que je vivrois en homme vraiment mort au monde, & comme ces ſolitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'étoit pas digne* (a). Quelle étoit leur continuelle occupation ? de conſidérer le ciel, & d'y adreſſer tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faiſoient dans leurs déſerts & dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre choſe dans ma ſolitude & dans la maiſon de Dieu ?

(a) *Heb. c. 11.*

SECOND POINT. Ce ne seroit point assez que le ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis n'avoit pas de quoi combler tous nos désirs. Mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi quel empressement témoigna le Sauveur du monde, & quelle ardeur de retourner dans son Royaume ? Quelles idées en donnoit-il à ses Apôtres ; en les disposant à son départ, & les consolant de la perte qu'ils alloient faire de sa présence visible ? Il leur représentoit cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seroient exempts de tous les troubles & de tous les maux de cette vie ; comme une gloire éternelle, que nul événement, ni nul changement ne leur pourroit jamais enlever ; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manqueroit, & où ils seroient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ses pensées, & leur confirma ces grandes promesses. De sorte qu'après qu'une nuée l'eût dérobé à leur vue, ils ne laissèrent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards, ni les abaisser vers la terre, tant ils étoient épris des beautés de ce bienheureux sé-

jour, qu'ils ne voyoient pas encore, mais dont ils avoient néanmoins l'esprit tout rempli, & qui seul leur sembloit digne de leur attention.

C'est le même Royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connoissance imparfaite : car, nul homme en ce monde n'a vu, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élus. Mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vue même de la foi, & ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déjà assez de vertu sur moi, pour me faire renoncer au monde & à tous ses biens. J'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels dans l'attente de l'héritage éternel, & en cela *j'ai choisi la meilleure part* (a), comme Magdeleine. Mais après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je possédois sur la terre, ou tout ce que j'y pouvois un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si ne m'étant réservé que le ciel, je m'occupe de quelque autre chose, & si je suis sensible à quelque autre chose ?

Or, voilà toutefois, ce que je suis dans la pratique, & ce que je fais. Car, en vérité n'ai-je pas encore l'esprit & le cœur tout terrestres ? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections,

(a) *Luc. c. 10.*

toutes mes prétentions? Les Anges reprochèrent aux Apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempler le ciel, & il fallut qu'ils leur fissent une espèce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuroient. Hélas! j'ai bien un autre reproche à me faire, & je puis bien me dire tout au-contraire: pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon ame un bonheur solide & un plein repos: mais où est-il? Où l'ai-je cherché jusqu'à présent? L'y ai-je trouvé? Puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie se passe donc, & se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusemens: car, puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, sur-tout dans la Religion, comme de petites fortunes & de prétendus avantages? encore si ce n'étoit que de simples amusemens; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, & n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes & les embarras que tout cela cause, de vrais tourmens? Qu'heureuse dès ce monde est l'ame qui, détachée de tout bonheur humain & présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, & se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction & les saintes douceurs!

TROISIÈME POINT. Après nous avoir donné à connoître, & le terme où nous sommes appellés, & le bonheur qui nous y est proposé, il restoit de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, & par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or, c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, & il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang, & qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies, qu'il conserve toujours sur son sacré Corps, tout glorieux qu'il est, & au milieu même de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le Royaume que je vais posséder, & voilà comment vous devez l'acheter, & à quel titre vous le devez posséder vous-même ; car, vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable ; & qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui ? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse ? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens, & assez dure ; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais

si ce n'est pas purement pour Dieu ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée, que je porte cette croix, quoique j'y aie à souffrir, c'est par rapport au ciel comme si je ne souffrois rien, & quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisois rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, & la malédiction de S. Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'ame qui porte la croix de Jésus-Christ, & qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ* (a) ! Or, dans tous mes devoirs & dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir ? Est ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu, & d'obtenir sa gloire ? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle ? pour une ame fervente, plus religieuse encore d'esprit & de cœur que d'habit & de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification ; & cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité & toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante & plus capable de l'animer, que celle-ci : Je tiens la même route que Jésus-Christ, pour arriver au même terme. Autant d'ob-

(a) *Bernard.*

ſervances que je pratique religieuſement & conſtamment, ce ſont autant de pas pour m'avancer vers ce ſaint héritage, & autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne ſe réſout-on pas, & que trouve-t-on dans la Religion de trop rigoureux & de trop pénible ? Quelle eſtime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du Royaume de Dieu ! Serois-je même ſi tiéde & ſi négligent, ſi j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le ſouvenir ? O quel comble de conſolation pour un Religieux, quand après s'être revétu des livrées de ſon Sauveur pauvre & ſouffrant, il entrera en partage de la même béatitude & de la même immortalité que ſon Sauveur glorieux & triomphant !

CONCLUSION. Qu'eſt-ce que l'homme, Seigneur, & qui ſuis-je pour avoir part à votre gloire, & pour régner éternellement avec vous dans l'aſſemblée de vos Elus ? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, & non-moins fidèle dans toutes vos paroles. Ce n'eſt pas ſeulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le ſein de votre Père ; c'eſt pour moi, & pour m'y recevoir au temps & au jour marqué par votre Providence. Vous me l'avez ainſi annoncé, & c'eſt ſur votre promeſſe ſi

authentique & si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre ? Qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir ? Ou si, jusqu'à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement selon le corps dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déjà avec vous dans le ciel, & n'y doit-il pas être ?

Ah ! mon Dieu, voilà ma confession & ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain. Car, ce n'est pas seulement aux gens du monde dissipés par le bruit du monde & enivrés de ses douceurs, mais c'est à moi-même, que convient le reproche de votre Prophète, lorsqu'en votre nom & inspiré de votre Esprit, il s'écrioit : *Enfans des hommes, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond appesantissement? Jusqu'à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe, & au mensonge qui vous séduit* ? Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, & très-saint, n'est pas néanmoins exempt de vanité & d'illusions à quoi on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, & vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre

(a) *Psal.* 4.

ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais partir de mon esprit: l'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable : l'autre, que ce bonheur ne doit point être seulement un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres : enfin, que ce n'est point précisément le mérite, que d'être Religieux, mais d'agir en Religieux. Suivant ces maximes je réglerai toute ma conduite, & je trouverai bien à y changer.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné (a).

PREMIER POINT. TOUTES les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu; & toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, & dont il ne cessoit point de nous combler. Ainsi elles nous excitoient toutes à l'amour de Dieu. Mais, après tout, cette voix des créatures ne touchoit point encore assez nos cœurs; & rien, à ce qu'il semble, n'étoit capable de les émouvoir & de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ç'a été de nous envoyer le Saint Esprit, qui est lui-même personnellement & substantiellement l'amour de Dieu. Aussi, comment est-ce que des-

(a) *Rom. c. 5.*

cendit ce divin Esprit ? en forme de feu, pour nous donner à connoître qu'il étoit tout amour par son ardeur, & qu'il venoit embraser de cette même ardeur toutes les ames.

Or, ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre. Il s'y communique tous les jours, & il y a même des temps particuliers où il se fait sentir, & où ce feu céleste agit dans une ame avec plus de force. Tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les Apôtres dans le Cénacle, que cet esprit d'amour leur fut envoyé ; & si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide ? je le connoîtrai par mon amour pour Dieu : car, recevoir le Saint-Esprit & aimer Dieu, c'est une même chose ; & il faut que j'aime Dieu à mesure que j'aurai reçu l'Esprit de Dieu.

Que dis-je, & pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir ? c'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit : c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de borne dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini ; ma charité doit être donc en sa manière une

charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez, & c'est ce que votre Esprit, si je suis animé, me représente continuellement au fond de mon ame. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; & delà il me fait bientôt conclure, qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste il peut y avoir de l'excès. Je puis user dans le rencontre de trop de circonspection & de prudence; je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention & trop de vigilance; je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification & de la pénitence: mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point l'Esprit de charité est insatiable, & ne dit jamais: C'est assez.

Hélas! je ne le dis moi, que trop & qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment, où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce & la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième ciel, & avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas longtemps à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, & y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela

est inexcusable; mais entre tous les autres hommes, un Religieux est sur cela même encore plus coupable. Car, dans la Religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu; & m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage, que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, & que trouverai-je pour me contenter! *Bien avare est une ame à qui Dieu ne suffit pas* (a)! Mais en même-temps bien malheureuse & bien criminelle est cette ame, qui n'a que Dieu & qui ne s'attache pas à Dieu?

SECOND POINT. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient dabord se répandre. C'est-là qu'il établit sa demeure; & là même qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car, l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'ame? De quoi ne la dégage-t-il point? A quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les Apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs; de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache, qui ne vînt immédiatement de Dieu, & qui ne les portât directement & uniquement à Dieu. Car, ils com-

(a) *August.*

prirent dès-lors ce qu'a dit depuis un grand Saint : *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu* (a).

Delà s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les Apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur & libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas ? Et comment aussi les Apôtres sortirent-ils du Cénacle ? comme des hommes transportés, jusques-là, qu'on les croyoit pris de vin; tant ils parurent animés & hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de Saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif & de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvemens affectueux qui les ravissoient. Ils en tomboient en de saintes défaillances, & ils en perdoient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disoit cette fidelle épouse des Cantiques, *faites-lui connoître l'état où je suis, & la langueur où me réduit mon amour* (b).

C'est ainsi qu'ils étoient disposés. Or, n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu ? D'où vient donc que ce

(a) *August.* (b) *Cant. c. 5.*

cœur qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid & si peu sensible ? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut ; ni oraison, ni Offices divins, ni Sacremens, ni entretiens spirituels, ni lecture de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire ; cela est vrai ; mais, il n'est pas moins vrai, que si mon cœur étoit bien vide des choses humaines, & bien solidement à Dieu, je me trouverois en de toutes autres dispositions, & j'aurois de tout autres sentimens. Ah ! j'ai tant de vivacité, & quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets ! n'y aura-t-il que Dieu, pour qui je serai tout de glace ? Ne lui suis-je pas assez redevable ? Ne m'a-t-il pas fait assez de grâces, & ne m'en fait-il pas assez chaque jour ? N'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants ? Ces titres qu'il porte de Père, de Créateur, de Conservateur, de Rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageants pour m'attirer ? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, & que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu ? Elles sont incompréhensibles ; mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par-là même inconcevable, & plus

je dois me la reprocher devant vous, & m'en confondre.

TROISIÈME POINT. Mais, encore, qu'eſt-ce qu'aimer Dieu; & tout mon amour doit-il ſe borner à des affections & à des ſentimens? Afin de m'inſtruire là-deſſus, il me ſuffit de conſidérer ce que Dieu fait pour nous dans ce myſtère. Il nous aime; & pour nous témoigner ſon amour, il ne ſe contente pas de nous avoir donné ſon Fils, il fait encore deſcendre ſur nous ſon Eſprit. Il nous le donne, & en nous le donnant, il ſe donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu pour une auſſi vile créature que je le ſuis. Rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, & il n'a rien de ſi grand & de ſi divin, dont il ne me faſſe part.

Faut-il bien des raiſonnemens pour apprendre de quel retour je dois uſer envers lui, & comment je le dois aimer? Il ne m'a pas ſeulement aimé de cœur, mais en œuvre; ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement & de cœur; ſon amour n'a point été oiſif, mais il s'eſt fait connoître par les effets les plus merveilleux & les plus éclatants. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puiſſe refuſer; rien, dès qu'il eſt queſtion de le ſervir & de lui plaire, que je doive épargner? Car, ſans cela, ſans cette pleine fidélité à

ſuivre ſes divines volontés, & à pratiquer généralement & ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne ſont que des paroles, & rien de plus.

Auſſi l'amour de Dieu eſt-il *l'accompliſſement de toute la loi.* Accompliſſement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point dans la loi, ni ſi petit, que l'amour de Dieu nous laiſſe négliger, ni ſi relevé, dont l'amour de Dieu ne nous faſſe ſoutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu ! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis long-temps & tous les obſtacles ſeroient tout-à-coup levés. Je m'étonne de ce que les Saints ont entrepris pour Dieu, & de ce qu'ils ont ſoutenu juſqu'au dernier jour de leur vie. Mais, il n'y a rien là qui me doive ſurprendre, quand je penſe qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore dans le même ordre & ſous la même règle que moi, de ſaintes ames vivre dans une régularité, & agir en tout avec un zèle & une perſévérance, que j'aurois peine à croire, ſi je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur ſans relâche & cette fermeté inébranlable ? de l'amour de Dieu. Au-lieu de la ſurpriſe où je ſuis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimaſſent Dieu & qu'ils ne fiſſent pas tout cela. Delà même je dois

voir si j'ai lieu de me flatter en quelque sorte d'avoir jusqu'à présent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimois ; mais, à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations ? Réflexion bien humiliante & bien terrible ! Car, je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah ! mon Dieu, que ce soit du-moins aujourd'hui & pour jamais, que ce saint amour s'allume dans mon cœur !

CONCLUSION. Divin Esprit, charité essentielle & toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les Anges bienheureuses & tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon ame, & venez vous-même l'embraser. Si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence. Vous pénétrez par-tout, & il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur, & le consumer. C'est donc pour vous que je puis sortir de ma retraite, comme les Apôtres sortirent du Cénacle, avec le même amour, & par conséquent avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésus-Christ & de la charité de Dieu. Qui m'en séparera moi-même ? Car, c'est maintenant, ô Esprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon

Dieu d'un lien indissoluble & d'un amour éternel. Que voudrois-je encore lui dérober de ma vie ? & ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je ?

Hélas ! Seigneur, je n'ai jusqu'à présent que trop partagé mon cœur entre vous & d'autres objets : mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car, vous êtes un Dieu jaloux, & vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu ; & je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces que j'ai reçues de votre main libérale & paternelle, ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Hé, Seigneur, l'ai-je su jusqu'à ce jour ? Mais que devois-je néanmoins savoir autre chose ? Avec cela seul, j'aurois su tout le reste : c'est-à-dire, que j'aurois su remplir tous les devoirs de mon état, & en partiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours ; & plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, & que jamais je n'en éteigne dans mon ame les saintes ardeurs !

CONSIDÉRATION.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Usage & la Fréquentation des Sacremens.

PREMIER POINT. ENTRE les Sacremens il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent & plus commun : savoir, celui de la pénitence par la confession, & celui de la divine Eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un & de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les ames chrétiennes & religieuses à la fréquentation des Sacremens. Jésus-Christ les a établis dans son Eglise, comme deux sources abondantes de toutes les grâces ; & c'est à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instruisant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le Sacrement de Pénitence est comme un baptême qui nous purifie & nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le Sacrement de l'Eucharistie est comme une manne & un pain, qui nourrit notre ame ; qui l'engraisse, selon le terme de l'Ecriture ; qui la fait croître & l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or, le Saint-Esprit nous témoigne que le Juste même tombe

& péche juqu'à ſept fois le jour : d'où il s'enſuit que nous avons ſans ceſſe beſoin d'être purifiés, & par conſéquent que nous devons ſouvent recourir à la Pénitence & à ſon Sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle eſt toujours notre foibleſſe, malgré toutes les réſolutions que nous avons formées au ſaint tribunal & dans le Sacrement de Pénitence. D'où ſuit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment ſolide, pour nous ſoutenir dans le chemin de la perfection, & pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'eſt l'adorable Euchariſtie; & delà nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas long-temps éloignés, mais d'en approcher, autant qu'il nous eſt permis, & d'y participer.

Voilà pourquoi les Maîtres de la vie ſpirituelle ont tant recommandé la fréquente confeſſion & la fréquente communion. Ils recommandent l'une & l'autre aux Fidèles en général; mais en particulier, & à bien plus forte raiſon, aux perſonnes religieuſes. La fréquente confeſſion eſt un moyen très-efficace, non-ſeulement pour obtenir la rémiſſion des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, & pour nous maintenir par-là dans l'innocence & la pureté du cœur, mais pour nous faire acquérir

ſa connoiſſance de nous-mêmes ; pour nous faire prévoir les occaſions dangereuſes & perſonnelles que nous avons à éviter, & pour nous apprendre à les prévenir ; pour empêcher que nos imperfections, par un malheureuſe preſcription, ne ſe tournent en habitude, & qu'elles ne s'enracinent. Car, tout cela & bien d'autres avantages, c'eſt ce que produit la grâce du Sacrement dans les ames qui y ſont plus aſſidues ; ſur-tout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet uſage ordinaire & fréquent de l'Euchariſtie, l'ame eſt comme transformée en Jéſus-Chriſt. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières, pour connoître ſes devoirs ; elle ſent de nouvelles pointes, qui ſont autant de remords de ſes relâchemens & de ſes infidélités ; & elle prend de nouvelles forces, pour ſe relever, & pour redoubler le pas dans la voie ſainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer par rapport à moi une conſéquence particulière, & qui m'eſt d'une grande importance. C'eſt que le fréquent uſage de la confeſſion & de la communion eſt un des plus sûrs préſervatifs contre les attiédiſſemens & les rechûtes, où ma fragilité, qui eſt extrême, m'a ſi ſouvent entraîné, & où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conſerverai un

certain zèle pour fréquenter les Sacremens, & que j'y aurai un certain attrait, ce ſera un des meilleurs ſignes à quoi je pourrai voir la bonne diſpoſition de mon ame, de même qu'un bon appétit eſt communément une des marques les plus certaines de la bonne ſanté du corps. Si quelquefois la tentation me preſſe avec plus de péril, & que je me ſente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des Sacremens ſera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque choſe & de m'échapper, ce ſera une prompte reſſource pour me ramener de mon égarement, & pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au-contraire, dès que je viendrai à négliger les Sacremens, & que je les fréquenterai moins, peu-à-peu je dégénérerai, & je m'éloignerai de Dieu. Car, c'eſt par-là dans la Religion, comme dans le monde, que l'on commence à ſe déranger. Une perſonne, outre ſes confeſſions ordinaires, faiſoit de temps-en-temps des revues. Elle avoit dans les mois, dans la ſemaine, certain nombre de communion réglées par un ſage conſeil. Mais dans la ſuite elle ſe relâche. De manquer une confeſſion, une communion, ce n'eſt plus pour elle une peine. Elle ſe fait même de ſon relâchement un prétexte, pour ſe tenir plus éloignée des ſaints Myſtères. Sa piété

se réfroidit, & dans peu son état est tel qu'il étoit avant sa retraite, & même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déjà peut-être tant de fois éprouvé.

SECOND POINT. L'usage des Sacremens ne peut être utile qu'autant qu'il est saint; & il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connoît assez, sur-tout parmi les personnes religieuses. Mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le devroit; & pour descendre à quelques points particuliers, il y a dans l'usage du Sacrement de Pénitence deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse & une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car, il faut convenir qu'il y a quelques ames timorées qui portent là-dessus trop loin la vigilance & la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que, pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, & à les arranger dans leur mémoire. En sont-

elles venues à bout ? Il faut ensuite former l'acte de contrition, & c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir cette contrition, & pour cela elles mettent leur esprit à la torture, & se dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts & bien des tourmens, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés ? nouvelle peine. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, & elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffiroit, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore après être sorties du Tribunal, y reviennent elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas assez expliquées, & d'avoir omis plusieurs choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesants, & un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, & leur ôte toute dévotion. Le remède seroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne & les soins raisonnables qu'exige de nous l'Eglise, ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes : mais, parce que souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court & le meilleur conseil qu'elles aient à suivre, est de s'en rapporter au Directeur en qui elles ont mis leur confiance, & de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop

ſcrupuleuſe, il y en a un autre tout oppoſé & beaucoup plus dangereux : c'eſt celui d'une préparation trop ſuperficielle & trop légère. Car, il eſt vrai que les perſonnes même religieuſes, qui approchent ſouvent du Sacrement de Pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confeſſion tout le temps & toute l'attention néceſſaire. Il n'y va pas moins que d'un ſacrilège : & ce ſeroit un étrange renverſement, que bien-loin de ſe purifier au ſaint Tribunal, elles s'expoſaſſent à en ſortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étoient venues. Les fautes qu'elles viennent confeſſer peuvent n'être que vénielles; & par la miſéricorde de Dieu, ce ne ſont point en effet communément des fautes grièves : mais, du-reſte, toutes vénielles que ſont ces fautes, il y a une obligation étroite & ſous peine de péché mortel, en les confeſſant, d'en avoir une vraie douleur, & d'être dans une vraie réſolution de les éviter. Sans cela, confeſſion nulle, & abus du Sacrement. Déſordre où l'on peut dire dans un ſens qu'une ame religieuſe peut plus aiſément tomber que les plus grands pécheurs. Car, ces fautes par leur légéreté n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur, elle a plus de ſujet en quelque ſorte de ſe

défier de ſes ſentimens & de ſes diſpoſitions. C'eſt pourquoi pluſieurs perſonnes vertueuſes ont cette coutume très-ſage & très-ſolidement fondée, de joindre toujours, ou en général, ou en particulier, aux fautes préſentes dont elles s'accuſent, quelques-uns des péchés paſſés, qui peuvent exciter davantage leur repentir & l'aſſurer. Quoi qu'il en ſoit de cette pratique, qui n'eſt après tout que de ſurérogation & de conſeil, il eſt certain que la fréquente confeſſion, ſi louable d'ailleurs & ſi avantageuſe, a néanmoins ſes dangers, & qu'il s'y peut quelquefois gliſſer des défauts très-eſſentiels. C'eſt à moi de voir quelle conduite ſur cela j'ai tenue juſqu'à préſent, & d'y remédier, ſi j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÈME POINT. La bonne Confeſſion diſpoſe à la bonne Communion; & je n'ignore pas quelles ſont, outre cette première préparation, les autres diſpoſitions requiſes pour paroître dignement à la table de Jéſus-Chriſt. Ce que j'ai donc ſur-tout à examiner, c'eſt la manière dont je m'acquitte d'une action ſi importante; & de quoi je dois rougir en la préſence de Dieu, c'eſt d'avancer ſi peu, quoique je mange ſi ſouvent le pain des Anges & une viande toute divine. Une Communion bien faite eſt plus

que suffisante pour sanctifier une ame ; & cependant après tant de Commmunions, je ne remarque en moi aucun progrès, & je n'y vois au-contraire qu'imperfections & qu'infidélités. D'où vient cela ? ce ne peut être que de ma négligence & de ma tiédeur. Car, il faut convenir, non-pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion & à celle de bien d'autres comme moi, que dans la Religion même il n'y a que trop de Communions très-imparfaites & dès-là très-infructueuses.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain : ne voulant pas me séparer du reste de la Communauté, ni par-là me distinguer ; regardant la Communion comme une gêne, & n'y allant que par une espèce de contrainte !

Je communie, mais avec quelle réflexion, soit avant la Communion même, soit dans la Communion même, soit dans l'action de grâces qui la doit suivre ? La cloche m'appelle, & je marche, sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la Communauté assemblée, j'assiste au Sacrifice de la Messe, avec un esprit distrait & sans dévotion. L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment &

confusément formé quelques actes. Enfin je reviens à ma place, & là je retombe tout-à-coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, & de toute la journée je ne fais aucune attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie, mais avec quelle vue particulière & quel dessein? Au-lieu de me proposer dans chaque Communion une fin selon l'avis qu'en donnent les plus habiles Directeurs : par exemple, au-lieu de me proposer dans ma Communion & par ma Communion, d'obtenir de Dieu la grâce, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste : au-lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai dans toutes mes Communions qu'une idée vague & sans terme; & ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due; & c'est d'ailleurs que je m'in-

téreſſe bien peu à mon avancement ſpirituel, & que j'ai bien peu de zèle pour la perfection de mon ame. Car, ſi je m'appliquois ſérieuſement à conſidérer la ſouveraine grandeur du maître qui vient en moi, ſa bonté ineffable qui l'engage à ſe donner lui-même à moi, les richeſſes inépuiſables qu'il apporte avec lui & qu'il veut répandre ſur moi, comment irois-je le recevoir? Avec quel reſpect & quelle ſainte frayeur? Avec quel bas ſentiment de moi-même & quelle humilité? Avec quelle reconnoiſſance? Avec quel amour? Et ſi j'avois un vrai déſir de me perfectionner & de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un ſi riche tréſor de grâces & un Sacrement ſi ſalutaire? voilà ſur quoi j'ai à me réformer; & en me réformant là-deſſus, je prendrai l'un des plus puiſſants moyens de me réformer ſur tout le reſte de ma vie. Car, ce ſont deux choſes incompatibles, que de bien communier, & de ne pas bien vivre ſelon toute ma règle & tout l'eſprit de ma vocation.

TABLE
DES
MÉDITATIONS
ET
DES CONSIDÉRATIONS
CONTENUES
DANS CETTE RETRAITE.

MÉDITATION.

Pour la veille de la Retraite, page 1.

I. POINT. LA grâce que Dieu fait à une ame en l'appellant à la retraite, & comment elle y doit répondre.

II. POINT. Quelle solitude Dieu demande d'elle pendant la retraite.

III. POINT. Quelle fin elle doit se proposer dans sa retraite.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Fin de l'Homme, page 9.

I. POINT. L'Homme n'a été créé que pour connoître, aimer & glorifier Dieu en cette vie, & pour le posséder en l'autre.

II. POINT. Excellence & nécessité de cette fin.

III. POINT. Moyens qui peuvent & qui doivent nous conduire à cette fin.

SECONDE MÉDITATION.

De la Fin du Chrétien, page 19.

I. POINT. EN qualité de Chrétien, nous devons servir & glorifier Dieu, selon les règles & l'esprit de la loi de Jésus-Christ.

II. POINT. En qualité de Chrétiens, nous devons être conformes & incorporés à Jésus-Christ, pour ne plus vivre que de la vie de J. C.

III. POINT. En qualité de Chrétiens nous devons, pour acquérir la perfection chrétienne, user des moyens les plus efficaces & les plus infaillibles, qui nous ont été enseignés par Jésus-Christ.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la Fin du Religieux, page 29.

I. POINT. Le Religieux doit être séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, & même absolument mort au monde.

II. POINT. Le Religieux doit travailler non-seulement à son salut, mais à sa perfection, tout autrement, & beaucoup mieux que le commun des Chrétiens dans le monde.

III. POINT. C'est par une grâce toute spéciale que Dieu l'a appellé à cette perfection religieuse, préférablement aux gens du monde.

CONSIDÉRATION.

Sur la perfection de nos actions ordinaires, page 40.

I. POINT. Que notre perfection dépend de nos actions les plus ordinaires.

II. POINT. De quelle manière nous devons faire ces actions ordinaires pour les sanctifier.

III. POINT. De quel esprit sur-tout nous le devons animer.

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du péché mortel, page 49.

I. POINT. LE péché mortel considéré comme le souverain mal, & sur-tout le souverain mal de Dieu.

II. POINT. Le péché mortel considéré comme le souverain mal de l'homme.

III. POINT. L'état Religieux, tout saint qu'il est, n'est point contre le péché mortel un préservatif infaillible.

SECONDE MÉDITATION.

Du péché véniel, page 58.

I. POINT. Le péché véniel considéré dans sa nature.

II. POINT. Le péché véniel considéré dans sa multiplicité.

III. POINT. Le péché véniel considéré dans ses suites.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du péché de scandale, ou du mauvais exemple, page 67.

I. POINT. Il y a jusques dans les Communautés religieuses de mauvais exemples & des scandales,

II. Point. Malheur à celui qui donne du scandale dans une Communauté.

III. Point. Malheur à celui qui le reçoit & qui le prend.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Oraison Mentale, page 76.

I. Point. Avantages & importance de l'oraison mentale.

II. Point. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison.

III. Point. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MEDITATION.

De la tiédeur dans le service de Dieu, page 87.

I. Point. LE désordre & le danger de la tiédeur spirituelle.

II. Point. Les principes & les causes de cette tiédeur spirituelle.

III. Point. Les remèdes, & les moyens pour sortir de cet état d'une tiédeur spirituelle.

SECONDE MÉDITATION.

De l'abus des grâces, pag. 98.

I. POINT. Quel compte nous rendrons à Dieu de toutes ses grâces, & quels sentimens cette pensée nous doit inspirer.
II. POINT. Des grâces extérieures.
III. POINT. Des grâces intérieures.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la perte du temps, page 107.

I. POINT. Importance du bon emploi du temps.
II. POINT. Comment, dans l'état même religieux, on peut perdre le temps.
III. POINT. Comment on peut & l'on doit réparer le temps perdu.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Office Divin, page 116.

I. POINT. Première obligation par rapport à l'Office Divin : le réciter.
II. POINT. Seconde obligation : le bien réciter.
III. POINT. Troisième obligation : assister au Chœur où on le récite.
IV. POINT. Quatrième obligation : le chanter.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Mort, page 125.

I. POINT. LES suites terribles de la mort.
II. POINT. La mort malheureuse des pécheurs.
III. POINT. La sainte & heureuse mort des Justes.

SECONDE MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu, page 138.

I. POINT. L'ame présentée devant la Majesté de Dieu.
II. POINT. L'ame examinée au Tribunal de Dieu.
III. POINT. L'ame éternellement réprouvée ou mise en possession de la gloire par l'arrêt de Dieu.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'Enfer, page 153.

I. POINT. Premier sujet d'étonnement & de frayeur : que Dieu pendant toute l'éternité ne fasse jamais aucune grâce dans l'enfer, lui néanmoins qui est la souveraine miséricorde.

II. POINT. Second ſujet d'étonnement & de frayeur : que des ames faites pour Dieu ne doivent jamais le voir, l'aimer & le poſſéder.

III. POINT. Troiſième ſujet d'étonnement & de frayeur : qu'un feu matériel agiſſe ſur des ames ſpirituelles pour les tourmenter ; & qu'appliqué au corps d'un damné, il le brûle ſans le conſumer.

CONSIDÉRATION.

Sur les viſites du S. Sacrement, page 164.

I. POINT. Dévotion la plus ſolide, que celle de viſiter à certaines heures de la journée le S. Sacrement.

II. POINT. Dévotion la plus conforme aux vues & aux intentions de Jéſus-Chriſt.

III. POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes & pour notre avancement ſpirituel.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du retour de l'Enfant Prodigue à son Père, & de celui de l'ame religieuse à Dieu, page 178.

I. POINT. PRemier motif qui fit retourner l'Enfant Prodigue à son Père, la vue & le sentiment de la misère où il se trouva réduit.

II. POINT. Second motif, le reproche intérieur & le repentir de la faute qu'il avoit commis.

III. POINT. Troisième motif, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères dont il s'étoit séparé.

SECONDE MEDITATION.

Du règne de Jésus-Christ dans l'ame religieuse, page 193.

I. POINT. Comment l'ame religieuse fait régner Jésus-Christ dans elle.

II. POINT. Combien ce règne de Jésus-Christ dans l'ame religieuse est solidement établi & bien fondé.

III. POINT. Quel bonheur l'ame religieuse y trouve, & pour cette vie, & pour l'autre.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'humilité de Jésus-Christ dans l'Incarnation, page 206.

I. POINT. Que dans le mystère de l'incarnation, le Fils de Dieu s'est humilié jusqu'à l'anéantissement.

II. POINT. Quels merveilleux effets il a opérés, & pour la gloire de son Père & pour le salut de l'homme, par ce néant même où l'humilité l'a réduit.

III. POINT. Quelle obligation nous avons contractée de nous humilier nous-mêmes, en devenant les frères & même les membres de ce Dieu incarné.

CONSIDÉRATION.

Sur l'exercice de la présence de Dieu, page 220.

I. POINT. L'obligation de cet exercice.

II. POINT. Son utilité.

III. POINT. Sa pratique.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité, page 228.

I. POINT. POurquoi Jésus-Christ s'est fait pauvre, & comment on imite sa pauvreté dans la profession religieuse plus parfaitement que dans les autres états.

II. POINT. Quelle différence il y a néanmoins d'ailleurs, entre la pauvreté de Jésus-Christ & la pauvreté religieuse.

III. POINT. En combien d'erreurs tombe une ame religieuse au regard de la pauvreté, lorsqu'elle est attachée à ses commodités, & qu'elle recherche les aises de la vie.

SECONDE MÉDITATION.

De l'Obéissance de Jésus-Christ dans sa Fuite en Egypte, page 240.

I. POINT. Obéissance toute sainte dans son principe.

II. POINT. Obéissance très-pénible dans l'exécution.

III. POINT. Obéissance salutaire dans ses effets.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la vie cachée de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa Prédication, page 253.

I. POINT. Combien la vie de Jésus-Christ durant trente ans a été obscure & cachée.

II. POINT. Quelles étoient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée.

III. POINT. De quel repos étoit accompagnée cette vie cachée de Jésus-Christ, & quelle paix il y goûtoit.

CONSIDÉRATION.

Sur les conversations avec le prochain, page 264.

I. POINT. Conversations sages & accompagnées d'une modestie religieuse.

II. POINT. Conversations solides & utiles.

III. POINT. Conversations charitables & sans offense de personne.

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la charité de Jésus-Christ dans sa vie agissante, page 277.

I. POINT. NOtre charité doit être, comme celle de Jésus-Christ, une charité douce.
II. POINT. Une charité bienfaisante.
III. POINT. Une charité universelle.

SECONDE MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jésus-Christ dans sa Passion, page 290.

I. POINT. Comment, à l'exemple de Jésus-Christ, nous devons nous comporter dans la tristesse.
II. POINT. Dans l'ennui.
III. POINT. Dans la crainte.

TROISIÈME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de Jésus-Christ dans sa Passion, page 303.

I. POINT. Ce que Jésus-Christ a souffert.
II. POINT. Pourquoi il l'a souffert.
III. POINT. Comment il l'a souffert.

CONSIDÉRATION.

Sur la lecture, page 316.

I. POINT. Lectures mauvaises & défendues.
II. POINT. Lectures indifférentes & tolérées.
III. POINT. Bonnes lectures & expressément ordonnées.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la vie nouvelle de Jésus Christ dans sa Résurrection, page 327.

I. POINT. CE fut Jésus-Christ lui-même qui se ressuscita.
II. POINT. Ce fut pour entrer dans une vie toute glorieuse qu'il se ressuscita.
III. POINT. Ce fut pour ne plus mourir qu'il se ressuscita.

SECONDE MÉDITATION.

Du retour de Jésus-Christ au Ciel dans son Ascension, page 339.

I. POINT. Dans sa glorieuse Ascension, Jésus-Christ nous fait connoître trois choses, qui sont le terme où nous devons aspirer.

II. POINT. Le bonheur que nous y devons posséder.

III. POINT. La voie par où nous pouvons & nous devons y arriver.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit ou de l'Amour de Dieu. Page 351.

I. POINT. Comment le Saint-Esprit, étant substantiellement l'amour de Dieu, est venu former en nous ce divin amour.

II. POINT. Amour d'affection dans les sentimens.

III. POINT. Amour d'action dans les œuvres.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Usage & la Fréquentation des Sacremens, page 361.

I. POINT. Avantage de la fréquente Confession & de la fréquente Communion.

II. POINT. Deux excès à éviter dans la préparation qu'on apporte à la Confession.

III. POINT. Défauts ordinaires dans l'usage de la Communion, & les dispositions qu'elle demande.

FIN.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, Marquis de Velleron, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maison-forte de Montbives & autres Places, Conseiller d'Etat & au Conseil privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la Faculté de Droit.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant règlement pour la durée des Priviléges en Librairie, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons au sieur SENS, Imprimeur-Libraire à Toulouse, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Sermons du Père Bourdaloue* ; laquelle édition sera tirée à quinze cents exemplaires en quinze volumes format *in*-12, & sera finie dans le délai d'un an, à la charge par ledit Sieur, de représenter à l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Toulouse, la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inspecteur du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au désir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales ; de faire ladite édition absolument conforme à celle de Paris 1716, d'en remettre conformément à l'Arrêt du Conseil du 16 avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Toulouse ; d'imprimer la présente permission à la fin du Livre, & de la faire enrégistrer dans deux mois, pour tout délai, sur le registre de ladite Chambre Syndicale de Toulouse, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 21 juin 1786. *VIDAUD.*

Par Monseigneur, DUMIRAIL.

Enrégistré sur le registre des Permissions simples, ce 21 Juillet 1786. *PIJON, Syndic.*